

JACQUES DE BRANCION.

Châtellerault --- Imp. A. Varigault.

LE MARQUIS DE FOUDRAS.

JACQUES DE BRANCION

II



PARIS
ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR,
37, RUE SERPENTE, 37.

1858

JACQUES DE BRANCION.

I

LA RENCONTRE.

La clairière au milieu de laquelle était arrivé Jacques, toujours marchant un peu au hasard devant lui, et plongé dans les réflexions qu'avaient fait naître dans son esprit les événements de cette journée si remplie d'émotions diverses, était un des sites les plus remarquables de la vieille et pittoresque forêt de Saint Révérien. Elle formait comme une espèce de terrasse naturelle suspendue au flanc de la colline que Jacques venait de gravir aux trois quarts, et quoiqu'elle fût environnée d'arbres de tous les côtés, elle était située à une si grande hauteur, relativement au lac, au village, en un mot à tout ce qui faisait le fond de la vallée, que la vue du promeneur qui en occupait le centre, passant par-dessus les plus hautes branches des chênes et des hê-

tres qui croissaient au-dessous d'elle, pouvait embrasser dans toute son étendue et sans la moindre difficulté la petite contrée que nous avons essayé de faire connaître à nos lecteurs dans le premier chapitre de cette histoire. A droite, et au sommet de la plus haute montagne de toute la province, le château rajeuni de l'antique maison de Brancion, et la vieille et sombre tour du commandeur, se détachaient sur l'azur du ciel, l'un dans son élégance gracieuse, l'autre dans son imposante sévérité; à gauche, et presque toujours enveloppé d'une vapeur diaphane et brillante comme la gaze, le village de Saint-Révérien apparaissait coquettement groupé dans les arbres de ses vergers, et comme encadré dans ses prairies, en tous temps tigrées de troupeaux. Entre ces deux aspects, dont le seul contraste était déjà charmant, s'étendaient, unis et resplendissants comme un miroir, les flots du lac reflétant les collines boisées qui formaient ses rives, et autour desquelles serpentaient, en courbes gracieuses, deux routes qui n'auraient pas déparé le parc le mieux entretenu.

Ce lieu était l'un des plus fréquentés du pays. Pendant la belle saison, tous les dimanches, à la sortie des vêpres, les jeunes gens des deux sexes y venaient danser aux rustiques accords de la musette et du galoubet; deux fois l'an, le 15 mai et le 15 septembre, on s'y réunissait pour un tir à l'oiseau, et si le temps favorisait cette fête, les habitants des villages voisins y accouraient en foule, de plusieurs lieues à la ronde; le soir, quand la lune versait d'amoureuses clartés à travers les ra-

meaux des futaies séculaires, les fiancés et les nouveaux mariés dirigeaient leurs pas de ce côté. Si un poëte eût habité dans les environs, c'eût été là, à coup sûr, qu'on l'aurait le plus souvent rencontré à la poursuite de ses rêves.

En gravissant, l'espace d'une centaine de pas, un petit sentier tracé dans les fougères et les menthes sauvages qui tapissaient le sol sous les taillis, on arrivait à une source, encore plus fréquentée que la clairière car elle était plus cachée, qu'on appelait la fontaine des Rossignols. Elle tombait du haut d'un rocher, d'une douzaine de pieds d'élévation, dans un large bassin de pierre que la main de l'homme n'avait pas creusé, et elle se répandait de là parmi les arbres, comme un réseau d'argent, pour devenir plus loin ruisseau, et s'en aller, toujours murmurante et bondissante, se perdre dans le lac où l'attendaient le silence et l'oubli, fin ordinaire des destinées obscures.

Jacques et Hélène avaient une prédilection marquée pour ce lieu à la fois si vivant et si sauvage, et il était rare qu'un jour s'écoulât sans qu'ils vinssent s'y reposer pendant quelques instants, le matin ou le soir. Le jeune châtelain y trouvait de plus que sa sœur, dont la pensée ne pouvait pas remonter aussi loin que la sienne dans le passé, l'attrait puissant d'un de ces souvenirs d'enfance dont le réveil a tant de douloureux attraits pour la jeunesse mûrie dans les épreuves d'une destinée sévère à son début. Il se rappelait que c'était là que l'amenait sa mère et qu'ils s'asseyaient tous deux pour attendre le comte à son retour de la chasse; là qu'il ve-

nait jouer sous la garde de sa nourrice devenue sa bonne, avec Francine Brulard, sa petite sœur de lait; là, qu'on lui donnait la place d'honneur à côté de son père, les jours du tir à l'oiseau Il reconnaissait tel arbre pour lui avoir arraché une branche en passant; tel buisson de chèvre-feuille, pour lui avoir dérobé un bouquet qu'il attachait dans la chevelure de Francine; enfin, à chacune de ses promenades, il rencontrait sous ses pas un lambeau de son passé, et malgré lui l'amertume de son exil se faisait pour un moment sentir à son cœur, parce qu'il se disait que, si doux et si complet qu'il soit, le bonheur retrouvé ne console jamais du bonheur évanoui.

Toutes ces impressions plus ou moins imprégnées de mélancolie, se renouvelèrent naturellement avec plus de force le soir dont nous parlons. D'abord Jacques était seul, et par conséquent sans défense contre la tristesse de ses pensées; puis la journée avait été laborieuse pour lui, bien qu'il n'eût pas paru lutter pour accomplir tout ce qu'il avait fait de généreux et de fort. Ainsi qu'il venait de le faire remarquer à Hélène, peu d'instants auparavant, alors que la petite Paquerette recevait d'eux la promesse qu'ils ne l'abandonneraient jamais, c'était une singulière destinée que celle qui associait successivement à leur vie tous les êtres dont la présence rappelait à leur mémoire les infortunes de leur famille, et les douloureuses épreuves de leur enfance si longtemps vouée au malheur.

Jacques venait de s'asseoir à l'endroit de la clairière d'où le regard pouvait le plus complètement embrasser

l'ensemble du riant panorama qui se déroulait devant lui, inondé des splendides lueurs du couchant, lorsque sa vue errante et jusqu'alors distraite rencontra un peu sur sa gauche et à l'entrée du village, à demi noyé dans les brumes du soir qui commençaient à envahir le fond de la vallée, le parc et la maison de Brulard.

Cette apparition n'était pas de nature à changer le cours de ses idées, et il le sentit si bien qu'elle le fit tressaillir.

Ce presbytère devenu la demeure d'un domestique ingrat et cupide qui possédait en outre la moitié des domaines de ses anciens maîtres, n'était-ce pas là toute cette Révolution dont les crimes avaient rendu Jacques orphelin?

Et Brulard n'était-il pas, lui, la personnification vivante de ce temps de douloureuse mémoire?

— Brulard... — murmura le jeune Brancion comme s'il répondait à sa propre pensée.

— Qui sait, — reprit-il, — si celui-là ne me reviendra pas aussi quelque jour, sincère et repentant. Eh bien! je lui tendrai la main comme je l'ai tendue aux autres, bien qu'il soit plus coupable.

En ce moment, Fingal, le beau et fidèle danois, qui s'ébattait aux environs, revint au galop, tout embaumé de thym et de serpolet, et posa par derrière sa tête spirituelle et caressante, sur l'épaule de son maître, toujours abîmé dans ses réflexions.

Jacques se tourna pour rendre un témoignage d'affection au bon animal, et remarqua, non sans surprise, que son compagnon n'était pas seul à son côté.

Une petite levrette, gracieusement frémissante, se tenait un peu en arrière de Fingal, regardant autour d'elle avec une coquetterie mutine, sous laquelle perçait la constante anxiété de cette race vouée à l'agitation.

Elle était blanche comme la neige immaculée des sommets inaccessibles ; ses membres fins jusqu'à la transparence, fléchissaient gracieusement sous son corps souple et nerveux : ses oreilles diaphanes se dressaient et se couchaient tour à tour avec une vivacité singulière, et l'éclair jaillissait de ses prunelles enflammées, dont l'éclat eût fait pâlir un charbon ardent.

Jacques se pencha pour prendre cette ravissante petite créature et la caresser, mais d'un seul bond elle fut à dix pas de là.

En retombant, le hasard fit qu'elle eût exactement derrière elle le disque éblouissant du soleil, qui, en cet instant, allait disparaître sous l'horizon rapproché des plus hauts arbres de la futaie voisine.

Jacques ne put retenir un cri d'admiration.

La diaphanéité de la levrette était telle, que son corps avait pris subitement la teinte rosée d'un rayon.

Jacques se leva précipitamment afin de courir après ce prodige de grâce et d'élégance ; mais quand il crut pouvoir le saisir, la levrette lui échappa une seconde fois, prenant avec Fingal l'étroit et mystérieux sentier qui conduisait à la fontaine des Rossignols.

— Je t'atteindrai, petite folle ! s'écria Jacques.

Et il s'élança de nouveau sur les traces des deux chiens.

En moins d'une minute il eut atteint le pied du rocher, du haut duquel tombait la source avec un doux murmure.

Là, il dut s'arrêter brusquement à l'aspect d'une jeune fille assise au bord du bassin de pierre dont nous avons parlé.

Sa tête était penchée sur un livre posé sur ses genoux, et sa main vint s'appuyer avec une distraction pleine de grâce sur le dos de la levrette qui s'était refugiée à ses pieds.

Jacques contempla pendant quelques instants ce tableau gracieux, incertain sur ce qu'il devait faire.

Peut-être allait-il s'éloigner sans laisser soupçonner sa présence, lorsque la jeune fille se retourna.

A son tour elle aperçut Jacques, immobile et silencieux à quelques pas d'elle.

— Monsieur de Brancion ! dit-elle en se levant.

Jacques s'avança à pas lents : son noble et beau visage exprimait un vif sentiment de plaisir mêlé à un profond attendrissement.

— Vous êtes mademoiselle Clématite Brulard, — répondit-il en soulevant son chapeau avec la plus gracieuse dignité. — Permettez-moi de vous dire que je suis heureux de cette rencontre. . . . . . .

La jeune fille fit aussi quelques pas en rougissant.

— Pourquoi ne m'appelez-vous pas Francine ? — demanda-t-elle d'une voix aussi tremblante que le corps de sa levrette. . . . .

— Parce que vous m'avez appelé monsieur de Brancion, — repartit Jacques avec un affectueux sourire ; —

alors j'ai cru que vous aviez oublié qu'autrefois vous me nommiez votre frère.

— Non, non, je ne l'ai pas oublié ! — s'écria Clématite... — Croyez bien que ce souvenir m'est toujours cher, et que je déplore les événements... les malheurs...

Elle ne put achever : les paroles expirèrent sur ses lèvres frémissantes, et deux grosses larmes descendirent le long de ses joues, dont la rougeur se dissipait graduellement pour faire place à la pâleur d'une poignante émotion.

— Oh ! je sais que vous avez un noble cœur ! — reprit Jacques en saisissant chaleureusement la main de Clématite. — Eh bien ! puisque vous n'avez pas perdu le souvenir du nom que vous me donniez dans notre enfance... faites comme moi, ma sœur : oublions tout ce qui s'est passé depuis, et aimons-nous comme il y a treize ans, lorsque nous venions nous asseoir à cette même place où je vous retrouve.

— Mais vous ne devez pas m'aimer, monsieur Jacques !

— J'ignore si je le dois, mais il me semble bien que je le puis.

Clématite voulut parler, mais les sanglots étouffèrent sa voix, alors Jacques reprit :

— Écoutez, Francine, ce moment devait arriver tôt ou tard, et je regarde comme un bonheur que vous n'ayez plus à le subir. Quant à moi, je vous jure qu'il me rend heureux, et vous blesseriez mon cœur si vous ne partagiez pas ce sentiment qui le réjouit.

— Me réjouir, monsieur Jacques ! mais quand je pourrais tout oublier comme vous, ne me resterait-il

pas le chagrin de penser que je ne puis être jamais pour vous qu'une étrangère... presqu'une ennemie... Ne se rencontrer que pour se dire qu'il ne faut plus se voir... mieux vaut mille fois ne s'être pas vus ! songez donc que...

— Je songe que le même lait nous a nourris ; que les mêmes bras nous ont portés ; que ma mère vous nommait sa fille, comme la vôtre m'appelait son fils ! Tout notre passé peut tomber dans le néant, hormis ces souvenirs, Francine. Quant à ne pas nous revoir, il me semble que nous sommes bien jeunes pour avoir cette crainte.

— Vous ne pourrez jamais braver la réprobation qui s'attache au nom que je porte, monsieur Jacques !

— Je ne sais pas ce que je ferai — répondit Jacques avec tristesse et fermeté — mais il me semble que je ne rougirai jamais de vous... Voulez-vous mon bras pour retourner à Saint-Révérien? on nous rencontrera ensemble, et si quelqu'un s'en étonne, je lui dirai qu'autrefois nous faisions le même trajet en nous tenant par la main.

— C'est impossible ! mon père doit venir au devant de moi... Par pitié, épargnez cette épreuve à celle que vous venez de nommer votre sœur.

Comme Francine prononçait ces mots, la petite levrette et Fingal se mirent à aboyer.

— Le voilà ! le voilà ! — reprit la jeune fille — Monsieur Jacques, je vous en conjure ; éloignez-vous !

On entendit un pas lourd qui gravissait le sentier par

où l'on arrivait à la fontaine des Rossignols, et presqu'aussitôt la face livide et décharnée de Brulard apparut à l'angle du rocher.

Jacques, qui avait quitté la main de Francine, la reprit comme pour l'obliger à rester près de lui.

Le vieillard s'avança lentement, appuyé sur un jonc à pomme d'or.

--- Ah! tu n'es pas seule, Minette, --- dit-il --- Eh! eh! eh!...

Son ricanement expira dans sa gorge : il avait reconnu Jacques.

--- Monsieur Brulard --- dit celui-ci --- le hasard m'a m'a fait rencontrer votre fille, et je ne vous dissimulerai pas que j'ai éprouvé un véritable plaisir en la revoyant. Adieu, Francine --- ajouta-t-il en donnant à sa voix une expression plus affectueuse --- je ne rétracterai jamais une seule des paroles d'amitié que mon cœur vous a adressées : ne l'oubliez pas... Monsieur Brulard, le ciel vous a donné une noble fille.

Et Jacques s'éloigna après avoir salué le vieillard, stupéfait de cette rencontre inattendue.

--- Il paraît qu'il a été très bien pour toi --- balbutia-t-il après quelques instants de silence --- Voyons, ma petite Clématite, il ne faut pas pleurer comme cela, eh! eh! eh!

--- Mon père, --- interrompit vivement la jeune fille, --- ne m'appelez pas Clématite. Ce nom n'est pas le mien, et je veux avoir une patronne pour me protéger.

--- Je comprends... tu désires reprendre celui qu'il t'a donné... Eh! eh! eh! ça n'est pas si maladroit... Eh

bien ! comme tu voudras, Minette... Et c'est par hasard que vous vous êtes rencontrés ici ?

— Mon père, m'aimez-vous ? demanda Francine avec une sombre impétuosité.

— En peux-tu douter, cher amour ?

— Alors prouvez-le moi !

— Comment ?

— En vendant tout ce que vous avez dans ce pays, si toutefois vous croyez avoir le droit de le vendre.

— Et après ? balbutia Brulard.

— Après, vous m'emmènerez bien loin et pour toujours !

— Mais tu es folle !

— Je vous le demande en grâce !

Et Francine tomba à genoux devant son père.

— Nous parlerons de cela demain, ma mignonne — dit Brulard avec une sorte d'anxiété dans la voix, — c'est un grand parti que tu me conseilles là. Je ne dis pas non... Allons, allons, relève-toi, prends mon bras. Il se fait tard... tu me conteras tout, chemin faisant.

II

FRANCINE.

Ce fut en vain que Brulard pressa Francine de questions, pendant le trajet qu'ils avaient à parcourir pour regagner leur demeure. La jeune fille se renferma dans un silence absolu, après avoir dit que monsieur de Brancion avait été pour elle d'une bonté parfaite, et qu'elle garderait un éternel souvenir de cette rencontre.

De retour chez eux, et de nouveau réunis pour le repas du soir, Brulard manifesta à plusieurs reprises, et même avec une sorte d'irritation qu'il ne montrait jamais vis-à-vis de sa fille, bien qu'elle fût dans son caractère, la volonté formelle de reprendre son interrogatoire; mais il trouva Francine tout aussi disposée à la réserve, et ses premières tentatives pour la faire parler n'aboutirent à aucun résultat.

Après le souper, Carmagnole, le petit jockey, vint, comme de coutume, pour commencer à desservir la table, pendant que ses maîtres étaient encore là : Bru-

lard le chassa rudement, et lui intima la défense de reparaître jusqu'à nouvel ordre.

Francine, que nous n'appellerons plus désormais Clématite, comprit que son père voulait entamer une discussion sérieuse avec elle sur ce qui s'était passé entre elle et Jacques, et elle se disposa bravement à la soutenir, bien qu'elle se sentit horriblement brisée par les émotions inattendues qu'elle venait d'éprouver.

Carmagnole parti, Brulard quitta la table et se mit à marcher en long et en large dans la salle à manger. Francine resta immobile à sa place, les bras croisés, dans une attitude à la fois résolue et respectueuse.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence qui n'était interrompu que par le bruit également monotone du pas lourd de Brulard et du balancier d'une de ces immenses horloges renfermées dans de longues gaînes de bois, comme on en voit encore quelques-unes dans les campagnes.

Enfin le vieillard s'arrêta en face de sa fille, la table étant entre eux, et il lui dit d'une voix qu'il cherchait à rendre encore plus caline que de coutume :

— Tu comprends, ma Minette, que je manquerais à tous mes devoirs de père, si je n'exigeais pas de toi l'aveu le plus complet sur tout ce qui s'est passé dans ta rencontre avec... avec ce jeune homme.

— Mais, mon père, en vous disant qu'il avait été très bon pour moi, je vous ai tout dit.

— Ta, ta, ta, dans ces sortes d'affaires, ce sont les détails qu'il faut connaître, et je te les demande avec d'autant plus d'insistance que tu montres une certaine

obstination à ne pas vouloir me les communiquer. Voyons, ma petite Clé... non, Francine, je me trompe... voyons, ma petite Francine, qu'est-ce qu'il t'a dit?

— Vous voulez absolument le savoir, mon père?

— Oui... oui.

— Eh bien! mon père, il m'a dit que le même lait nous a nourris, que les mêmes bras nous ont portés, et qu'autrefois sa mère me nommait sa fille, comme la mienne le nommait son fils.

— Et il est sans doute parti de là pour ajouter...

Brulard sembla hésiter; sa pensée était que Jacques avait dû dire beaucoup de mal de lui, après avoir rappelé ces souvenirs qui étaient la condamnation de sa conduite.

— Pour ajouter, — reprit Francine avec émotion, — qu'il n'existait aucun motif pour ne pas nous aimer, lui et moi, comme dans notre enfance.

— Mais il a raison! — s'écria Brulard dont la physionomie sinistre s'illumina soudain du reflet d'une joie intérieure , comme un sépulcre en ruines au fond duquel on aurait posé une lampe. —Et toi, ma Minette qu'as-tu répondu?

— J'ai pleuré de tant de générosité, et...

— Ah! tu appelles cela de la générosité — interrompit Brulard? — je voudrais bien savoir pourquoi.

Francine garda le silence, en attachant sur son père un regard suppliant et douloureux.

— Tu me caches quelque chose, — reprit Brulard, après avoir examiné l'expression de la physionomie de sa fille avec une défiance mêlée de compassion. — Ne

serait-ce pas la première fois que tu aurais eu une entrevue avec ce jeune homme? — ajouta-t-il.

— Je ne vous comprends pas, mon père.

— C'est qu'il ne me conviendrait pas — poursuivit Brulard, les yeux toujours fixés sur Francine, — que ce jeune homme s'amusât à te faire la cour.

— Mon père, vous calomniez monsieur de Brancion! — s'écria Francine d'une voix indignée, et en se levant pour quitter la table.

Mais sa force physique ne répondit point à son énergie morale, et elle retomba sur sa chaise en pâlissant.

— Les hommes sont capables de tout pour se venger, — dit imprudemment Brulard.

— C'est donc bien vrai que vous lui avez fait beaucoup de mal, — murmura Francine — puisque vous lui supposez des pensées de vengeance?

— Il est entouré de gens qui me détestent, — balbutia Brulard, qui comprit la gaucherie qu'il venait de commettre. — Mais au surplus, peu importe, ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je ne m'oppose pas à ce que vous vous aimiez, seulement je veux que tu saches que dans ta position, avec ton éducation et ta fortune, tu es l'égale de Monsieur Jacques, et que... hé... hé... hé... si tu lui plais, il ne doit pas te donner des rendez-vous à la fontaine des Rossignols, comme si tu étais la fille d'un paysan du village. C'était bon autrefois, mais aujourd'hui...

— Mon père, ce que vous dites là est affreux! — interrompit Francine en sanglotant. — J'ai vu ce soir Monsieur de Brancion pour la première fois, et je vous jure que c'est le hasard seul...

— Je te crois, je te crois, mon enfant, — s'écria Brulard, effrayé du désespoir de sa fille, et faisant en toute hâte le tour de la table pour aller se placer auprès d'elle. — Ne sais-je pas, — ajouta-t-il en s'asseyant à son côté, et en prenant une de ses mains qu'il pressa dans ses doigts décharnés, — ne sais-je pas que tu es pure comme le cristal, ma Minette! Que tu respectes les cheveux blancs de ton vieux père, qui n'a que toi au monde! Voyons ma petite Francine... Francine, entends tu? Cette fois je ne me trompe pas... ne pleure plus..... Je ferai tout ce que tu désireras, mon amour. Veux-tu que j'aille trouver Monsieur de Brancion, et que je lui dise que puisqu'il a pardonné à ce brutal de Vivant et à ce finaud de Denis, il peut bien me pardonner aussi..... Alors vous pourrez vous voir comme autrefois, car je suis sûr que c'est là ce qui te chagrine. S'il me repousse, eh bien! tu iras seule au château. Mais plus de larmes, ma fille, je t'en conjure à genoux! Je n'ai de joie que ta joie! Si tu cessais de sourire quand je te regarde, ce serait comme si le soleil disparaissait du ciel! Ne me punis pas d'avoir tout sacrifié pour que tu ne fusses pas la fille d'un pauvre domestique! Si j'ai été coupable d'ingratitude, c'est pour toi, mon enfant! si.....

— Ne dites pas cela, mon père! — interrompit Francine d'une voix étouffée. — Ne faites aucune démarche, je vous en supplie! Je ne veux pas, je ne dois pas aller au château! Restons dans notre isolement, et puisque ma gaité est nécessaire à votre bonheur, quittons ce pays où tout le monde nous est hostile, à tort ou à

raison..... je sens que j'y serai toujours malheureuse.

— Si j'étais un pauvre diable comme autrefois, ce que tu me demandes pourrait se faire, — répondit Brulard avec embarras, — mais avec ma fortune.. ..

— Vous y tenez donc bien à cette fortune? — interrompit de nouveau Francine; — cependant avec vos goûts si simples, votre vie si sobre. ..

— Mais toi, ma fille? — interrompit Brulard à son tour.

— Eh bien! gardez ce qu'il nous faudra pour vivre modestement quelque part.... bien loin d'ici.....

— Et te marier, mon enfant? car c'est là mon rêve, tu le sais.

— Vous me trompez donc, quand vous me dites qu'avec ma beauté je pourrais me passer de dot? — repartit Francine en s'efforçant de sourire au milieu de ses larmes. — Au surplus, peu importe, mon père.

— Comment! peu importe! — dit vivement Brulard.

— Je ne veux pas me marier.

— Tu ne veux pas te marier! Ce n'est pas ce que tu me disais hier, quand tu m'assurais que mon choix serait le tien. Francine, tu me caches quelque chose!

— Si je vous cache quelque chose, c'est que je l'ignore moi-même, mon bon père. Voilà la vérité; j'en prends Dieu à témoin.

— Écoute, Francine, — dit Brulard, — je réfléchirai à tout cela, sans perdre de vue que je n'ai pas d'autre intérêt que toi en ce monde... et si, à la dernière extrémité... à la dernière extrémité, comprends-moi bien, il faut absolument, pour ton bonheur, que nous quit-

tions ce pays, eh bien! je ne t'emmènerai pas, mais tu t'en iras, et je te suivrai, riche ou dépouillé à ton choix.

Il y avait dans l'accent de Brulard, pendant qu'il prononçait ces paroles, quelque chose de si profondément senti, et de si douloureusement tendre, que Francine, qui, depuis sa rencontre avec Jacques, n'avait pas donné un seul témoignage d'affection à son père, et que tout avait blessée dans la conversation qu'ils venaient d'avoir ensemble, se sentit remuée jusqu'au fond de l'âme par l'abnégation surhumaine de cet homme, et, pour le lui montrer, elle se jeta dans ses bras avec un abandon plus éloquent que tout ce qu'elle aurait pu lui dire.

— Tu m'as compris, n'est-ce pas, ma Minette? — continua Brulard en promenant sa main osseuse sur le visage altéré de sa fille. — Je n'ai qu'une pensée, vois-tu, c'est ton bonheur; ne l'oublie jamais et sois toujours sincère avec moi.

Francine remercia son père par un sourire: puis elle lui demanda la permission de se retirer, ce que Brulard lui accorda d'autant plus volontiers, qu'il éprouvait au moins autant qu'elle le besoin d'être seul.

Après son départ, il resta pendant quelques minutes abîmé dans ses réflexions; puis il appela Carmagnole, à qui il fit signe d'enlever le couvert.

— Il y a là un homme qui veut parler à Monsieur, — dit Carmagnole à son maître, qui s'était remis à marcher de long en large dans la salle à manger.

— Qui est-ce? — fit Brulard.

— C'est celui qui est déjà venu ce matin. Il dit comme ça que ça presse.

— Conduis-le au jardin, je vais l'y joindre. Dépêche-toi.

Peu d'instants après la sortie de Carmagnole, Brulard quitta aussi la salle à manger, et se dirigea à pas de loup vers un berceau de plantes grimpantes, près duquel un grand gaillard vêtu d'une blouse blanche se tenait debout.

— Il y a du nouveau, monsieur Brulard, — dit cet homme avec une sorte de mystère. — Dufour a tourné l'œil.

— Dieu soit loué! — fit Brulard du ton d'un homme délivré d'un souci qui l'obsédait.

— Si le bon Dieu ne vous rend jamais que des services comme ça, vous avez joliment raison de ne pas aller à la messe.

— Que veux-tu dire! — demanda Brulard précipitamment.

— Il a vu le louveteau avant de mourir.

— En es-tu bien sûr?

— C'te bêtise, monsieur Brulard! ça fait assez de bruit dans le village.

Brulard se frappa le front avec désespoir.

— Crois-tu qu'il ait parlé? — demanda-t-il ensuite d'une voix qui trahissait une poignante anxiété.

— Ah! pour ce qui est de ça, on ne peut pas trop savoir; tout ce que j'ai entendu dire, c'est qu'ils l'ont fait confesser comme *un capon,* et que sa petite fille est maintenant au château. Moi, je croirais bien qu'il leur

a dit que c'était lui qui avait fait le coup, et, pendant qu'il était en train, il aura peut-être bien pu leur conter aussi...

— Tais-toi, malheureux! — interrompit Brulard en cherchant l'appui du berceau, car ses jambes fléchissaient sous lui. — Heureusement, — reprit-il comme s'il cherchait à se rassurer, — qu'il n'avait pas de preuves.

— Il en avait, — répondit le paysan avec insouciance.

— Il en avait! et lesquelles! — balbutia Brulard.

— La lettre que vous lui avez écrite à l'armée, et qu'il m'a montrée il n'y a pas plus de huit jours, quand je suis allé lui dire de votre part que vous ne pouviez rien faire pour lui.

— Pourquoi ne la lui as-tu pas prise pour me la rendre?

— J'ai essayé; mais il a sauté sur sa cognée, tout malade qu'il était, et je n'ai eu que le temps de gagner la porte.

— Malédiction! — dit Brulard entre ses dents, — et dans un pareil moment encore!

— Vous n'avez pas voulu me croire quand je vous disais de ne pas abandonner ce pauvre diable, — répondit l'homme à la blouse blanche.

— Et cette lettre, où la mettait-il? — demanda Brulard. — Tu dois le savoir, puisque tu dis qu'il te l'a montrée.

— Il l'avait tirée de sa paillasse et je présume qu'il l'y a remise.

— On pourrait peut-être...

— Mais puisqu'il est mort.

— Raison de plus... je fais ta fortune si tu...

— Vous me donneriez toute la vôtre que je ne consentirais pas à entrer dans une chambre où brûle un cierge, et il y en a un dans la sienne.

— Comment le sais-tu ?

— Je viens de le voir en passant. Monsieur le curé qui l'a veillé jusqu'à présent en sortait.

— Écoute, Pierriche, j'irai avec toi...

— Ça n'empêchera pas le diable d'être entre nous deux, au contraire.

— Mais, — reprit Brulard, — tu n'entreras pas dans la maison ! je ne te demande que de faire sentinelle à la porte.

— Je l'aurais plutôt assassiné de son vivant, que de faire ce que vous exigez de moi à présent, — répondit Pierriche.

— Mets le prix que tu voudras à ce service... C'est plus que ma vie que je te demande là.

— Je ne dis pas non ; et puis, voyez-vous, si on était sûr que la lettre fût toujours là, on pourrait peut-être... Mais faire un coup comme ça pour rien...

— Que t'importe, si la récompense est la même ?

— Je ne veux pas, monsieur Brulard, quand je n'aurais que ce moyen de donner du pain à mes enfants.

— Puis-je au moins compter que, toi, tu ne me vendras pas, ni à présent, ni plus tard ?

— Comme il faudrait me vendre aussi en même temps, et que, Dieu merci, on ne sait rien sur moi,

parce que je ne me suis pas vanté comme cet imbécile de Dufour, vous pouvez être tranquille.

— Réfléchis encore : Veux-tu m'accompagner?

— Non.

— Je te donnerai à perpétuité la jouissance du domaine des Chapperets ; tu seras censé m'en payer le louage, mais tu ne me payeras rien.

— Bonsoir, monsieur Brulard.

— Le misérable ! — balbutia Brulard entre ses dents, tandis que le paysan s'éloignait peut-être de peur de céder à la tentation. — Mais tout ce qu'il m'a dit est horrible ! Je ne puis pas rester ainsi, le doute seul me tuerait ! ce n'est pas pour moi que je crains la révélation d'un crime de plus ! Mais ma fille ! ma fille ! Plus que jamais je dois songer ! ! ! Cette lettre, si on la trouve... tout sera fini... Il ne faut pas qu'un semblable malheur plane sur la tête de mon enfant ! Et bien ! s'il en est temps encore, je l'empêcherai à moi seul ! L'amour paternel m'en donnera la force et le courage ! Ma fille ! ma fille !

Et Brulard, en proie à la plus violente agitation, rentra chez lui à pas précipités.

Quelques minutes après, il traversait de nouveau son jardin, en se dirigeant vers une petite porte qui ouvrait sur les bois de Saint-Révérien. En ce moment l'horloge du village sonnait dix heures.

III

L'AMOUR D'UN PÈRE.

Brulard n'était rentré chez lui que pour s'assurer que sa fille était couchée, et pour ordonner à Tronquette la femme de chambre, à la cuisinière et à Carmagnole d'en faire autant, disant qu'il ne rentrerait probablement que fort tard, attendu qu'il voulait faire une ronde aux alentours d'un domaine éloigné, où on lui avait volé quelques gerbes la nuit précédente; il ajouta, pour achever d'écarter tout soupçon, que c'était Pierriche qui venait de lui donner connaissance de ce délit.

Les Domestiques ne furent nullement étonnés de cet amour ardent de la propriété qui dévore tous les hommes dont la fortune a pour origine des crimes ou un labeur opiniâtre.

La soirée était magnifique. Des myriades d'étoiles resplendissaient dans l'azur du ciel, et la lune, à la fin de son premier quartier, répandait sur les objets

une douce clarté qui n'en laissait aucun complètement dans l'ombre.

Cette circonstance alarma Brulard, mais elle ne le fit pas chanceler dans sa résolution.

Il prit dans les bois le sentier le moins fréquenté, et il se dirigea d'un pas rapide vers l'endroit solitaire de la forêt où était située la masure du pauvre Dufour.

Il en était à moitié chemin à peu près, lorsqu'il entendit distinctement le bruit de la marche de deux personnes qui venaient à lui en causant.

Il n'eut que le temps de se jeter dans une épaisse touffe de genets et de genévriers : il avait reconnu à la voix Vivant et Denis; alors il se mit à écouter avec anxiété.

— Voyez-vous, papa Denis — disait le premier — on ne m'ôtera pas de l'idée que ce pauvre Dufour, qui s'est vanté d'avoir égorgé M. le comte, a été poussé à faire ce mauvais coup, car il n'était pas méchant, lui.

— Ça se pourrait, mon garçon — répondait le vieux piqueur — mais ça ne lui a pas rapporté grand'chose, puisqu'il est mort de misère. Et qui soupçonnes-tu !

— Est-ce que ça se demande !

— Brulard, n'est-ce pas ?

— J'en mettrais ma main au feu.

— Et peut-être bien qu'elle y aurait chaud, mon garçon. Mais qu'est-ce qui te fait penser cela !

— J'ai rencontré une fois Dufour à l'armée de Sambre-et-Meuse, en Allemagne, et il m'a dit qu'il avait reçu des nouvelles du pays par Brulard, même que nous avons manqué nous aligner, parce que je lui

ai répondu que son Brulard était un gueux fini. C'est le grand Pierriche qui nous a arrangés.

En ce moment les deux interlocuteurs se trouvaient à la hauteur des buissons dans lesquels Brulard était blotti, et ils s'arrêtèrent un instant, comme font parfois les personnes qui causent en marchant.

— Tout ça est possible, mon garçon — reprit Denis — mais quand nous en aurions la preuve, il n'en serait ni plus ni moins : il n'y a pas de punition pour les brigands de ce temps-là.

— Ça n'empêche pas que si on était bien sûr du fait, on l'obligerait à quitter le pays.

— Et je lui sonnerais un fameux changement de forêt ! s'écria l'ex-piqueur, enchanté de trouver une si bonne occasion de placer une de ses locutions favorites de chasse. — Mais vois-tu, mon pauvre Vivant, Brulard est comme ces vieux loups qui se tirent toujours d'affaires quoiqu'on les poursuive toute l'année. Vous les attendez ici, ils sont là; vous complotez tout bas avec un ami d'aller les attaquer le lendemain, ils décampent le soir, comme s'ils vous avaient entendus; vous pensez à eux, ils le savent. Eh bien ! Brulard est tout de même.

— Et moi, papa Denis — répliqua Vivant en baissant la voix, mais pas tellement que Brulard, blotti à quatre pas, ne put saisir chacune des paroles de l'ex-dragon — je compte cependant lui jouer un tour, et s'il s'en doute, il sera malin : demain, quand on aura conduit Dufour au cimetière, j'irai tout retourner dans sa cabane, et ce sera bien le diable si...

— L'idée n'est pas mauvaise — fit Denis en se remettant en marche — mais ne laisse pas *refroidir la voie*, autrement tu ne relèveras pas le défaut.

Bientôt les voix se perdirent dans l'éloignement, et Brulard, sortant de sa cachette, reprit sa course, plus convaincu encore qu'il ne l'était quelques minutes auparavant de la nécessité de son entreprise, et bénissant le hasard qui lui avait inspiré la pensée de la mettre à exécution le soir même.

Après une heure et demie de marche environ, il aperçut, au milieu de la petite lande inculte, la pauvre mâsure où reposait le corps du malheureux Dufour.

La lune éclairait en plein le toit de chaume délabré, et quelques faibles rayons de lumière intérieure se montraient entre les troncs d'arbres disjoints qui servaient de murailles.

A cet instant seulement, Brulard commença à entrevoir toutes les difficultés et tous les périls de l'action qu'il allait commettre.

D'abord, l'obscurité des bois ne le protégeant plus, il lui fallait traverser la lande nue et traîtreusement éclairée par la lune, ce qui n'était pas sans inconvénients.

Ensuite, bien que Pierriche lui eut dit que, depuis le départ du curé, qu'il avait vu sortir de la cabane, personne ne veillait plus près du mort, le curé avait bien pu envoyer quelqu'un pour le remplacer aussitôt son retour au presbytère.

Enfin, il pouvait encore arriver que Brulard fut sur-

pris au milieu de son opération, par un témoin arrivant à l'improviste.

Brulard s'était arrêté pour récapituler tous ces obstacles et combiner les moyens de les vaincre.

Il commença par étudier son terrain et remarqua avec une sorte de soulagement qu'en se traînant sur le sol, l'espace d'une centaine de pas, il atteindrait ensuite des buissons rabougris qui protégeraient sa marche jusqu'à l'entrée de la cabane.

Il se jeta donc à plat ventre et se mit à ramper comme une couleuvre; parvenu aux broussailles, il se borna à marcher plié en deux, s'abritant du mieux qu'il lui fut possible, bref il parvint sur l'une des faces de la cabane, à peu près sûr qu'il n'avait pas été vu.

Alors il se redressa avec précaution et jeta un coup d'œil rapide et anxieux dans l'intérieur.

Un gros cierge placé dans un chandelier de bois l'éclairait.

A la lueur tremblotante de la petite flamme qui entourait la mèche enfouie dans la cire, Brulard acquit la certitude que personne ne veillait le mort.

Le cadavre était étendu sur un mauvais grabat, le visage découvert et tenant entre ses mains jointes sur sa poitrine un petit crucifix de cuivre.

Brulard, à cette vue, sentit son sang se glacer et les battements de son cœur prendre une effrayante irrégularité. L'idée de la profanation à laquelle il allait se livrer venait de se présenter à son esprit.

Rendons-lui cette justice, qu'il fut au moment de reculer; mais le souvenir de sa conversation avec sa

fille, et celui plus récent encore du colloque, effrayant pour lui, de Denis et de Vivant, se dressèrent dans sa mémoire et lui rendirent toute son énergie.

Il se traîna jusqu'à la porte d'entrée, qui n'était fermée qu'au loquet.

Là il se recueillit un moment, comme pour rassembler tout ce qu'il avait de force d'âme; puis il murmura entre ses lèvres frémissantes et glacées le nom de Francine, et il entra.

Après avoir refermé avec précaution la porte derrière lui, il s'arrêta à quelques pieds de ce grabat, qui renfermait peut-être la destinée de son enfant.

— Pardonnez-moi, mon Dieu! — murmura-t-il de nouveau en tombant à genoux.

Il se releva et fit deux ou trois pas en chancelant comme un homme frappé de vertige.

Le visage du mort avait pris cette placidité qui est comme le repos des tortures physiques et morales de l'agonie; les yeux étaient fermés; la bouche à demi ouverte, mais sans contraction, semblait adresser une prière au petit crucifix que serraient les deux mains entrelacées.

Là il y eut un moment de lutte terrible entre l'indomptable énergie de cet homme, depuis si longtemps rompu au crime, et les scrupules de sa conscience, qu'il sentait pour la première fois de sa vie!

Si Dufour n'eût été que mourant, Brulard n'aurait pas hésité à le tuer, s'il n'y eût eu que ce moyen d'obtenir ce qu'il venait chercher; mais il fallait porter la main sur un cadavre, et pour un être chez lequel les

préjugés avaient survécu aux croyances, ce forfait était mille fois plus monstrueux qu'un assassinat; aux yeux de Brulard, c'était toucher à la propriété de Dieu, en qui il ne croyait pas, bien qu'il vînt cependant de le prier.

Les jambes du vieillard fléchissaient sous lui; une sueur froide découlait de son front, plus livide que celui du mort; ses bras se tordaient d'horreur devant l'œuvre à laquelle elles se préparaient.

Brulard fit encore quelques pas, et une de ses mains crispées se glissa machinalement sous le drap qui couvrait le lit mortuaire.

Mais presque aussitôt cette main se retira... elle avait senti le froid du cadavre!

Les cheveux de Brulard se hérissèrent! ses yeux verdâtres, habituellement ternes, s'allumèrent du feu sombre et terrible d'une résolution poussée jusqu'à la rage! un rugissement sourd sortit de sa poitrine haletante, et tous ses membres se raidirent comme pour essayer leurs forces.

Il se pencha, lui frêle et épuisé, sur ce corps deux fois plus lourd que le sien, l'enlaça de ses deux bras, le souleva, retomba avec lui, le détacha de nouveau de sa couche, et, après des efforts inouïs, finit par le rejeter au delà de l'ouverture qui occupait le centre de la paillasse.

Puis Brulard s'élança sur le grabat, au fond duquel il plongea, avec une sorte de délire, ses bras jusqu'aux épaules.

Longtemps ses recherches furent infructueuses, et

plus elles se prolongeaient sans résultat, plus le visage bouleversé du vieillard perdait ce qu'il avait encore conservé d'humain; ses forces s'épuisaient; encore quelques instants, et le grabat aurait porté deux cadavres au lieu d'un.

Enfin un rayon d'espoir illumina la face livide de Brulard, et sa main droite sortit des entrailles de la paillasse, serrant convulsivement un petit rouleau de fer-blanc.

Il se laissa tomber du lit, anéanti, et se traîna comme un spectre jusqu'auprès du cierge.

Alors il ouvrit le rouleau, et il en tira, avec des difficultés inexprimables, car ses mains lui refusaient le service, quelques papiers qu'il se mit à parcourir avec des yeux égarés.

— Je suis sauvé! — dit-il. — Mon Dieu, je vous...

Il n'eut pas la force d'achever : il avait reconnu deux lettres de lui, les seules qu'il eût écrites à Dufour, enveloppées dans le congé de l'ancien volontaire de la Haute-Marne.

Il cacha les deux lettres dans son sein, remit le congé dans le rouleau, qu'il replaça ensuite au fond de la paillasse; puis il procéda avec une nouvelle énergie, qu'il avait puisée dans la satisfaction de son succès, à l'opération difficile de ramener le cadavre à sa place.

Il y parvint après vingt minutes d'un labeur surhumain, mais quoiqu'il put faire, il ne réussit pas à remettre entre les doigts rebelles du mort le crucifix qui était tombé pendant cette lutte impie; alors il le posa sur la poitrine, à portée des mains toujours entrela-

cées, de manière à ce qu'on put croire qu'il s'était échappé de lui-même.

Quand Brulard se glissa hors de la cabane, il vit avec une indicible satisfaction que le temps s'était couvert; il put donc espérer que son retour chez lui s'effectuerait sans fâcheuse rencontre.

Effectivement il atteignit la petite porte de son jardin avec la certitude presque complète de n'avoir pas été vu; dans sa maison tout le monde dormait; rien ne l'empêcherait donc de dire le lendemain, si cela était nécessaire, qu'il avait été de retour de son excursion avant minuit, bien qu'il fut trois heures du matin.

Sa première pensée se tourna vers la nécessité d'anéantir les dangereux témoignages qu'il venait d'acquérir au prix d'une épreuve dont le souvenir seul le glaçait de terreur; mais il réfléchit ensuite, avec sa méfiance habituelle, que Pierriche, l'homme à la blouse blanche, qui était aussi dans la confidence de ce terrible secret, se laisserait peut-être aller un jour à la tentation de le divulguer, s'il pouvait se ménager comme excuse la ressource de dire qu'on avait trouvé des preuves chez Dufour, et qu'ainsi il n'avait fait que répéter ce que tout le monde savait; en conséquence, Brulard se détermina à conserver ces papiers jusqu'au jour où il pourrait les mettre sous les yeux de Pierriche, en lui faisant observer que si la vérité venait à se découvrir, ce ne pourrait être que par lui. Les papiers furent donc placés dans le secret d'une caisse de fer, où Brulard gardait ses titres de propriété, et dont lui seul avait la clef.

Au point du jour Brulard se coucha. Ses membres étaient brisés, un tremblement nerveux agitait tout son corps, des visions sinistres traversaient à chaque instant son imagination terrifiée. Toutefois au milieu de sa fatigue physique et de ses tortures morales, une pensée douce et consolante se faisait jour : Brulard croyait avoir rendu possible le bonheur à venir de son enfant.

Aussi quand il revit Francine, il la pressa avec ivresse sur son cœur, et il lui répéta encore, sans y être sollicité, qu'il n'avait pas d'autre pensée que de la rendre heureuse, et qu'il la suppliait d'être toujours sincère avec lui.

Dans la journée il vit passer sous ses fenêtres l'enterrement de Dufour, et il jugea à l'attitude paisible des quelques paysans qui le suivaient, que l'on ne soupçonnait rien de ce qui s'était passé : Cette certitude morale acheva de le remettre, et il put songer avec une sorte de satisfaction intérieure que Vivant ne trouverait rien dans la maison du mort.

Vivant y avait cependant trouvé quelque chose.

IV

PERPLEXITÉS.

Le soir même de ce jour, Vivant, qui, depuis quelques heures, semblait en proie à une agitation extraordinaire, arriva au cabaret du *Grand Saint-Hubert*, et trouva Denis qui allait se mettre à table pour souper.

Au premier regard que le vieux piqueur jeta sur l'ex-dragon de la République, il comprit que celui-ci devait avoir quelque chose à lui confier, et il se hâta d'ordonner à son petit domestique Cascaret de s'en aller manger son écuelle de soupe daus la rue, ajoutant qu'il n'y avait rien de meilleur que la rosée du soir pour faire pousser la mauvaise herbe.

Quand les deux amis furent seuls, et que la porte, eut été refermée sur eux par Denis, qui était prudent comme un diplomate octogénaire, Vivant se laissa tomber sur une chaise, avec la brusquerie d'un homme de mauvaise humeur, et il grommela entre ses dents :

— Je suis arrivé trop tard.

— Je te l'avais prédit, mon garçon : le vieux loup *t'aura éventé,* — ils n'en font jamais d'autres.

— Mais il s'entend donc avec le diable?

— Très-certainement, et ce n'est pas d'aujourd'hui que tu devrais le savoir : le diable et lui, ça ne fait qu'un; et ils n'ont pas besoin de se déranger ni l'un ni l'autre pour se parler à l'oreille.

— Figurez-vous, papa Denis, — reprit Vivant, — que dès les trois heures du matin j'étais en vedette à dix pas de la maison de Dufour. Au soleil levant, j'ai vu arriver la mère Mathelie l'ensevelisseuse, et peu de temps après, Pichard le menuisier qui apportait la bière. Je suis entré après eux, et je les ai aidés à faire leur besogne, afin d'être bien sûr qu'ils ne toucheraient à rien. A midi, monsieur le curé est venu avec son marguillier, deux enfants de chœur, le père Poyer, le maître d'école, et cinq ou six métayers du château, que monsieur Jacques envoyait là, pour que Dufour ne soit pas enterré comme un galérien. Quand ils ont été tous partis avec le corps, j'ai fermé la porte et je me suis mis à remuer la paillasse. Au premier coup, j'en ai tiré cette cartouche de ferblanc. J'ai dit : « Bon, voilà mon affaire. » Je l'ouvre; il ne s'y trouvait que le congé du défunt. Je recommence à fouiller dans tous les sens. Rien! rien! J'allais abandonner la partie, lorsque je me sens piqué jusqu'au sang, et j'amène au grand jour, fiché dans la paume de ma main, cet affreux bijou, que vous reconnaîtrez comme moi.

Et Vivant montra à Denis une grosse épingle en or

dont la tête représentait un petit trophée composé d'une hache et d'un bonnet de la liberté.

— Très-certainement, — s'écria Denis, — c'est comme si je voyais *une voie de bon temps!* l'animal a passé par là.

— Cette *saloperie* est bien à Brulard, n'est-ce pas? — demanda Vivant, en jetant l'épingle sur la table devant laquelle ils étaient assis, et en accompagnant cette action d'un geste de dégout.

— Ah! tu peux bien le dire : la dernière fois que je l'ai rencontré, il la portait encore. C'est son enseigne.

— Ainsi, il a rodé là-bas?

— Comme tu dis, mon garçon.

— Mais quand? Monsieur le curé n'est parti qu'à la brune, et moi je suis arrivé avant la pointe du jour.

— Eh bien! et la nuit?

— Comment! vous croyez qu'il aura osé...

— Je n'en sais rien; mais l'épingle est à lui, tu l'as trouvée dans la paillasse de Dufour, et ça serait un peu drôle si elle y était venue toute seule.

— Que faut-il faire?

— Rien.

— C'est cependant une preuve, et une fameuse.

— Pour toi, pour moi, pour tous ceux à qui tu conteras l'affaire : eh bien! après? est-ce que tout le monde ne sait pas que c'est un brigand? ah! s'il y avait eu des papiers..

— Tenez, papa Denis — interrompit Vivant d'un air sombre — je suis désolé d'avoir manqué mon coup, car si j'avais réussi, j'aurais pu empêcher une chose

que nous verrons bientôt... Brulard finira par aller au château.

— Pas possible ! — s'écria Denis en se levant brusquement, comme si une commotion électrique l'eût fait bondir sur sa chaise.

— Dieu vous entende... mais je vois arriver ça tout doucement, et il faudra baisser la tête, comme quand il grêle sur nos récoltes la veille de la moisson ; car M. Jacques me dira qu'on ne peut pas pardonner aux uns et ne pas pardonner aux autres... alors que voulez-vous que je réponde, moi qui suis des uns ? ajouta Vivant en passant à plusieurs reprises la main sur son front soucieux.

— Enfin, pourquoi as-tu cette crainte aujourd'hui ?

— Ah ! parce que... parce que...

Vivant n'acheva pas, et Denis, après avoir attendu pendant sept ou huit secondes la suite de ces quelques mots entrecoupés qui semblaient annoncer une confidence pénible, lui dit :

— Tu peux bien tout me conter, Vivant, car je suis toujours de la maison par le cœur, et si j'ai fait aussi des bêtises dans le temps où tout le monde en faisait, tu sais bien qu'à présent...

— Ma foi, *tant pire !* — interrompit Vivant, du ton d'un homme qui se décide tout à coup à un grand parti — aussi bien ça me dégonflera un peu le cœur, et j'en ai *diantrement* besoin... Depuis hier j'étouffe.

Denis prit la pose attentive d'une personne dont la curiosité est vivement excitée, et Vivant ajouta :

— Hier soir, après vous avoir quitté au bas de la

montagne, j'ai fait, comme de coutume, ma ronde autour du château pour savoir si tout était bien en ordre, et, comme je revenais le long de la tour du Commandeur, j'ai entendu M. Jacques et mademoiselle Hélène qui causaient dans la grande charmille de gauche ; vous savez bien la grande charmille sous laquelle se trouve le banc favori de pauvre défunte madame la comtesse ?

Denis fit un signe de tête affirmatif, comme pour dire : — *Je vois ça d'ici.*

— J'allais continuer mon chemin — reprit Vivant — lorsque le nom de Brulard, prononcé par M. Jacques, arriva distinctement à mon oreille. Ma foi, fautif ou non, je n'y tins plus ! Je pense toujours à ce brigand, nous venions d'en parler tous les deux : je voulus savoir ce que mes maîtres disaient de lui ! Je me coulai donc tout doucement le long de la charmille, et quand je fus à bonne portée, je me mis à écouter... C'est mal, je le sais, mais mon intention était bonne.

Vivant fit une nouvelle pause, dans le but évident de chercher à vaincre l'émotion qu'il éprouvait. De grosses gouttes de sueur perlaient son front et ses tempes, sa respiration était saccadée, ses mains robustes avaient des contractions involontaires, enfin on voyait facilement qu'il était tout à la fois honteux d'avouer qu'il avait manqué de respect à ses maîtres, en les espionnant, et affligé, inquiet de certaine découverte que son indiscrétion lui avait fait faire.

— Bois ce coup de vin vieux -- lui dit Denis, en remplissant jusqu'au bord une large tasse d'argent, dont

il se servait habituellement, suivant la coutume de beaucoup d'habitants aisés des campagnes, — ça te reconfortera, mon garçon.

Vivant prit la tasse, et la vida d'un trait avec une précipitation qui témoignait de la singulière agitation de son esprit.

— Je me mis donc à écouter — répéta-t-il encore une fois, — et je compris que M. Jacques disait à mademoiselle Hélène qu'il venait de rencontrer la petite Brulard à la fontaine des Rossignols, et qu'il la trouvait très *comme y faut*.

— Le vieux sournois est capable d'avoir manigancé cette rencontre, — interrompit Denis.

Vivant fit un geste d'approbation, puis il reprit :

— M. Jacques disait encore à sa sœur, que si Brulard n'était pas si ours, on pourrait l'engager à venir au château; que la petite était sa sœur de lait, et qu'elle n'avait rien à se reprocher; qu'il était sûr que si son pauvre père vivait encore, il leur aurait déjà pardonné depuis longtemps; qu'on ne pouvait pas toujours habiter le même village sans jamais se parler ; qu'il faudrait bien que ça finisse tôt ou tard ; *et ci et l'autre ;* si bien que je m'en rongeais les poings de rage pour ne pas leur crier ce que je pensais.

— Tu as raison — grommela Denis entre ses dents, — nous verrons un jour Brulard au château. Et dire que tout réussit à ces gueux-là !

— Ne m'en parlez pas ! — ajouta Vivant d'un ton farouche.

— Et que répondait mademoiselle Hélène à tout cela?

— demanda Denis en présentant de nouveau la tasse pleine à Vivant.

— Mademoiselle Hélène? elle disait *amen* à tout; elle appuyait même : c'était très-bien, très-juste, très-noble; elle serait enchantée d'avoir une camarade comme *l'autre*, pour l'accompagner à la promenade, et cette pauvre petite Francine par-ci et cette jolie Francine par-là... Ma foi, quand j'ai vu que ça tournait de cette manière, je n'ai pas voulu en entendre davantage, et je suis parti... Comprenez-vous maintenant, papa Denis, comme je dois être désolé d'avoir manqué mon coup ce matin chez Dufour? mais je parlerai toujours à M. Jacques, je lui montrerai cette épingle, et ce sera bien le diable si je ne l'empêche pas.

En ce moment la porte du cabaret s'ouvrit, et une espèce de colporteur entra en demandant l'hospitalité pour la nuit.

La présence d'un étranger mit naturellement un terme à la conversation toute confidentielle que nous venons de rapporter, et Vivant se disposa à retourner au château.

Denis était grand questionneur de sa nature, de sorte que lorsque le colporteur se fut débarrassé de sa balle, il lui demanda ce qu'il y avait de nouveau dans le pays.

— Il y a — répondit cet homme qu'on attend demain l'empereur à Chaumont.

— L'empereur! s'écria Vivant, qui, en ce moment, se dirigeait vers la porte pour s'en aller.

— Lui-même : quand je suis parti aujourd'ui à midi

on posait une affiche à la porte de la mairie, pour annoncer la nouvelle aux habitants. Toute la ville était déjà sens dessus-dessous.

— Bonsoir, papa Denis — fit Vivant qui avait paru écouter avec un vif intérêt les paroles du colporteur.

— Eh bien! tu pars, mon garçon? — répondit le vieux piqueur. — Nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas? en attendant, va doucement dans tout ce que tu m'as dit. Au revoir.

Vivant reprit le chemin du château, et à la rapidité avec laquelle il marchait, on pouvait supposer qu'il avait quelque chose de très urgent à faire en arrivant.

Il traversa sans s'arrêter les cours, où d'habitude il faisait toujours une pause pour examiner si tout était en ordre, et il se dirigea tout droit vers la bibliothèque où se tenaient habituellement ses jeunes maîtres.

Il frappa discrètement à la porte, et parut satisfait en reconnaissant la voix de Jacques qui l'invitait à entrer.

Le jeune comte était seul; assis près d'une table, il lisait à la clarté de deux bougies placées devant lui.

Il accueillit Vivant avec un sourire affectueux, et il ne sembla nullement surpris quand l'ex dragon lui demanda de vouloir bien lui accorder quelqus instants d'attention.

— Tu sais — répondit-il — que je n'ai jamais plus de plaisir à causer avec quelqu'un qu'avec toi. Prends cette chaise, mon vieux camarade; je t'écoute.

Vivant se posa, dans une attitude un peu solennelle,

sur le bord de la chaise que le jeune comte lui avait désignée de la main ; puis il toussa, remua la tête de droite à gauche et de gauche à droite, comme pour dégager son cou de sa cravate noire à liseré blanc qu'il ne quittait jamais, et finissant par retrousser sa moustache, il dit d'une voix un peu émue :

— Monsieur le comte, je viens d'avoir une fameuse idée.

— Tu en es bien capable.

— Une idée qui vous donnera cinquante mille livres de rente de plus, et ça, bien entendu, sans faire tort à personne.

— Quelle folie! — s'écria Jacques en riant aux éclats.

— L'empereur arrive demain à Chaumont — reprit Vivant sans se laisser décourager par l'interruption de son maître.

Jacques, qui ne vit pas du premier coup quel rapport il pouvait y avoir entre la prochaine arrivée de l'empereur à Chaumont et les cinquante mille livres de rente que venait de lui promettre Vivant, crut que l'ex-dragon, oubliant sa sobriété habituelle, avait fait de trop fréquentes libations au cabaret du *Grand Saint-Hubert*, et qu'il *battait la berloque*, comme disent les soldats en pareille circonstance.

Ce qui le confirma encore dans ce soupçon, c'est que Vivant ajouta presque aussitôt :

— Je suis très-bien avec l'empereur.

— Eh bien! mon bon Vivant, si tu veux aller le voir, je ne m'y oppose pas. Tu prendras un de mes chevaux;

je ferai ta besogne ici, et tout sera pour le mieux. Va brosser ton uniforme.

— J'irai voir l'empereur, monsieur le comte; mais vous y viendrez aussi avec moi.

— Mais moi je ne le connais pas, répliqua Jacques en riant de nouveau du meilleur de son cœur.

— Vous ferez connaissance en lui demandant qu'il vous rende la forêt de Saint-Révérien, qui est bien à vous, et qui vous fera les cinquante mille livres de rentes dont je vous parlais tout à l'heure.

Jacques commença à comprendre que si Vivant venait de boire, il n'avait pas forcé la dose.

— Ton idée n'est peut-être pas mauvaise — dit-il en prenant un maintien grave et réfléchi.

— Elle est excellente! — s'écria Vivant avec enthousiasme.

— Cependant — reprit Jacques — en ma qualité d'ancien noble et de fils d'émigré, je ne sais pas trop jusqu'à quel point je puis compter sur la bienveillance de l'empereur, qui est l'enfant de la Révolution.

— Lui, l'enfant de la Révolution! Oh! pour ce qui est de ça, monsieur le comte, vous me permettrez de vous dire : non! La Révolution!... N'est-ce pas lui, au contraire, qui l'a écrasée sous sa botte comme une chenille venimeuse, après l'avoir muselée comme une bête féroce? Je vous réponds, moi, Vivant Beaugey, ancien maréchal-des-logis au 18e régiment de dragons, que l'empereur vous recevra comme l'enfant de la maison, et qu'il vous rendra vos bois comme il a rendu aux pauvres gens leurs églises et leurs prêtres. Je ne suis

qu'un paysan et un soldat, monsieur Jacques; mais je connais un peu l'histoire de mon pays, et je me dis que l'homme qui a rempli le monde du bruit de son nom, doit aimer et estimer les descendants de ceux qui ont agrandi la France à coups d'épée, et dont le sang a rougi tous les champs de bataille de l'univers.

Vivant s'était levé en prononçant ces paroles énergiques, et Jacques, électrisé par lui, se trouva en même temps debout à son côté.

— J'irai avec toi à Chaumont, mon vieil ami — dit-il en serrant avec émotion la main du brave soldat : — mais je veux que ce soit toi qui me présente à l'empereur. Je ne sais pas encore si je lui demanderai quelque chose, mais je le remercierai de m'avoir rendu une patrie où j'ai retrouvé des cœurs comme le tien. Nous partirons demain dès le point du jour. Va donner des ordres en conséquence.

Vivant sortit transporté de joie du succès de son inspiration, et Jacques alla faire part de sa résolution subite à Hélène, qui était dans sa chambre pieusement occupée à consoler la petite Paquerette.

Hélène, dont l'âme était comme l'écho fidèle de tous les sentiments de son frère, donna une entière approbation au voyage projeté. Adrienne elle-même ne le blâma pas. Elle pensait que l'empereur ferait à son jeune maître un accueil qui désolerait ce qui restait encore du vieux parti révolutionnaire dans le pays; puis elle se souvenait combien elle avait été fière le jour où le feu comte et sa femme avaient été présentés à la cour de Louis XVI. Sa politique n'allait pas au-

delà, car elle se résumait dans la splendeur de la maison de Brancion.

Le lendemain matin, comme les premières teintes de l'aurore doraient le sommet de la tour du Commandeur, Jacques et Vivant partaient pour Chaumont, et Hélène, accoudée entre deux rosiers blancs sur le balcon de sa chambre à coucher, les suivait du regard pendant que la petite calèche qui les emportait descendait au grand trot les pentes gracieuses de la montagne de Saint-Révérien.

V

EMPEREUR, GENTILHOMME ET SOLDAT.

Jacques et Vivant arrivèrent de bonne heure à Chaumont, et descendirent à l'hôtel de l'Aigle-Impérial, autrefois la Fleur-de-Lis, aujourd'hui peut-être le Coq-Gaulois.

L'histoire d'un pays expliquée par ses enseignes serait une chose assez curieuse, et elle offrirait cela de piquant qu'elle ressemblerait beaucoup à la vie de certains hommes politiques.

Le jeune comte de Brancion fut accueilli par l'hôte de l'Aigle-Impérial avec un respectueux empressement, et le digne aubergiste, bien que sa maison fût encombrée, trouva le moyen de caser convenablement le nouveau visiteur, pour lequel il avait une grande considération, comme tous ceux, au surplus, qui le connaissaient.

La ville de Chaumont, d'habitude remarquable par son aspect de morne tranquillité, semblait, ce jour-là, en quelque sorte galvanisée par l'attente du grand évé-

nement qu'on lui avait annoncé la veille. On balayait les rues, on tendait de vieilles tapisseries devant les façades des maisons, on plaçait des drapeaux sur les toits et des fleurs sur les balcons; des jeunes gens, organisés en garde d'honneur, se rassemblaient à cheval sur la place de la Mairie, pour de là se porter à la rencontre de l'empereur, sur la route de Bar-sur-Aube; et les plus jolies filles du département de la Haute-Marne se rendaient en toute hâte à la préfecture, où elles devaient présenter à l'impératrice Joséphine, qui accompagnait l'empereur jusqu'à Mayence, une magnifique corbeille remplie des dons de Flore et de Pomone, comme disait un petit compliment en vers, éclos à Paris dans les bureaux du ministère de la police, et envoyé à Chaumont pour la circonstance, après avoir déjà servi à Troyes.

Dieu nous garde de vouloir jeter du ridicule sur l'enthousiasme qu'inspirait à cette époque l'homme prestigieux et providentiel à qui la France, lasse des rhéteurs en guenilles et des tribuns ivres de sang, avait remis ses destinées. Elle saluait bien alors de ses acclamations passionnées le grand capitaine qui avait porté si loin la gloire de ses armes et si haut l'éclat de la renommée de ses enfants; mais ce qu'elle bénissait d'abord et par-dessus tout en lui, c'était la force indomptable et le patient génie dont il avait fait preuve en face de la révolution. Les démagogues eux-mêmes, condamnés fatalement à s'entre-dévorer jusqu'au dernier, cherchaient l'abri de ce bras puissant dont l'étreinte avait paralysé leur rage. Avoir vaincu les plus

vaillantes troupes de l'Europe, commandées par les plus grands capitaines du temps, tel est le droit immortel de Napoléon à l'admiration du peuple français; mais aussi avoir muselé le tigre révolutionnaire et reconstitué la monarchie, tel est son titre impérissable à sa reconnaissance. Nous avons pu l'oublier à une certaine époque; c'est un devoir de nous en souvenir, aujourd'hui qu'il a suffi de l'ombre de ce génie planant sur la France pour la sauver encore une fois.

Il fallait que l'empereur habituât de nouveau la nation au joug d'une autorité tutélaire pour que les Bourbons pussent, plus tard, la convier à la liberté; lui et eux n'ont pas failli à leur œuvre : ce n'est pas le moment de l'oublier.

Il n'y avait pas une demi-heure que Jacques était arrivé, lorsqu'il reçut une petite députation des jeunes gens de la ville, qui, ayant appris sa présence à Chaumont, venaient lui demander de se mettre à leur tête pour aller à la rencontre de l'empereur.

Jacques refusa d'abord cette distinction, en disant que d'autres en étaient plus dignes que lui; mais le jeune homme qui portait la parole au nom de ses camarades, ayant répondu à Jacques qu'on voulait surtout honorer en lui la mémoire de son père, il se rendit sans plus de résistance, et peu de minutes après, grâce à Vivant qui lui avait procuré un cheval, il put paraître convenablement sur la place publique, où la petite troupe était déjà réunie.

Les courriers se succédaient de moment en moment, pour tenir les autorités au courant de la marche du

personnage attendu ; enfin un dernier message annonça qu'il ne précédait les illustres voyageurs que de quelques minutes : aussitôt la garde d'honneur se porta au galop sur la route de Paris.

Jacques était à la tête de cette troupe improvisée, et tous les passants, si préoccupés qu'ils fussent de l'événement du jour, admiraient sa bonne mine et la grâce naturelle de son maintien, à la fois digne et modeste.

Vivant suivait son jeune maître : il avait trouvé moyen de se faire prêter le cheval d'un gendarme malade.

L'empereur et l'impératrice firent leur entrée à Chaumont, aux acclamations enthousiastes de tous les habitants de la ville et des campagnes environnantes, au son des cloches et au bruit de deux canons rouillés qui n'avaient pas fait feu depuis le sacre de Louis XVI, et que la république, dans une de ses rares distractions, avait oublié de convertir en gros sous.

Vingt minutes après son arrivée, l'empereur rentrait à la préfecture, où il logeait ; il avait déjà visité les établissements publics, ordonné des travaux utiles, passé une revue et accordé des récompenses méritées. Il montrait, comme partout et toujours, inspiré en cela par la rare sagacité de son génie, tout ce qu'il y a de fécond et de vif dans un pouvoir intelligent, quand il n'est pas contrecarré par des médiocrités hargneuses et incapables.

Presque aussitôt les réceptions commencèrent.

Comme elles allaient finir, l'empereur se tourna vers le préfet, qui se tenait à son côté, et lui dit :

— Pourquoi n'ai-je pas encore vu le jeune homme

qui commandait ce matin la garde d'honneur qui est venue au devant de moi?

— Sire, il attend les ordres de Votre Majesté.

En ce moment, Napoléon aperçut, par une porte ouverte, Jacques et Vivant qui attendaient dans un salon voisin.

— Le voilà, — reprit-il. — Allez, monsieur le préfet, lui annoncer que je veux le voir à l'instant même.

Le préfet se hâta d'aller prévenir Jacques, qui s'avança aussitôt, suivi du fidèle Vivant.

L'empereur fit quelques pas à leur rencontre, et Jacques s'arrêta en s'inclinant.

— Votre nom? — lui dit l'empereur.

— Jacques de Brancion, Sire.

— Quel âge avez-vous?

— Dix-huit ans, Sire.

— Vous êtes fils d'émigré, n'est-ce pas?

— Oui, Sire.

— Est-ce que vous n'avez plus votre père?

— Non, Sire... il a été tué en Allemagne; je suis orphelin.

Le beau regard de l'empereur s'attacha sur le jeune homme avec une expression d'intérêt affectueux.

— Avez-vous retrouvé de la fortune?

— Oui, Sire, assez pour mes goûts.

— Il ne s'est donc pas rencontré des gens pour acheter les biens de votre famille et s'enrichir de vos dépouilles? cela ferait bien honneur au pays et au souvenir que vos ancêtres y ont laissé.

— Sire, ceux qui ont acheté l'héritage de mes pères

me l'ont noblement rendu, — répondit Jacques d'une voix profondément émue.

— Pardon, Sire, — dit alors Vivant en portant la main à son casque; car il n'avait pas négligé une si belle occasion de revêtir son uniforme de dragon.

L'empereur arrêta un regard sévère sur l'interrupteur; mais presque aussitôt ce regard s'adoucit, et un sourire bienveillant le remplaça.

— Tu étais à Marengo? — dit-il.

— Oui, Sire, et à Rivoli, et à Mantoue, et aux Pyramides, et en bien d'autres endroits encore.

— Je te reconnais; que voulais-tu me demander?

— Rien pour moi, Sire; mais je veux apprendre à mon empereur que M. de Brancion, ici présent, ne lui dit pas la vérité, quand il affirme que tous ceux qui se sont emparés de ses biens les lui ont rendus : il y en a encore en retard.

— Et qui donc? — demanda l'empereur brusquement.

— La nation, Sire.

L'empereur fronça le sourcil, comme si une expression malsonnante avait frappé son oreille.

Vivant ne remarqua pas cette impression, qui fut, du reste, fugitive comme la pensée la plus rapide, et il reprit :

— Oui, Sire, la nation garde toujours les bois de Saint-Révérien, qui sont la légitime propriété de M. de Brancion; mais maintenant que la nation c'est vous, j'ai pensé qu'il suffirait qu'un vieux soldat comme moi vous dise la chose pour...

A ces mots : — *la nation c'est vous*, — le visage sévère de l'empereur s'était illuminé subitement ; il s'approcha du brave maréchal des logis, le prit par l'oreille et lui dit en l'interrompant :

— Ainsi, tu m'ordonnes une restitution ?

— Ma foi, oui, Sire. Rendez à mon maître ses vieux chênes, il vous restera encore vos jeunes lauriers qui grandissent tous les jours.

L'empereur se retourna vivement.

— Maret, — dit-il à un personnage qui se tenait debout à quelque distance, dans une attitude respectueuse, je rends à M. de Brancion tous ses biens non vendus, dont l'*État* est encore détenteur. Vous présenterez ce matin même à ma signature l'acte de cette restitution.

Le ministre s'inclina, et l'empereur, se rapprochant de Jacques, reprit :

— Et vous, jeune homme, ne me demanderez-vous rien ? car enfin ce n'est pas à votre requête que j'ai fait droit. Craindriez-vous d'être personnellement mon obligé ?

— Non, Sire, — repartit Jacques avec une vivacité pleine de noblesse ; mais quand on approche un grand homme comme Votre Majesté, et qu'on a l'honneur de s'appeler Brancion, ce n'est pas une augmentation de fortune qu'on lui demande.

— Et que lui demande-t-on ?

— Une épée, Sire !

— Vous l'aurez, monsieur de Brancion, — répondit l'empereur d'un ton pénétré. — Je vous nomme sous-lieutenant dans les chasseurs de ma garde ; vous re-

joindrez dans huit jours le dépôt du régiment qui se trouve à Paris, et, quand votre éducation militaire sera suffisante, vous viendrez me trouver en Allemagne. Je vous donne rendez-vous, dans trois mois, à Berlin, et me charge de votre carrière. Messieurs, continua l'empereur en élevant la voix de manière à être entendu de toute l'assistance, qui était nombreuse, et n'avait pas perdu un seul détail de tout ce qui s'était passé, voilà cependant les descendants de ces familles que la révolution a égorgées ou proscrites. Malheur à la France si elle retombait jamais sous le joug de ces idéologues sanguinaires qui ont été sa honte pendant quatre ans! Chaque fois que ces hommes apparaissent, la liberté recule d'un demi-siècle : ne l'oublions pas! Monsieur de Brancion, vous dînerez aujourd'hui avec moi.

Il y avait dans la foule qui environnait l'empereur bon nombre d'anciens révolutionnaires; la vérité veut que nous disions qu'ils ne furent pas les moins bruyants dans l'approbation unanime que tout ce qui était là donna aux énergiques paroles du maître.

Après le dîner, l'empereur se rapprocha encore de Jacques et le questionna avec intérêt sur sa famille et les événements douloureux de son enfance, dont le préfet lui avait parlé à table. Jacques répondit avec précision, et son illustre interlocuteur, souvent impressionné par ses réponses, lui répéta encore qu'il se chargeait de sa carrière. — *Je refais la France*, — lui dit-il entre autres choses frappantes, — *et pour la refaire comme je l'entends, j'ai besoin d'hommes tels que vous.*

Au moment où Jacques allait se retirer, il fut surpris en apercevant Vivant qui arrivait, précédé par un officier d'ordonnance de l'empereur.

Dès que celui-ci aperçut l'ex-dragon, il alla droit à lui, la main dans la poche de sa culotte de casimir blanc.

— Tu as fait une sottise, mon brave, — lui dit il.

— C'est bien possible, Sire ; mais laquelle ?

— De quitter le service avant l'institution de la Légion-d'Honneur ; enfin, cela peut se réparer. Tiens, attache cette croix à ta boutonnière ; elle est tout à la fois la récompense de tes bons services comme soldat, et le prix de ta fidélité à tes anciens maîtres. Adieu : je vois à ton regard que nous pourrons nous retrouver encore un jour sur les champs de bataille.

Le soir même, à minuit, Jacques et Vivant rentraient à Saint-Révérien : le premier n'était pas sans inquiétude sur l'accueil que ferait Hélène aux nouvelles qu'il lui apportait.

La jeune fille qui avait reconnu de loin le bruit de la voiture de son frère, accourut à sa rencontre, toute joyeuse de ce prompt retour.

— Eh bien ! mon frère, — lui dit-elle, — êtes-vous content ?

— Oui, chère Hélène, comme toujours quand je vous retrouve.

— Vous avez vu l'empereur ?

— J'ai diné avec lui.

— Et nos bois ?

— Nous les avons... mais, ma chère enfant, il faudra que nous nous séparions bientôt... dans huit jours.

— Je le savais.

— Comment! vous le saviez?

— Oui, Jacques; quand je vous ai vu partir ce matin, je me suis dit que l'empereur vous offrirait une épée, et que vous ne pourriez pas...

— Il ne me l'a pas offerte, Hélène, — interrompit Jacques avec un embarras plein de grâce.

— Vous la lui avez demandée! — s'écria Hélène. — Mon frère, pardon... mais je suis si fière, que j'en suis heureuse!

Et Hélène, pleurant et riant à la fois, se suspendit au cou de Jacques en murmurant:

— Je ne suis pas inquiète, parce que je suis sûre que Dieu te protégera.

VI

PRÉPARATIFS DE DÉPART ET ADIEUX.

Le jour suivant, à une heure peu avancée de la matinée, un cheval blanc d'écume depuis le bout de l'oreille jusqu'à la naissance du sabot, s'arrêtait à la porte de la mairie de Saint-Révérien, et un gendarme en grande tenue mettait pied à terre.

Ce gendarme, expédié par le préfet de la Haute-Marne, sur les ordres exprès de l'empereur, apportait et remit au maire de la commune une copie en bonne forme du décret impérial qui restituait aux héritiers du comte de Brancion, *mort au champ d'honneur*, tous leurs biens non vendus, dont l'État avait encore la jouissance, en vertu des lois révolutionnaires.

A ce message officiel, qui devait tôt ou tard figurer au Bulletin des lois, s'en trouvait joint un autre d'un caractère plus particulier: c'était une lettre du secrétaire d'État Maret, depuis duc de Bassano, adressée directement au jeune émigré.

Voici ce que cette lettre contenait.

« L'empereur me charge, monsieur, de vous exprimer toute la satisfaction qu'il éprouve de l'acte réparateur par lequel il a pu reconnaître les longs services que votre famille a rendus à l'État, à toutes les époques de la monarchie. Sa Majesté, qui n'est étrangère à aucune des gloires de la France, si vieilles qu'elles soient, savait, quand vous vous êtes présenté devant elle, que vos ancêtres vous avaient transmis des droits à la reconnaissance de la patrie, et avec la rare sagacité qu'elle montre en toutes circonstances, elle a deviné que ces droits ne périraient pas entre vos mains.

» Je suis heureux, Monsieur, d'être l'interprète de ces sentiments dont vous êtes si digne, et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée,

« MARET. »

Le maire de Saint-Révérien, porta lui-même ces heureuses nouvelles au château, après avoir répandu dans le village celle qui annonçait l'importante restitution faite aux deux orphelins.

Jacques fut profondément touché de cette justice si prompte, dont le prix était doublé par la grâce délicate qui l'accompagnait; mais il le fut à la manière des âmes élevées et fortes, c'est-à-dire qu'il en reporta le mérite à ses pères, et qu'il se promit d'en être digne un jour par lui-même.

Puis il annonça au maire que son intention et celle de sa sœur était qu'une partie du revenu de la première année des biens qu'on leur rendait fut consacrée à l'établissement d'une école gratuite dans la commune,

et à la fondation à perpétuité de deux lits destinés aux pauvres de Saint-Révérien, dans l'hospice d'Arc-en-Barrois, qui était la ville la plus voisine.

Pendant toute la journée ce fut une procession continuelle d'habitants du village, venant au château pour complimenter les deux enfants du pays, comme on les appelait, et vers le soir, Denis, tardivement averti parce qu'il était absent, arriva à son tour, plus joyenx que tous les autres, car l'événement le touchait d'une façon plus directe.

— Eh bien ! mon vieux Denis ! te voilà donc encore une fois à notre service? — lui dit Jacques en l'apercevant.

— Très-certainement, Monsieur le comte, je savais bien que ça finirait par là tôt ou tard. Ainsi, vous ne me renvoyez pas?

— Te renvoyer ! et qui donc garderait mes bois comme toi? Mais pas de sévérité, entends-tu bien? Deux choses dans mes bois appartiennent à tout le monde : c'est l'herbe et les branches mortes, ne l'oublie pas.

La physionomie joviale de Denis prit une expression de mécontentement qui n'échappa point au jeune comte, aussi se hâta-t-il d'ajouter :

— Sois tranquille, mon vieux ; il y a quelquefois plus de profit à tolérer une chose qu'à la défendre : au surplus, si ma facilité amène des abus, nous y mettrons bon ordre.

— Et monsieur le comte, ne va-t-il pas remonter un véritable équipage de chasse, comme pauvre défunt son père? — demanda l'ex-piqueur.

— Plus tard, mon ami ; pour le moment il ne me faut qu'un équipage de guerre. — A mon retour nous verrons. En attendant! si tu veux avoir quelques chiens de plus pour te remettre en haleine, je ne m'y oppose pas, et j'en supporterai volontiers la dépense. Demain, nous ferons ensemble la tournée de mes bois.

Denis se retira à moitié satisfait : il avait rêvé une existence émaillée de procès-verbaux et d'hallalis, et on le condamnait à remplir son devoir avec indulgence, et à chasser modestement comme les bourgeois des environs, ce qui ne faisait pas du tout son affaire, car il était fort aristocrate.

Dès le lendemain, Jacques s'occupa de ses préparatifs de départ, en commençant par chercher le moyen de régler tout ce qui avait rapport à sa sœur. Une conversation sérieuse eut lieu entre Hélène et lui sur ce point délicat, et ils tombèrent d'accord qu'en son absence la jeune fille ne pouvait rester seule au château.

L'idée d'une pension fut provisoirement écartée sans discussion.

Celle d'une institutrice, ou plutôt d'une dame de compagnie, obtint les honneurs d'un examen plus approfondi, mais Jacques devait partir dans huit jours, et dans un aussi court délai il était difficile de trouver un sujet convenable.

Après une mûre délibération, les deux orphelins reconnurent que ce qu'ils avaient de mieux à faire, était de s'adresser à leur grand'tante, la marquise de Viéville, qui habitait seule dans un petit manoir situé à quelques lieues de Saint-Révérien.

On lui proposerait d'abord de venir s'établir au château, où elle serait souveraine et maîtresse, et si elle montrait quelque répugnance à se déplacer, Hélène irait chez elle.

Madame de Viéville aurait peut-être autant aimé que son neveu et sa nièce ne revinssent pas de l'émigration, toutefois, lors de leur retour, elle les avait parfaitement accueillis, et depuis cette époque leurs rapports sans être très-fréquents, étaient très-affectueux dans toutes les occasions qui les mettaient en présence les uns des autres.

Il fut donc décidé que, dès le lendemain, Hélène et Jacques feraient une visite à la marquise, et qu'ils lui parleraient tout franchement de la marque d'intérêt qu'ils osaient attendre d'elle.

Ils la trouvèrent dans les meilleures dispositions, bien qu'elle n'approuvât pas le parti qu'avait pris son neveu de s'enrôler sous les drapeaux de l'usurpateur : c'était ainsi qu'elle appelait l'homme qui avait puisé dans sa gigantesque ambition la force d'arracher la France au joug humiliant de la Révolution, représentée alors par ce pouvoir bâtard, honteux mélange de sang, de rapines et de boue, qu'on appelait le Directoire.

Madame de Viéville, comme beaucoup de grandes dames du siècle dernier, s'était follement entichée *de la régénération sociale de* 1789. Fort liée à cette époque avec les Lafayette, les Lauzun, les d'Estaing, les Lameth et autres niais politiques du temps, elle s'était coiffée une des premières de rubans tricolores, avait soupé chez madame Roland, cette tricotteuse décrassée qui se

croyait le droit de haïr la reine, comme une servante à l'âme basse hait ses maîtres; avait dansé sur les ruines de la Bastille avec des goujats en carmagnole ensanglantée, et s'était amusée à aller faire sa tâche dans les travaux du Champ-de-Mars, poussant devant elle une petite brouette en bois de rose, attachée à son cou par une écharpe de satin vert-céladon.

Ses illusions sur les vertus des coryphées de la Révolution s'étaient noyées dans le sang des échafauds; cependant elle n'avait pas émigré, et, de retour dans ses terres, elle était venue à bout, à force de crier *vive la République!* et en prenant la précaution de faire porter des bonnets rouges à ses gens, elle était venue à bout, — disons-nous, — d'éviter la prison et la confiscation de ses biens.

Au retour de l'ordre, et alors qu'il n'y avait pas beaucoup de danger à reprendre des opinions honnêtes et sensées, madame de Viéville s'était mise à faire du royalisme, en déblatérant contre l'empereur.

Elle imitait en cela les femmes qui croient expier une jeunesse légère en affichant une dévotion intolérante.

Madame de Viéville blâma donc vivement son petit-neveu, qui voulait servir le soldat parvenu, insolemment assis sur le trône du vertueux Louis XVI. Ne se souvenant plus de toutes les erreurs politiques de son âge mûr, elle soutint qu'un Brancion qui ne restait pas fidèle à la race de ses rois légitimes, manquait à tous ses devoirs, et elle dit à Jacques qu'il compromettait son avenir *en entrant dans cette boutique croulante* : c'est ainsi qu'elle qualifiait l'Empire en 1806.

Jacques accueillit avec respect cette critique sévère de sa conduite, se bornant à répondre qu'il aimait trop profondément son pays pour ne pas se regarder comme l'obligé du grand capitaine qui lui en avait rouvert les portes, et qui lui rendait le patrimoine de sa famille ; qu'il n'avait d'horreur invincible que pour la Révolution, dont les crimes l'avaient rendu orphelin, et que, dans son cœur de gentilhomme, il saurait toujours concilier la fidélité d'affection qu'il gardait à la race proscrite de ses Rois, et la reconnaissance qu'il devait à l'élu de la victoire vers lequel la France expirante avait tendu les bras dans sa détresse.

— Allons, mon neveu, — avait répondu madame de Viéville en haussant les épaules, nous vous verrons chambellan *du Corse*. Seulement ayez bien soin, quand vous l'approcherez de trop près, de ne pas quitter vos gants.

Jacques ne comprit pas cette allusion au bruit absurde que quelques pamphlétaires aux gages des Anglais faisaient courir alors, que l'empereur Napoléon était atteint d'une maladie cutanée incurable, depuis le siége de Toulon.

Mais il s'indigna que sa tante le crût capable d'accepter un jour ou l'autre des fonctions d'antichambre, et il repartit vivement :

— Vous oubliez, ma tante, que c'est dans la garde de l'empereur, et non dans sa domesticité, que j'ai accepté un emploi. Je lui ai demandé une épée ; s'il m'eût offert *une clef* ou une plume, j'aurais refusé : je suis fier, Dieu merci, mais je ne suis pas vaniteux.

Madame de Viéville comprit qu'elle ne gagnerait rien à prolonger cette discussion, et comme elle était au fond très bonne personne, que la démarche de son neveu et de sa nièce l'avait touchée, et qu'elle se sentait intérieurement ravie d'aller trôner à Saint-Révérien, ce vieux berceau de sa famille, où elle retrouverait tous ses souvenirs de jeunesse, elle raccommoda de son mieux ce qu'elle venait de dire de blessant à Jacques, à qui elle promit d'arriver chez lui *avec toute sa maison*, quarante-huit heures avant son départ, de manière à ce qu'il eût bien le temps de la mettre au courant de tout ce qu'elle aurait à faire pour lui être utile ou agréable pendant son absence.

Le soir même, le frère et la sœur retournèrent à Saint-Révérien.

Les jours suivants s'écoulèrent avec une désolante rapidité, au milieu des occupations nombreuses qu'imposait à Jacques le devoir de mettre toutes ses affaires en ordre avant son départ. Un honnête paysan du village, qui avait toute la confiance de Vivant, fut choisi pour remplacer ce dernier en qualité d'homme d'affaires; Adrienne reçut confidentiellement de son jeune maître l'ordre de lui écrire en secret, si par malheur Hélène ne se trouvait pas heureuse avec madame de Viéville; une procuration, qui donnait à cette dernière, personne fort entendue, comme beaucoup de femmes de l'ancien régime, des pouvoirs très étendus pour administrer la fortune des deux orphelins en l'absence de Jacques, fut rédigée par les soins de maître Larue, ce notaire ancien ami de Brulard; d'autres détails moins

importants furent encore réglés, de sorte que lorsque la marquise arriva, son neveu n'eut plus qu'à lui rendre compte de tout ce qu'il avait fait pour lui transmettre son autorité, se bornant à passer sous silence ses recommandations à la vieille femme de charge.

La veille du jour définitivement fixé pour son départ, Jacques alla de bonne heure trouver Hélène dans sa chambre.

Hélène, si fort que fût son jeune cœur trempé dans l'adversité, avait passé la nuit à pleurer : son regard, ordinairement si limpide, était encore voilé de larmes; son beau teint n'avait plus sa fraîcheur habituelle. Cependant elle accueillit par un sourire son frère, qui ne semblait guère moins ému qu'elle.

Ils s'appuyèrent tous deux sur la grille d'un balcon, du haut duquel la vue embrassait toute la campagne environnante; Jacques passa son bras sous le bras d'Hélène, puis il lui dit :

— Ma sœur, nous allons donc nous quitter pour la première fois... Ce moment est bien douloureux, car je ne prévoyais pas qu'il pût jamais arriver dans ma vie une circonstance qui fût de nature à me faire regretter nos jours d'infortune.

Hélène laissa tomber sa tête sur l'épaule de Jacques, et elle recommença à pleurer, mais silencieusement, comme toutes les natures énergiques, dont les souffrances se sentent trop durables pour s'exhaler en plaintes violentes, ordinairement éphémères.

Après quelques secondes d'étreinte muette, Jacques reprit.

— Je suis très profondément malheureux de ce départ, chère sœur... Mais il était nécessaire...

— Oh ! je le sais, Jacques ! — interrompit Hélène — Dieu, qui vous a doué de qualités si brillantes, ne pouvait pas permettre qu'elles restassent enfouies dans ce château, et j'avais toujours pensé qu'un moment viendrait où nous devrions nous séparer; seulement je trouve que le moment est trop tôt venu.

— Trop tôt venu, Hélène... Ah ! que je voudrais être sûr de ce que vous me dites !

Hélène leva sur Jacques son beau regard voilé, et elle interrogea anxieusement sa physionomie à travers un nuage de larmes.

— Je ne vous comprends pas, mon frère dit-elle, après un instant de silence — car je ne puis croire que vous regrettiez de ne m'avoir pas déjà quittée.

— C'et cependant le fond de ma pensée, chère enfant ! — murmura Jacques douloureusement. Mais ce n'est pas vous que j'aurais dû quitter plus tôt...

— Alors, quoi donc, mon ami ?

Jacques étendit la main dans la direction du village, puis il laissa tomber sa tête sur sa poitrine, comme un homme accablé par le poids d'un secret douloureux.

— Comment ! Jacques — demanda vivement Hélène — c'est ce cher pays dont vous déplorez de ne vous être pas encore éloigné ?

— Oui, ma sœur.

— Mais où donc vous aimera-t-on comme on vous aime ici ?

— Je sais tout cela, Hélène... et cependant le devoir exige impérieusement que je parte ! Jusqu'à ce moment suprême je vous ai laissé croire que c'était l'amour de la gloire, le désir d'acquérir une renommée brillante, l'ambition d'ajouter à l'éclat de notre vieille race qui me donnaient la force de m'éloigner de vous, ma première et ma plus sainte affection dans ce monde... Il n'en est rien, ma sœur... La vérité dégagée de tous ses voiles, est que, sans une circonstance fatale qui est tombée comme la foudre sur ma paisible destinée, je n'aurais jamais songé à me séparer de vous, et je serais mort, vieillard ou jeune homme à la volonté de Dieu, sans connaître ni souhaiter d'autres joies que celle que je goûte ici depuis trois années.

— Mais enfin, Jacques, qu'avez-vous? — s'écria Hélène. — Que vous a-t-on fait, mon ami? que vous est-il arrivé? je ne puis me résoudre à vous laisser partir le cœur brisé, et rester, moi, ignorante de ce qui vous désespère! je ne suis qu'une enfant, hélas! mais nous avons tant et de tant de manières souffert ensemble, qu'il est impossible que je ne vous comprenne pas! un mot seulement, mon frère! un mot au nom de notre père qui, la dernière fois que nous l'avons vu, nous a tant recommandé d'avoir toujours confiance l'un en l'autre!

— Plus tard, Hélène... plus tard... ce mal passera peut-être, quand je serai loin des lieux où je l'ai senti, alors pourquoi vous en parler? Si je ne puis m'en guérir... Eh bien! je vous promets de vous ouvrir mon âme dès que je me croirai incurable...

Hélène resta un moment pensive, comme si elle cherchait à pénétrer le secret de son frère; son regard plongeait profondément dans le vide de l'espace ouvert devant elle; son front se contractait sous l'effort de sa pensée anxieuse et impuissante; le labeur de la réflexion avait pris sur son visage tous les caractères de la douleur physique la plus intense.

— Je ne devine pas — dit-elle après quelques minutes de cet état si violent pour son esprit toujours si calme. Ah! Jacques, devions-nous donc nous séparer ainsi.

VII

PRÉPARATIFS DE DÉPART ET ADIEUX.

(Suite et fin.)

Jacques aurait vivement souhaité que sa sœur fît preuve de plus de pénétration en cette circonstance, car il lui semblait que ce serait une sorte de soulagement pour son cœur, que d'être deviné de ce cher petit être qui était comme la moitié de lui-même; cependant tel était son profond respect pour l'angélique pureté d'Hélène, qu'il ne voulut pas prolonger plus longtemps la conversation sur le même sujet. Il la détourna donc adroitement, et finit, grâce à l'empire qu'il avait sur son esprit, par reprendre assez de sérénité pour pouvoir en rendre un peu à Hélène.

Ils réglèrent d'un commun accord tout ce qui concernait la petite Paquerette, qui était devenue l'enfant chéri de la maison, car elle se montrait en toute occasion douce, sensible et reconnaissante. Il fut convenu qu'elle resterait au château une année encore, puis

qu'on l'enverrait aux Ursulines de Nancy, où elle recevrait une éducation dont elle pourrait tirer parti un jour pour s'établir convenablement; jusque là Hélène devait s'occuper de débrouiller son intelligence, qui, bien qu'un peu sauvage et très inculte, paraissait pleine de sève et promettait d'être tout à la fois ardente et docile.

— Est-ce là tout ce que vous avez d'important à me recommander, mon cher frère? — demanda Hélène.

— Mais il me semble que oui... au surplus si j'oubliais quelque chose, vous êtes bien capable d'y suppléer.

— Vous ne m'avez plus rien dit de Francine Brulard, depuis ce soir où vous m'avez parlé de votre rencontre avec elle — reprit Hélène.

Le visage de Jacques s'empourpra, et il se hâta de répondre :

— Comme je ne l'ai pas rencontrée depuis, je n'ai plus rien à vous en dire, chère Hélène.

— Mais si, en votre absence, il se présentait pour moi une occasion naturelle et convenable de me rapprocher d'elle, est-ce que je ne devrais pas la saisir? L'isolement dans lequel elle vit me cause une profonde pitié, et il me semble qu'il y a vraiment une sorte de cruauté à nous...

— Vous ferez tout ce que votre cœur vous inspirera à cet égard — interrompit Jacques avec une vivacité singulière — et vous pouvez être sûre que je ne vous démentirai pas, si vous êtes bonne et généreuse com-

me toujours. Je trouve aussi, comme vous, qu'il n'est pas juste de rendre la pauvre enfant solidaire des torts de son père, à qui d'ailleurs le nôtre avait pardonné, je le sais.

L'arrivée de Vivant, qui venait demander quelques nouvelles instructions à Jacques, concernant leur départ du lendemain, mit un terme à cette conversation que le hasard avait rendue de nouveau fort délicate. Le jeune comte sortit avec le fidèle dragon, dont l'activité, si grande toujours, était devenue dévorante depuis qu'il avait été décidé qu'il accompagnerait son maître à l'armée.

Jacques consacra cette dernière journée à faire ses adieux à tous les habitants du village, et, en visitant chaque ménage dans sa demeure, il laissa partout des témoignages délicats et intelligents de son adorable bonté. Ce qu'il déploya de grâce, de tact et d'abandon affectueux, pendant ces heures suprêmes qui précèdent les longues et périlleuses absences, est au-dessus du pouvoir de l'expression. Il semblait, à le voir si démonstratif et si tendre dans ses paroles, et si ingénieusement généreux dans ses largesses, qu'il fût tout à la fois l'enfant de chaque famille et la Providence visible de tous. Les mères sanglotaient en le pressant sur leur cœur, comme si c'était leur dernier fils que la conscription leur arrachait; les vieillards demandaient tout bas à Dieu de vivre assez longtemps pour le revoir encore; les jeunes gens lui disaient qu'ils s'enrôleraient tous dans son régiment, aussitôt qu'ils apprendraient qu'il a été nommé capitaine. Sa dernière visite fut pour M.

Lavesvre, le bon curé de Saint-Révérien, et elle se prolongea longtemps. Quand Jacques sortit du presbytère, le vieux prêtre l'accompagna jusqu'à l'extrémité de son petit jardin, et ses dernières paroles furent celles-ci : *Mon enfant, Dieu récompensera votre courage, et moi je prierai pour vous tous les jours.*

En quittant le presbytère pour retourner au château, Jacques se rappela qu'il avait oublié dans sa tournée d'adieux un petit hameau de quatre ou cinq maisons, situé à quelque distance du village, sur la lisière des bois. Il tira sa montre, vit qu'il avait encore le temps, en se pressant un peu, de faire cette course ; en conséquence, il quitta le grand chemin qui côtoyait le lac, pour prendre la route plus étroite par laquelle on se rendait à l'endroit qu'il voulait visiter.

Il marcha vite et ne s'arrêta que peu d'instants dans chaque habitation ; néanmoins il arriva que ce détour et ce retard lui prirent plus de temps qu'il n'avait cru, de sorte qu'il voulut retourner au château par la voie la plus courte, bien qu'il lui fallut pour cela passer près de la fontaine des Rossignols, où il n'était pas revenu depuis qu'il y avait rencontré Francine Brulard.

Le temps était d'une pesanteur accablante, l'atmosphère chargée d'électricité, le ciel couvert de gros nuages noirs de l'aspect le plus menaçant, et déjà quelques éclairs livides étaient presqu'aussitôt suivis de coups de tonnerre à chaque instant plus violents.

Jacques hâta sa marche afin d'arriver au château avant l'orage qui ne pouvait tarder à éclater.

Il n'était plus qu'à une centaine de pas de la fontaine

des Rossignols, lorsque le vent s'éleva; presqu'en même temps de larges gouttes de pluie, mêlées à quelques grêlons, frappèrent bruyamment les feuilles des arbres sous lesquels marchait Jacques, qui se mit à courir à toutes jambes, excité par l'espoir de trouver un abri contre les rochers qui entouraient la fontaine.

Mais quelque diligence qu'il fît, quand il les atteignit, l'orage était déjà dans toute sa force, et il arriva trempé.

La pluie tombait à torrents; les coups de tonnerre se succédaient sans interruption, toujours plus terribles; l'obscurité augmentait de minute en minute, et paraissait plus profonde après chaque éclair.

Jacques, qui se sentait aussi mouillé qu'il était possible de l'être, allait bravement continuer sa route, quand des gémissements plaintifs arrivèrent à son oreille au milieu du fracas incessant de la tempête.

Il regarda autour de lui avec une vague inquiétude, et à la lueur incertaine et changeante du crépuscule mourant et des éclairs, il aperçut la petite levrette blanche qui courait çà et là avec tous les signes de la plus vive anxiété.

Jacques se précipita vers elle; quelque chose lui disait que la pauvre petite bête cherchait du secours.

Effectivement, au lieu de fuir Jacques comme la première fois, elle s'élança à sa rencontre, se dressa sur ses pattes de derrière pour lui lécher les mains, puis elle se mit à courir devant lui, la tête tournée de son côté, comme si elle l'invitait à la suivre.

Il n'hésita pas un seul instant, et en quelques se-

condes la levrette l'eut conduit près d'un hêtre gigantesque, au pied duquel Francine était étendue sans mouvement.

Jacques crut d'abord que la foudre l'avait frappée, et son cœur se serra avec une inexprimable angoisse !

Il s'agenouilla près de la pauvre enfant, sous les torrents de pluie et de grêle qui tombaient, et il la supplia de lui dire qu'elle vivait encore.

Ne recevant pas de réponse, il la souleva dans ses bras pour aller la mettre à l'abri sous les rochers, et dans ce moment il crut sentir les battements de son cœur.

— Elle n'est pas morte ! — s'écria-t-il — Mon Dieu, soyez béni !

Cette lueur d'espoir doublant ses forces, il courut vers les rochers presqu'aussi vite que s'il n'eût rien porté. Arrivé là, il déposa Francine sur la mousse, s'agenouilla de nouveau près d'elle, et se mit à presser les mains de la jeune fille contre sa poitrine, afin de leur rendre un peu de chaleur.

Un quart d'heure s'écoula ainsi, avec des alternatives déchirantes de joie et de douleurs. Tantôt Jacques croyait que Francine n'était qu'évanouie, tantôt il se figurait qu'elle n'existait plus, et il tombait dans le plus affreux désespoir.

Enfin il lui sembla que les petites mains qu'il serrait sur son cœur reprenaient un peu de vie, et il les étreignit avec plus de force.

— Francine, ma sœur — dit-il d'une voix toute vibrante d'anxiété et d'affection — je vous en conjure, parlez-moi !

— Parti ! — murmura Francine — parti !

— Revenez à vous, ma sœur ! reprit Jacques — l'orage est moins fort ; je vous reconduirai chez votre père. Revenez à vous.

Francine ouvrit les yeux. A la lueur d'un éclair elle reconnut Jacques, et un cri déchirant, un de ces cris dans lesquels l'âme laisse deviner les sentiments les plus contraires, s'échappa de son sein.

En même temps elle retira brusquement ses mains, que Jacques serrait toujours contre sa poitrine.

En ce moment un bruit confus de voix retentit dans le sentier qui aboutissait à la fontaine, et parmi ces voix, on reconnaissait celle de Brulard qui appelait sa fille avec angoisse.

Jacques, qui avait autant de droiture dans l'âme que de résolution dans l'esprit, s'élança au-devant du vieillard, afin de bien lui montrer qu'il n'avait aucune raison de dissimuler sa présence, ce qui lui eût été bien facile cependant.

Mais Brulard ne fit pas attention à lui ; il marchait comme un insensé, criant toujours ma fille ! ma fille !

Jacques comprit qu'il n'y avait pas d'explication à donner à un homme dans cet état ; il se borna donc à le prendre par le bras et il le conduisit vers l'endroit où était sa fille.

Francine s'était remise sur son séant, et en voyant Brulard s'approcher, elle dit d'une voix faible mais distincte :

— Mon père, calmez-vous ; il ne m'est rien arrivé de grave.

Brulard se précipita sur elle, l'entoura de ses deux bras en se prosternant à son côté, et s'écria :

— Tu n'as pas de mal! tu n'as pas de mal, ma fille, Oh! dis-le-moi! dis-le-moi! Lève-toi! marche! parle! sans cela, vois-tu, je vais mourir! Que t'est-il arrivé? Je t'avais bien dit de ne pas sortir. Mon enfant, mon enfant, tu n'as jamais pitié de ton vieux père! de ton vieux père qui se tuerait s'il avait le malheur de te perdre! Tu ne sais donc pas que quand Dieu tient sa foudre, la fille de Brulard ne doit pas sortir. Tu ne sais pas, francine....

— Remettez-vous, mon père — interrompit la jeune fille, effrayée de la direction que prenait l'esprit troublé du vieillard. Remettez-vous, et remerciez M. de Brancion, car je crois que c'est lui qui m'a sauvée.

— M. de Brancion! où est-il? demanda Brulard avec une sorte d'égarement — En effet, il me semble que je l'ai aperçu.. mais je croyais que c'était une vision.... que... que... Quoi! monsieur — poursuivit-il avec un peu plus de calme — vous avez sauvé mon enfant! vous! vous! Que voulez-vous que je fasse pour vous témoigner ma reconnaissance? Francine, dis ce que tu veux...

— Monsieur Brulard, vous ne me devez rien — interrompit Jacques à son tour. Emmenez bien vite mademoiselle votre fille, et laissez-moi bénir le hasard qui m'a conduit près d'elle dans un moment où elle pouvait avoir besoin de moi. Ce souvenir me sera bien doux... Adieu, ma sœur, ajouta Jacques avec émotion en se tournant vers Francine. J'espère que cet accident n'aura pas de suites fâcheuses pour votre santé.

Et Jacques disparut dans l'obscurité de la forêt, augmentée en ce moment de celle de la nuit.

Il trouva, pour la première fois de sa vie, Hélène inquiète, et il eut quelque peine à lui faire comprendre qu'elle ne devait pas voir un triste pressentiment dans cette petite aventure, sur laquelle, au surplus, il ne donna pas d'autres détails que ceux qu'offraient ses vêtements mouillés, ses mains meurtries par la grêle, et sa chevelure ruisselante et en désordre.

La soirée s'écoula au milieu de toutes les tristesses navrantes d'une douloureuse séparation, bien que chacun dissimulât ses impressions avec un courage surhumain.

Hélène et Jacques ne se quittèrent pas un seul instant pendant ces dernières heures si précieuses. Quand madame de Viéville se retira, vers minuit, ils la reconduisirent jusqu'à son appartement, et revinrent ensuite dans la bibliothèque, où ils passèrent le reste de la nuit.

A cinq heures du matin, les chevaux de poste arrivèrent.

Quelques minutes après, Jacques s'arrachait des bras d'Hélène.

VIII

LE RÉGIMENT.

Trois années seulement s'étaient écoulées depuis le jour où le jeune comte de Brancion, libéré, grâce à son âge, de la peine de l'exil qui avait atteint sa famille, rentrait courageusement en France, sans savoir, pauvre orphelin que la Révolution l'avait fait, s'il trouverait, pour les partager avec sa sœur, un pan de mur capable de les abriter et un lambeau de champ qui pût les nourrir.

Trois années seulement s'étaient écoulées, et le fils du proscrit, d'abord accueilli avec amour et respect par ceux-là mêmes qui l'avaient chassé et dépouillé, avait fini par se voir paisible possesseur du domaine de ses pères, et vivait entouré d'une considération égale au moins à celle dont ceux-ci avaient joui au temps de leur plus grande puissance féodale.

Non-seulement il avait reconquis le privilége de vivre riche, heureux, honoré et bienfaisant sans être suspec, dans cette France qu'il aimait tant, mais encore

on venait de lui rendre le droit de verser pour elle son sang sur les champs de bataille : le passé recommençait donc tout entier pour sa race.

La Révolution avait incendié le château de Saint-Révérien, tué le possesseur du moment, jeté au vent des tempêtes populaires le souvenir des services de ses anciens maîtres, et le temps, cet incorruptible réparateur des iniquités des hommes, avait restauré le vieux manoir, ramené un jeune héritier, et fait sortir un jour du fond de bien des cœurs, autrefois coupables, le cri de : *Vive monsieur Jacques !*

Entassez donc ruines sur ruines, mauvais génies des peuples ! Égorgez ceux qui vous gênent dans votre œuvre de dévastation ; il restera toujours, une fois vos aveugles fureurs passées, des pierres toutes taillées pour reconstruire, et une goutte de sang féconde, d'où sortiront plus vigoureuses les races que vous avez cru anéantir sans retour.

Les circonstances de la vie de Jacques de Brancion étaient comme le résumé des annales du grand bouleversement social de 1789.

Elles racontaient fidèlement l'histoire du passé ; qui sait si elles ne faisaient pas aussi celles de l'avenir ?

Le voyage de Jacques à travers la Champagne ne tarda pas à lui offrir une puissante diversion aux pensées mélancoliques qui remplissaient son âme. Les villes qu'il traversait étaient encore sous l'influence de l'animation que leur avait communiquée le passage récent de l'Empereur, et les routes étaient couvertes des nombreux régiments de la grande armée qui se

rendait en Allemagne, toute rayonnante du pressentiment de ses futures conquêtes.

Le cœur du jeune officier se dilata à l'aspect de ces vieilles phalanges qui depuis dix ans remplissaient le monde du bruit de leur renommée. Il pensait, avec une légitime fierté, que sa place était désormais marquée dans leurs rangs invincibles, et il se souvenait avec une touchante émotion d'avoir vu son père proscrit s'énorgueillir de leurs premières victoires, qui prolongeaient cependant son exil.

Comme huit jours auparavant, à Chaumont, ce n'était pas le prestige d'un homme de génie qui l'enthousiasmait, c'était l'idée que la France reprenait sa place à la tête des grandes nations.

Vivant lui nommait tous les régiments avec lesquels ils se croisaient sur le chemin, et lui racontait à sa manière les combats homériques où il les avait vus se couvrir de gloire.

Parfois, pendant qu'ils changeaient de chevaux dans un village ou dans le faubourg d'une ville, l'ex-dragon reconnaissait un ancien camarade, et le présentait à Jacques, qui lui serrait la main en lui disant : *Je vous rejoindrai bientôt.*

Le troisième jour ils arrivèrent à Paris, et descendirent dans un petit hôtel du quartier de l'École militaire, où le dépôt des chasseurs de la garde impériale était caserné.

Le lendemain, Jacques alla faire sa visite au major qui commandait le dépôt, et se mit en rapport avec quelques-uns de ses compagnons d'armes.

Il trouva partout cet accueil rudement amical de l'homme de guerre, qui exerce une si grande fascination sur la jeunesse franche et généreuse. Les vieux officiers, dont chaque grade gagné avait été la récompense d'une action d'éclat ou le prix d'une blessure, ne s'indignèrent pas à l'aspect du visage imberbe de Jacques, parce qu'ils devinèrent la fermeté et l'élévation de son âme sous la forme gracieuse de son adolescence.

On ne le *tâta* point pour savoir s'il était brave, car il avait débuté par se montrer modeste.

Au bout de quinze jours, sa conduite simple et digne, son exactitude sévère dans l'accomplissement de tous ses devoirs, sa générosité intelligente et délicate envers ceux de ses camarades moins favorisés que lui du côté de la fortune, lui avaient gagné tous les cœurs : les soldats l'aimaient comme leur enfant et le respectaient comme leur père.

Il ne partageait pas leur fanatisme pour l'Empereur, mais il s'associait de toute la puissance de son âme ardente et chevaleresque à leur amour enthousiaste pour la patrie et à leur passion profonde pour la gloire.

Quand l'étendard de son régiment flottait à la brise du matin sur l'arène du Champ-de-Mars, il n'y voyait que ces mots magiques : *Austerlitz*, *Marengo*, et il pensait que si son père vivait encore, il ne lui dirait pas : — *Mon fils, tu as failli à ton nom.*

Chaque jour des détachements partaient pour l'armée et, dans ces occasions-là, le vieux major Blanquefort ne manquait jamais de dire à Jacques, en lui frappant amicalement sur l'épaule :

— Monsieur de Brancion, si vous continuez à marcher aussi carrément, votre tour viendra bientôt.

Jacques rougissait de bonheur et redoublait de zèle et d'application.

Pour donner une idée de la vie qu'il menait et des dispositions de son esprit, nous citerons quelques fragments de sa correspondance avec Hélène.

Il lui écrivait à la date du 15 août :

« Vos lettres font ma joie, ma belle petite sœur.
» Quand je dis ma joie, ne serait-ce pas plutôt ma
» consolation que je devrais dire, car je suis toujours
» triste de ne plus vous voir. Vous, vous êtes bien rai-
» sonnable, et je vous en remercie du fond de ce
» cœur, dont vous êtes le plus cher souci. Je n'ai rien
» de nouveau à vous apprendre sur ma destinée future.
» Le major me parle toujours de mon prochain départ,
» mais rien n'est encore décidé. Cela peut arriver du
» soir au lendemain. Ne vous en tourmentez pas, je
» vous en conjure. Dieu, qui nous a si miraculeusement
» protégés tous deux depuis que nous sommes au mon-
» de, ne voudra pas briser les liens qui nous unissent.
» Nous nous reverrons, Hélène; et nous passerons
» d'heureux et longs jours dans ce bien-aimé pays
» que nous espérions si peu revoir pendant les doulou-
» reuses épreuves de notre enfance. Parlez-moi beau-
» coup de lui dans vos chères lettres : rien de ce qui s'y
» passe ne saurait m'être indifférent, vous le savez
» bien, vous dont chaque pensée est l'écho d'une des
» miennes. Les détails que vous me donnez sur ce sujet

» me causent de bien douces émotions On m'aime, di-
» tes-vous, on me regrette : comme ces choses-là atta-
» chent à la vie !

» Ce que j'ai vu de Paris, jusqu'à présent, me char-
» me peu, parce que les ruines que la révolution y a
» faites sont encore trop visibles. L'Empereur déploie
» cependant une activité prodigieuse dans la tâche
» de les réparer, mais il faut au génie des années pour
» relever ce que la barbarie a détruit en quelques jours.
» J'ai visité tous nos parents du faubourg Saint-Ger-
» main : ils m'ont bien reçu ; toutefois, je crois que je
» n'abuserai pas de la permission qu'ils m'ont donnée
» de regarder leurs maisons comme la mienne. Il ne
» m'a pas paru qu'ils approuvassent le parti que j'ai pris
» d'entrer au service ; ceci nous sépare déjà ; puis ils
» crient misère, et moi je n'aime pas qu'on se plaigne,
» quand on a sous les yeux la place où Louis XVI est
» mort, et la Conciergerie où Marie-Antoinette a souf-
» fert sa longue agonie. J'ai vu de grandes dames, dont
» les maris sont chambellans, regarder avec dédain
» mon uniforme d'officier. Il y a tout à la fois, dans ce
» monde-là, du dénigrement et de la servilité, de la
» peur et de la taquinerie : c'est la Fronde refaite à
» huis-clos. Un de mes camarades m'a entraîné dans
» quelques salons de l'aristocratie nouvelle. J'y ai trou-
» vé d'autres ridicules qui m'ont fait fuir. Après les
» courtisans couards, rien ne m'inspire plus d'éloigne-
» ment que les parvenus insolents. Il résulte de tout
» cela, ma chère petite sœur, que je vis dans une soli-
» tude profonde ; mais je ne le regrette pas, parce que

» je n'en suis que plus libre de penser aux êtres qui me
» sont chers. Ne croyez pas cependant que je sois de-
» venu misanthrope. Quand je rencontrerai une société
» vraiment digne et franchement élégante, je deviendrai
» homme du monde, j'en suis sûr; mais le petit et le
» faux m'éloigneront toujours : que voulez-vous, vous
» m'avez gâté. Ne lisez point ce passage de ma lettre
» à notre tante de Viéville : elle ne me pardonnerait pas
» de juger aussi sévèrement son cher faubourg. Qui
» sait d'ailleurs si je n'ai pas tort d'en parler comme je
» viens de le faire!

« A propos! vous me reprochez de vous avoir fait un
» mystère de ma rencontre avec mademoiselle Brulard,
» la veille de mon départ de Saint-Révérien. Eh bien!
» la main sur la conscience, je ne crois pas qu'il y ait
» eu de ma part intention bien arrêtée de vous cacher
» cette petite aventure. J'étais rentré très-ému, je de-
« vais vous quitter le lendemain, et nous avions tant de
» choses à nous dire... Pourquoi ne m'apprenez-vous
» pas de quelle manière vous avez été instruite de cet
» événement qui a marqué les dernières heures de mon
» séjour près de vous. Il paraît qu'elle a été malade, la
» pauvre enfant, puisque vous me dites qu'elle est
» mieux. Ne manquez pas, chère Hélène, de me don-
» ner de ses nouvelles dans votre prochaine lettre. Vous
» me demandez encore si vous devez chercher à vous
» rapprocher d'elle. Je ne sais trop que vous conseiller
« à cet égard, si ce n'est de vous confier à vos inspira-
» tions qui vous trompent si rarement. Que sa vie doit
» être triste auprès de ce père qui est l'objet de la ré-

» probation générale. Quand cette pensée me vient, elle
» me serre douloureusement le cœur. Je ne m'explique
» pas comment cet homme nous a fait tant de mal, lui
» dont le cœur est si tendre pour son enfant, et je
» n'oublierai jamais dans quel désespoir je l'ai vu quand
» il la croyait morte, ni quelle joie délirante il a mon-
» trée, quand il a pu comprendre qu'elle était sau-
» vée. J'espère bien que jamais Dieu ne le punira
» par là. »

Dans les premiers jours de septembre, Jacques, dans une autre lettre, revenait encore sur ce sujet...

«... Les choses n'arrivent jamais comme on les at-
» tend, disait-il, et rien n'est plus téméraire que de se
» faire une règle de conduite absolue. Vous ne saviez
» quel parti prendre à l'égard de ma sœur de lait, moi
» je ne savais que vous conseiller, et voilà que notre
» bonne tante, si intraitable aujourd'hui sur tout ce qui
» tient à la Révolution, s'enthousiasme pour la beauté
» de Francine et l'attire au château. Vous comprenez,
» ma chère Hélène, que je n'ai aucune objection à faire
» contre ce résultat du hasard, et je n'y veux voir
» qu'une chose, c'est que vous avez trouvé une com-
» pagne de votre âge, et que cette compagne vous
» charme par son esprit et sa bonté. Je sais gré à Bru-
» lard de n'avoir pas profité de cette circonstance pour
» essayer de s'introduire au château à la suite et sous
» la protection de sa fille. Évitons cela aussi longtemps
» que nous le pourrons. Comme je n'ai rien de caché
» pour ce bon Vivant, je lui ai annoncé avec tous les
» ménagements convenables cette grande nouvelle de

» votre intimité naissante avec la fille de l'homme qu'il » hait le plus au monde. Il est entré dans une colère » épouvantable, et quoi que j'aie pu faire pour le cal- » mer, il me boude toujours. Je pense que de votre » côté, chère sœur, vous aurez eu aussi maille à partir » avec Adrienne, et je vous vois d'ici vous fâchant avec » votre grosse voix si douce. L'affection de ces vieux » serviteurs est bien respectable, mais, en vérité, c'est » être trop sévère que de vouloir punir un père jusque » dans sa fille innocente; je suis sûr que vous le pensez » comme moi.

» Toujours rien de nouveau touchant mon départ. » Le major Blanquefort m'a encore dit ce matin que » cela ne pouvait tarder; mais le digne homme ne sait » que cette phrase, je crois, car il l'adresse à chacun » de nous, en l'accompagnant toujours du même geste : » la petite tape sur l'épaule. J'en suis ennuyé comme » du refrain d'une longue complainte. La vie de garni- » son commence à me peser; elle est monotone et abru- » tissante; puis, ma belle petite sœur, je pense à nos » longues promenades dans les bois, à nos bonnes cau- » series du soir dans la Bibliothèque, et à mes gaies « parties de chasse avec cet excellent Denis. La guerre » me ferait peut-être oublier tout cela. Pardonnez-moi » l'égoïsme de ce sentiment.

» N'est-ce pas que la petite levrette de Francine est » ravissante? Vous êtes une flatteuse de vous être sou- » venue que j'en avais la tête tournée. Ah! elle s'ap- » pelle Phœbé? Au fait, j'aurais dû le deviner : elle res- » semble à un rayon de la lune.

» Adieu. Écrivez-moi bientôt et ne m'épargnez pas » les détails : je les aime beaucoup. »

Quarante-huit heures après le départ de cette lettre, Jacques écrivait celle-ci, que nous citerons encore :

« Chère Hélène, le bon major Blanquefort a enfin » trouvé une variante au refrain de sa chanson. Ce » matin, à la manœuvre, il m'a dit, toujours en me » donnant sa petite tape sur l'épaule : *Monsieur de* » *Brancion, graissez vos bottes; vous partirez après-* » *demain avec un détachement de soixante chevaux, pour* » *rejoindre le régiment qui se trouve avec l'Empereur à* » *Mayence, ou quelque part par là : ça vous est égal et* » *à moi aussi, pourvu que vous finissiez par le rat-* » *traper.*

» Pardonnez-moi, ma sœur bien-aimée, mais en en- » tendant ces paroles vibrer à mon oreille, j'ai tres- » sailli de joie sur mon cheval.

» Je vais donc rejoindre cette grande armée qui a » déjà accompli tant de prodiges ; prendre ma part de » ses travaux et voir peut-être figurer mon nom dans » ses bulletins immortels !

» Hélène, depuis ce matin l'ombre de mon père est » toujours devant moi ! Il me semble qu'il me sourit » avec cette douce fierté qui rayonne sur son visage » dans le portrait que vous contemplez peut-être en ce » moment, et qu'il me dit : — *Mon fils, je te reconnais.*

» J'ai passé ma journée à faire mes préparatifs de » départ, ayant sans cesse cette chère image présente » à mes yeux. Vous ne sauriez croire, ma sœur, quel » bien cela m'a fait.

» Les journaux de ce matin font pressentir que les » hostilités ne sauraient tarder à commencer. Dieu » veuille que la paix ne soit pas déjà signée quand j'ar- » riverai à l'armée !

» Je ne connais pas encore l'itinéraire que suivra » mon détachement ; mais je vois le but et cela me » suffit. Vivant est fou de joie. L'idée qu'il peut m'ar- » river quelque chose de fâcheux dans cette première » campagne, ne se présente même pas à son esprit. Il » prétend que puisqu'il n'y a plus qu'un Brancion au » monde, ce Brancion doit être invulnérable.

» Eh bien ! ma chère Hélène, je partage tout-à-fait » cette confiance, mais par des motifs moins orgueil- » leux ; je suis nécessaire à votre bonheur, et, vous, » vous êtes digne d'être heureuse. Alors Dieu me pro- » tégera ; c'est ce qui fait ma sécurité.

» Je vous écrirai de ma première étape. — Adieu, » chère Hélène ! Il ne vous est pas permis de vous af- » fliger d'un événement qui me comble de joie. Mes » plus tendres respects à ma tante. Son vieux sang » Brancion va être obligé de se réjouir de nos victoires : » cela m'amuse.

» JACQUES. »

« Un affectueux souvenir à ma sœur de lait ; parlez » quelquefois ensemble du conscrit de l'an XIII. Il y a » encore de vieux révolutionnaires en retard qui s'ex- » priment ainsi. Cette illusion est bien respectable. » Adieu, adieu.

» Mon bon danois Fingal vient de poser sa tête sur » mes genoux ; je suis sûr qu'il veut me dire de ne

» pas l'oublier près de sa jolie maîtresse et d'offrir
» ses hommages à Phœbé. »

Le surlendemain du jour où cette lettre avait été écrite, les badauds rassemblés sur le pont de Charenton regardaient défiler un magnifique détachement des chasseurs à cheval de la garde impériale, et admiraient la bonne mine de l'officier qui marchait à sa tête.

— Ce doit être un fils de ci-devant — grommelait entre ses dents serrées de rage un ancien clubiste de la section des Gravilliers. — Faites donc des révolutions!... Ah! si on avait laissé agir le citoyen Robespierre! Mais on ne l'a pas laissé agir : il avait des jaloux.

Ces derniers grognements de la Révolution se perdirent dans les refrains joyeux du détachement, qui entonnait en ce moment, avec un merveilleux ensemble, la fameuse chanson :

Les chasseurs en campagne,
Rintintin...

IX

BONHEUR INATTENDU.

Une semaine environ s'est écoulée depuis la lettre que Jacques à écrite à sa sœur, pour lui annoncer qu'il allait enfin conduire un détachement à la grande armée qui se réunissait sur les frontières de la Saxe, prête à soutenir les prétentions absolues de l'empereur Napoléon dans ses démêlés avec la Prusse.

C'est le soir, et nous sommes au château de Saint-Révérien.

Madame de Viéville et Hélène sont assises devant une table ronde dans la Bibliothèque. La première fait du filet, la seconde travaille à un ravissant ouvrage en chenille, invention toute nouvelle fort à la mode à cette époque.

Une lampe Carcel, récente découverte aussi, répand, grâce au capuchon vert qui la recouvre, une vive clarté sur les mains aristocratiques des deux nobles ouvrières, mais laisse leurs visages dans l'ombre.

A huit ou dix pieds d'élévation la zône obscure de

cette pièce cesse de nouveau, parce qu'une partie de la lumière de la lampe s'échappe par le haut du capuchon, et l'on aperçoit au milieu d'un des panneaux de la boiserie peinte en gris perle qui recouvre les murailles, un magnifique portrait en pied du comte de Brancion, père de Jacques et d'Hélène.

Ce portrait n'est pas celui que nous avons vu dans la tour du Commandeur, ornant la chambre occupée par la vieille Adrienne, et dont Jacques a parlé dans sa dernière lettre à sa sœur.

Ce n'est que depuis la veille qu'il est placé dans la Bibliothèque, et voici de quelle manière il y est arrivé.

C'était l'anniversaire de la naissance d'Hélène, et quelques jours auparavant Francine lui avait demandé la permission de lui faire un présent, ce qui avait été gracieusement accordé.

Hélène avait oublié cette circonstance, lorsqu'en entrant le matin dans la Bibliothèque, son regard rencontra ce portrait dont elle ne soupçonnait même pas l'existence.

Il représentait son père tel qu'elle se souvenait de l'avoir vu pendant son enfance, alors qu'il quittait ses cantonnements de l'armée de Condé pour venir visiter ses enfants chez la bonne madame Lerry.

Hélène fut saisie d'une émotion à la fois douce et poignante en apercevant cette chère image, et, convaincue que c'était sa tante de Viéville qui lui en avait fait don, elle se tourna de son côté pour la remercier, car elles étaient entrées ensemble dans la Bibliothèque.

Mais madame de Viéville, debout près de sa nièce,

s'était arrêtée comme cette dernière, sinon aussi profondément émue qu'elle, du moins aussi surprise.

Elle n'y comprenait rien non plus.

D'où pouvait venir ce don si précieux? On appela Adrienne pour le savoir.

Adrienne dit en sanglotant qu'elle ne savait rien non plus, mais qu'elle se souvenait d'avoir vu autrefois ce portrait qui avait été fait en 1792, pendant le dernier séjour du comte à Paris, et rapporté par lui à Saint-Révérien, lors de son retour après la catastrophe du 10 août. Adrienne se souvenait aussi qu'il n'avait jamais été encadré, et qu'il était resté roulé, en attendant des temps plus heureux, sur un des rayons de la salle des archives Elle croyait qu'il avait été brûlé ou qu'il avait disparu, volé ou brûlé, pendant la nuit de l'incendie et du pillage du château.

La marquise de Viéville, Hélène et Adrienne se perdirent en conjectures sur cet inexplicable événement; tous les domestiques du château furent successivement appelés et questionnés : mais la lumière ne jaillit pas de leurs réponses.

—Bénie soit toujours la main qui m'a restitué ce trésor, —avait fini par dire Hélène. —Pourquoi mon pauvre frère n'est-il pas ici pour en être avec moi heureux et reconnaissant?

Sur ces entrefaites Francine Brulard arriva, apportant à Hélène un gros bouquet de pensées et d'immortelles.

Les deux jeunes filles s'embrassèrent tendrement et passèrent une partie de la journée ensemble : mais il

ne fut pas question du portrait entre elles, bien qu'Hélène eût remarqué que Francine avait rougi en l'apercevant.

Revenons à la soirée du lendemain.

—Sept heures, disait la marquise de Viéville en posant sa navette sur la table pour écouter l'horloge du village, dont les sons lointains arrivaient portés par un vent du Nord vif et léger. — Francine ne viendra plus ce soir, — ajouta-t-elle, après que le dernier coup du timbre eut cessé de vibrer dans les airs.

—Elle était un peu souffrante hier, — répondit Hélène en regardant une ravissante rose blanche qui venait d'éclore sous ses doigts mignons. —Ne trouvez-vous pas, chère tante, qu'elle change visiblement depuis quelques jours ?

—Je n'osais pas vous en parler, mon enfant; mais puisque vous l'avez remarqué aussi, je puis en convenir avec vous. Je suis sûre que la pauvre petite a des chagrins.

—Elle me l'aurait dit, — répliqua Hélène, — car elle sait que je lui suis bien tendrement attachée.

— Comme elle a cinq ou six ans de plus que vous, — repartit madame de Viéville, — il est possible qu'elle n'ose pas vous confier tout ce qui l'afflige..... Vous n'êtes encore qu'un enfant, Hélène, et Francine est déjà une jeune fille.

Hélène allait répondre, lorsque la porte de la Bibliothèque s'ouvrit et laissa voir Francine Brulard derrière un domestique qui la précédait : Phœbé, la petite levrette, piaffait coquettement en se serrant contre elle.

Hélène se leva vivement pour aller à sa rencontre, et l'embrassa avec la plus expansive tendresse en lui disant:

— Nous parlions de vous, chère Francine, et nous nous affligions déjà, ma tante et moi, de ne pas vous voir. Comment êtes-vous aujourd'hui?

— Oh! très bien, mademoiselle, — répondit précipitamment Francine en rougissant un peu.

Et elle alla baiser la main de madame de Viéville, qui lui fit un accueil gracieux, dont la nuance légèrement protectrice n'avait rien de blessant de la part d'une femme de son âge.

Francine se débarrassa de son châle et de son chapeau; puis elle vint prendre place à côté d'Hélène devant la table à ouvrage, sur laquelle elle posa un carton à dessin, une boîte à couleurs garnie de fins pinceaux dans un de ses compartiments, et une de ces palettes en porcelaine dont on se sert pour la peinture à l'aquarelle, qu'on appelait la *gouache* dans ce temps-là.

Quand la rougeur passagère qui avait envahi subitement le visage de la jeune fille, à son entrée dans la Bibliothèque, se fut dissipée, madame de Viéville et Hélène remarquèrent que ses traits étaient encore un peu plus altérés que la veille, et elles se communiquèrent cette observation en échangeant un furtif regard d'intelligence, empreint du plus affectueux intérêt.

Francine ouvrit son carton pour en tirer une ébauche de paysage, puis elle le disposa en pupitre devant elle, et, quand ce fut fait, elle sortit pour aller chercher un verre d'eau dont elle avait besoin pour préparer sa palette.

—Je suis vraiment inquiète, chère tante,—dit Hélène à voix basse, aussitôt que Francine eut fermé sur elle la porte de la Bibliothèque.--Hier elle paraissait seulement souffrante, aujourd'hui elle a l'air tout-à-fait malade.

—Je pense comme vous, ma chère enfant, que cela commence à devenir très grave, et qu'il serait plus que temps...

— C'est vrai, — interrompit Hélène ; — mais d'un autre côté, ne courrons-nous pas le risque de l'alarmer si nous lui parlons de nos inquiétudes.

— Ce n'est pas à elle qu'il faudrait les communiquer.

— Comment faire alors, puisque nous n'avons aucune espèce de rapport avec son père..... ô ma chère tante, vous qui êtes si bonne, vous devriez bien...

Hélène ne put achever. Francine rentrait en ce moment à pas comptés, portant devant elle son verre d'eau, dont l'agitation trahissait le tremblement de sa main.

Avec cette intuition infaillible des organisations délicates, la jeune fille devina qu'elle faisait le sujet de la conversation, que son retour venait d'interrompre, et elle laissa errer de Madame de Viéville à Hélène un regard reconnaissant, en même temps que son visage s'empourprait de nouveau pour quelques instants.

Quand elle eut repris sa place devant la table, Hélène se pencha vers elle pour jeter un coup d'œil sur son ouvrage.

— Mais c'est la fontaine des Rossignols ! — s'écria-t-elle.—Voyez donc, chère tante, comme c'est frappant de vérité.

— On ne saurait davantage, — dit madame de Viéville à qui Hélène avait passé le chassis de bois sur lequel était tendu le paysage.

— Et voilà Fingal qui joue avec Phœbé! — reprit Hélène avec la même vivacité joyeuse, — comme ils sont ressemblants tous deux! Ma bonne Francine, si vous n'avez pas disposé déjà de ce paysage, vous seriez bien gentille de me le donner. Il est ravissant!

— Je vous le destinais, — répondit Francine avec ce rayonnant sourire des êtres qui n'ont de joies que celles qu'ils répandent autour d'eux. — Et c'est pour cela que je venais le finir près de vous.

Et Francine se mit à préparer sa palette.

— Vous êtes adorable, — reprit Hélène; — mais il faut que vous fassiez encore quelque chose pour moi.

La jeune fille ne prononça pas une seule parole, mais elle attacha sur Hélène un regard qui semblait lui dire: *Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.*

— Je voudrais envoyer ce délicieux paysage à mon frère, — continua Hélène qui avait compris ce muet consentement.

— Quoi! vous ne le garderez pas? — dit Francine avec une imperceptible altération dans la voix, que ses deux interlocutrices pouvaient prendre pour l'expression d'un regret.

— Je puis voir la fontaine des Rossignols tous les jours, — repartit Hélène, — au lieu que ce pauvre Jacques, dont c'est la promenade favorite, ne la reverra pas de bien longtemps. Puis je suis sûre..... — ajouta-t-elle après s'être arrêtée un moment comme pour

chercher une calinerie capable de décider Francine, — qu'il sera ravi d'avoir le portrait de Phœbé, car il a une véritable adoration pour cette gracieuse petite bête... il m'en a fait l'aveu dans une de ses lettres.

— Il me semble, ma chère, — dit à son tour madame de Viéville, — que vous ne pouvez guère vous refuser au désir si naturel de ma nièce, de procurer un plaisir à son frère.

— Oh ! madame, je ne refuse pas, — balbutia Francine avec une visible contrainte ; — une fois que j'aurai donné ce petit barbouillage à mademoiselle Hélène, elle sera bien la maîtresse d'en faire tout ce qu'elle voudra.

En ce moment, la petite Paquerette, conduite par Adrienne, entra dans la Bibliothèque : elle venait souhaiter le bonsoir à sa bienfaitrice et à la marquise.

La vieille femme de charge, en apercevant Francine établie à côté de sa jeune maîtresse, avait pris comme de coutume une figure massacrante, et, comme de coutume aussi, Hélène chercha à l'amadouer par quelque démonstration affectueuse.

— Tiens, ma bonne amie, — lui dit-elle en lui passant le paysage, qu'elle n'avait pas encore replacé devant Francine, — regarde donc comme c'est joli ; je vais envoyer cela à mon frère.

— Monsieur le comte a mieux à faire que de s'occuper de ces babioles, — grommela Adrienne entre ses dents, en laissant tomber un regard dédaigneux sur l'ouvrage de Francine.

— Et moi je te dis, ma bonne, qu'il sera enchanté d'avoir ce souvenir du pays, — reprit Hélène, — et le

portrait de son fidèle Fingal; car c'est Fingal que tu vois là dans ces grosses touffes de fougères et de digitales.

— Oh! je l'ai bien reconnu, — repartit Adrienne en élevant la voix avec un accent sardonique, — et la petite levrette blanche de mam'selle Brulard aussi, — continua-t-elle. — Lui en fait-elle de ces grâces et de ces mines! mais tu as beau te *décarcasser*, ma chère... Fingal ne pense guère à toi en ce moment, si tant est qu'il y ait jamais pensé.

Le doux visage de Francine se couvrit d'une pâleur mortelle, et ses mains, en se contractant violemment, laissèrent échapper sa palette de porcelaine qui se brisa en mille morceaux sur le parquet.

— Qu'avez-vous, ma chère? — s'écria Hélène effrayée de l'altération subite du visage de Francine. — Mais vous souffrez! vous êtes malade! Pourquoi êtes-vous venue si vous ne vous sentiez pas bien? Il fallait me faire prévenir, et moi je serais allée vous voir... n'est-ce pas, ma bonne tante, que nous aurions pu aller la voir!

— Mais sans doute, — se hâta d'ajouter madame de Viéville d'un ton d'affectueux intérêt.

— Il ne manquerait plus que cela, — murmura Adrienne à demi-voix, — mademoiselle de Brancion garde-malade de la fille au père Brulard... J'aimerais autant voir recommencer la révolution...

Ces injures, heureusement, n'arrivèrent pas jusqu'à Francine, et Hélène, qui les devina plutôt qu'elle ne les entendit, y mit un terme en attachant sur la vieille

femme de charge un regard tout à la fois sévère et suppliant.

Francine assura qu'elle était aussi bien que possible; que l'accident arrivé à sa palette n'avait pas eu d'autre cause qu'une distraction ou sa maladresse habituelle, et qu'elle suppliait en grâce les personnes qui l'entouraient de ne pas se préoccuper de sa santé, attendu qu'elle n'avait jamais été meilleure.

Effectivement, soit que sa vive et subite émotion fût entièrement dissipée, soit qu'elle fût parvenue à la vaincre assez pour pouvoir la dissimuler, toujours est-il que Francine parut bientôt aussi sereine que quelques minutes auparavant, et que l'on cessa tout naturellement de s'occuper de ce petit incident.

On apporta une assiette de porcelaine blanche pour remplacer la palette brisée, et Adrienne emmena la petite Paquerette, à qui Hélène recommanda bien de ne pas oublier de prier pour M. Jacques avant de s'endormir.

Quelques minutes après, madame de Viéville, sa nièce, et Francine étaient de nouveau seules et travaillaient toutes trois avec ardeur, mais sans pour cela garder le silence.

L'ouvrage de Francine avançait rapidement, prenant plus de grâce et de vérité à chaque coup de pinceau qu'elle lui donnait, et il était facile de voir qu'elle tenait à le terminer le soir même. Avait-elle la même pensée, alors qu'elle ignorait encore la destination qu'Hélène lui donnerait? Le lecteur en décidera; seulement, pour le guider dans son appréciation, nous

lui dirons que le paysage qui représentait la fontaine des Rossignols, était éclairé par le soleil couchant, et nous lui rappellerons qu'il en était ainsi du lieu lui-même le soir où Jacques et Francine s'y étaient rencontrés pour la première fois.

Quelques minutes avant neuf heures, Francine eut la joie de pouvoir tracer, dans le coin le plus obscur de son ouvrage, l'initiale de son nom de baptême et le millésime de 1806. La place dont elle fit choix pour ses derniers coups de pinceau était le tronc d'un petit saule pleureur, dont les rameaux retombaient avec une grâce mélancolique dans le bassin de la fontaine.

— Voilà, mademoiselle, — dit Francine en tendant à Hélène son ouvrage achevé. — Je suis bien heureuse de vous être agréable.

— Je le crois! je le crois! — s'écria Hélène avec une effusion enfantine. — Regardez donc, ma tante, comme c'est joli! — continua-t-elle en se penchant sur l'épaule de madame de Viéville, qui s'était emparée du paysage. — Comme ces rayons qui se glissent à travers les branches sont brillants! comme cette eau miroite! comme cette herbe chatoye! ah! Francine, que mon frère sera heureux et reconnaissant.

— C'est à vous qu'il le devra, — reprit Francine, qui semblait en ce moment absorbée par le soin de rétablir l'ordre dans sa boîte à couleurs.

— Eh bien! vous aurez part à sa reconnaissance, — fit madame de Viéville. — Mais quel dommage, ma nièce, que votre frère ne vous ait pas encore, ainsi qu'il vous l'avait promis, fait connaître son itinéraire! vous lui

auriez envoyé sur sa route ce chef-d'œuvre de grâce et de vérité.

— Nous pouvons encore avoir une lettre ce soir, — répondit Hélène.—Denis est allé à Arc, et je lui ai bien recommandé d'attendre le courrier.

— Il devrait être déjà de retour, — fit observer madame de Viéville en montrant du bout de sa navette la pendule qui marquait neuf heures.

— Le voilà peut-être ! — s'écria vivement Hélène : — on vient d'ouvrir la porte du vestibule.

— Ce n'est point le pas de denis, — reprit madame de Viéville.

— C'est un pas plus jeune, — balbutia Francine en se levant pâle et tremblante.

La porte de la Bibliothèque s'ouvrit brusquement; Francine retomba anéantie sur son siége : la première, elle avait deviné Jacques.

— Mon frère ! — s'écria Hélène.

Et elle courut se suspendre au cou du jeune officier, qui s'était arrêté sur le seuil de la Bibliothèque.

X

BONHEUR INATTENDU.

(Suite et fin.)

— Mais quel bonheur! — reprit Hélène avec une ivresse qui croissait à mesure que les témoignages successifs de tous ses sens lui prouvaient que c'était bien Jacques qu'elle avait devant les yeux. — Comment cela s'est-il fait, cher frère? d'où venez-vous?.... Mon Dieu! que je suis heureuse!

Madame de Viéville s'était hâtée aussi de venir au-devant de son neveu qui, pressé et embrassé par sa tante et sa sœur, n'avait pu encore s'avancer que de quelques pas dans l'intérieur de la Bibliothèque.

Il expliqua, en termes rapides et chaleureux, que s'il n'avait pas écrit pour indiquer l'itinéraire que devait suivre son détachement, c'est que, cet itinéraire le faisant passer à quelques lieues de Saint-Révérien, il voulait faire la douce surprise d'une petite visite à tous ceux qu'il aimait.

Arrivé le matin même à Saint-Thiébault, où son détachement avait un séjour, il en était reparti sur-le-champ, et il pouvait rester au château jusque vers le milieu de la matinée du lendemain.

Pendant que Jacques, souvent interrompu par les exclamations de joie d'Hélène et les questions de la marquise, donnait cette explication de sa présence inespérée, Francine Brulard avait, sans paraitre s'intéresser à ce qui se passait autour d'elle, repris son châle et son chapeau, et elle guettait l'occasion de sortir de la Bibliothèque, sans être remarquée, si cela était possible.

Peut-être en serait-elle venue à bout, car rien n'est moins attentif que les gens heureux, si Phœbé, sa petite levrette, ne se fut mise à aboyer à l'aspect du colbach en poil d'ours que portait le jeune officier, et qu'il avait jeté sur un fauteuil en entrant.

La retraite de Francine cessa aussitôt d'être possible, car Hélène, se rappelant tout-à-coup sa présence, courut à elle, la prit par la main et l'amena auprès de Jacques, en disant :

— Mon frère, grondez-la ; elle allait partir sans vous dire qu'elle est heureuse aussi de vous voir, et je suis sûre cependant qu'elle le pense.

Francine paraissait au supplice. A demi cachée derrière Hélène, le front incliné vers la terre, le visage couvert d'une pâleur mortelle, elle faisait vraiment peine à contempler.

— Ma sœur a raison, mademoiselle Francine, — dit Jacques avec un accent de voix affectueux et grave, — c'est mal à vous de ne pas vouloir prendre votre part

du bonheur que nous éprouvons tous en ce moment : vous en avez cependant bien le droit.

Francine leva ses grands yeux noirs sur le jeune officier, et ses lèvres s'entrouvrirent lentement comme si elle allait répondre.

Mais, en cet instant, Jacques poussa une exclamation de surprise et de joie : il avait aperçu le portrait de son père.

— Hélène ! ma sœur ! — s'écria-t-il en se précipitant vers le portrait et en s'agenouillant sur un fauteuil placé au-dessous du cadre, — au nom du ciel ! d'où vous vient ce trésor ? Mais c'est lui ! c'est notre pauvre père ! Qui l'a donc assez bien connu pour nous le rendre aussi frappant de ressemblance ?

— Mon ami, je n'en sais pas plus que vous.

— Mais enfin, depuis quand ce portrait est-il ici ?

— Depuis hier matin, jour anniversaire de ma naissance, comme vous savez ; nous étions tous allés à la messe, et c'est à notre retour que nous l'avons trouvé là, à cette place, comme s'il y avait toujours été.

— Et les domestiques restés au château n'ont pu vous donner aucun renseignement ? Ils ont dû voir ou entendre ceux qui ont voulu....

— Ils ont tous juré leurs grands dieux qu'ils n'avaient rien vu, rien entendu, — interrompit Hélène.

— Et vous n'avez pas de soupçon ? — demanda Jacques en se retournant et en promenant son beau regard sur sa tante et sur Francine, comme pour les interroger.

Madame de Viéville soutint cette épreuve avec l'a-

plomb de l'innocence qui ne se doute même pas qu'on l'accuse en secret ; mais Francine baissa les yeux.

— Quoi ! Hélène, vous n'avez pas deviné ? — s'écria Jacques.

— Mais non, mon frère.

— Eh bien ; voilà la coupable !

Et Jacques désigna de la main Francine, qui semblait aussi confuse que si elle eût commis une mauvaise action.

Hélène courut à elle et lui sauta au cou.

— Oui, oui, vous avez raison, mon frère ! c'est elle ! je me souviens à présent qu'elle m'avait dit qu'elle me ferait un présent ; mais, étourdie que je suis, je m'étais imaginée, en voyant ce bouquet d'immortelles et de pensées, que c'était là son offrande. Oh ! Francine, pardonnez-moi d'avoir été si peu clairvoyante !

— L'idée de cette surprise ne m'appartient pas, — balbutia Francine, en cherchant avec douceur à se soustraire aux caresses dont Hélène accompagnait ses paroles, — je me suis bornée à en préparer l'exécution, et j'aurais bien voulu que l'on n'eût pas soulevé le voile qui...

— Je ne me repens pas de l'avoir fait, — interrompit Jacques avec une vivacité remplie de grâce et d'émotion, — car il m'eut été pénible de ne savoir sur qui reporter ma reconnaissance pour le plus grand bonheur que j'aie éprouvé depuis bien des années. Donnez-moi votre main, ma sœur de lait, et croyez...

Francine avançait timidement sa main vers Jacques, qui s'était rapproché d'elle ; mais elle la retira aussitôt

avec un mouvement de terreur : Adrienne, avertie de l'arrivée inattendue de son jeune maître, entrait en ce moment.

Jacques alla à sa rencontre et l'embrassa cordialement.

La présence de la vieille femme de charge renouvela la scène de confusion joyeuse qui avait eu lieu quelques minutes auparavant, lorsque Jacques s'était montré si inopinément à la porte de la bibliothèque. Adrienne ne pouvait se lasser d'admirer le jeune officier ; elle faisait remarquer à madame de Viéville et à Hélène avec quelle grâce il portait son uniforme, et combien ses traits, depuis qu'ils avaient pris une expression plus mâle, rappelaient ceux de son pauvre père ; puis elle finit par dire, avec une intention marquée et en jetant un regard malveillant sur Francine, qu'Hélène tenait toujours par le bras :

— Comme ça va être gentil de souper en famille, après avoir pensé que vous seriez si longtemps sans jouir de ce bonheur.... Mademoiselle Brulard, — continua-t-elle vivement, comme si elle craignait que Francine n'eût pas compris le trait qu'elle venait de lui décocher sur le peu d'opportunité de sa présence au château en ce moment, — il y a déjà une demi-heure que votre domestique vous attend pour vous ramener chez vous : votre papa va être inquiet.

Francine se dégagea par un mouvement convulsif de l'étreinte affectueuse d'Hélène, et se dirigea vers la porte, au milieu du silence général de tous les assistants, et suivie par le regard triomphant et railleur d'Adrienne.

Quelques instants après, un domestique vint annoncer que le souper était servi. Jacques offrit un de ses bras à sa tante et l'autre à sa sœur, et tous les trois passèrent dans la salle à manger.

Nous rejoindrons maintenant Adrienne, réunie, à l'office, à Vivant qui avait accompagné son maître : une heure environ s'est écoulée et le souper est fini.

Elle venait de lui conter le tour qu'elle avait joué à Francine. en lui faisant entendre qu'elle ne devait pas rester plus longtemps au château ce soir-là.

— Et vous avez joliment bien manœuvré, madame Adrienne ! — s'écria Vivant, — car, voyez-vous, si nous n'étions pas là, toutes ces amitiés finiraient par des bêtises. Je l'ai déjà dit à monsieur le comte, à Paris, quand il m'a annoncé le bel ouvrage que madame de Viéville avait fait, en attirant cette petite mijaurée au château... je les vois venir, elle et son vieux serpent de père ; mais nous sommes là...

— Vous avez donc toujours vos idées là-dessus ? — demanda Adrienne.

— Plus que jamais... et si ce misérable Brulard pouvait se douter de ce que je sais...

— Sauriez-vous quelque chose ? — interrompit Adrienne avec une curiosité pleine d'inquiétude.

— Je sais que monsieur le comte a dix-huit ans, et que pendant les trois mois que nous avons passés ensemble à Paris, tous les deux libres comme l'air, il a vécu comme une religieuse.

— Eh bien ! fit Adrienne du ton d'une personne qui ne comprend pas ce qu'on cherche à lui faire entendre.

— Eh bien ! cela prouve que le comte de Brancion est amoureux de la fille de l'ancien valet de chambre Champagne.

— Vivant, ce n'est pas possible !

— Ce n'est pas possible, mais cela est, madame Adrienne.

— J'aimerais mieux le voir mort ! murmura sourdement Adrienne, en levant vers le ciel ses deux mains décharnées.

— Tiens ! et moi aussi — ajouta Vivant.

— Vivant, je veux croire encore que vous vous trompez ; monsieur le comte a vécu à Paris comme une religieuse, parce qu'il est sage.

— Et c'est aussi parce qu'il est sage, que ce soir, en venant ici, il a fait un détour d'un quart de lieue pour passer auprès de la fontaine des Rossignols, qui lui rappelle sa première rencontre avec *l'autre*. Il faisait noir comme dans un four, ce qui ne l'a pas empêché de s'arrêter dix bonnes minutes à côté du bassin... Est-ce ça une preuve... oui ou non ?

— Je lui parlerai ce soir — dit Adrienne.

— Je n'ai pas attendu jusqu'à présent pour le faire — répondit Vivant — mais il vous dira comme à moi, qu'il ne doit compte de ses actions à personne... et que...

— Mais il en convient donc, seigneur Jésus !

— Au contraire, il le nie.

— Alors, mon bon Vivant, nous ne devons avoir aucune inquiétude : M. Jacques est incapable de dire une chose pour une autre.

— D'accord, mais comme tous les amoureux, il peut se tromper lui-même ; et puis un beau jour, quand la vérité lui sautera aux yeux, ce sera trop tard...

En ce moment, Denis entra. Des paysans qui avaient reconnu Jacques sur la grande route, venaient de lui apprendre cette heureuse nouvelle, et il accourait en toute hâte au château pour savoir si elle était vraie.

La présence de Vivant ne lui permit plus d'en douter; l'ex-dragon lui conta aussitôt l'heureuse circonstance qui leur avait laissé la faculté de venir passer quelques heures à Saint-Révérien.

Denis promena son regard pénétrant et questionneur d'Adrienne à Vivant, et s'étonna de ne les pas trouver plus expansifs dans leur joie.

— Vous avez l'air *tout chose* — leur dit-il. — Qu'est-ce que cela signifie, puisque monsieur le comte est ici ?

— Ça signifie... ça signifie — répondit Vivant — que nous n'avons pas sujet d'être bien tranquilles.

Et il mit Denis au courant de leurs inquiétudes, en lui rappelant qu'un soir déjà il les lui avait à demi confiées.

Denis ne montra ni étonnement, ni indignation, sa nature prudente et son caractère sceptique le rendant étranger à toutes les impressions vives, et peu s'en fallut que son flegme ne lui attirât une violente sortie de la vieille Adrienne, qui, en ce moment, était hors d'elle-même, bien qu'elle fît les plus grands efforts pour se contenir.

— Très-certainement — dit Denis — il y a une petite amourette sous jeu ; mais ce n'est pas une raison pour

que ça finisse par un mariage. Nous connaissons ça, Vivant, pas vrai? Au surplus, ne soyez pas inquiets : si jamais le vieux Brulard, car c'est lui qui manigance tout ça, sa fille n'est que son limier ; si jamais le vieux Brulard parvient à rembûcher monsieur le comte, moi je me charge de lui faire faire buisson creux, et la petite en sera pour ses soupirs et ses œillades : elle coiffera sainte Catherine, je vous en réponds.

— Si vous avez un moyen quelconque de nous aider — répliqua Adrienne toujours plus sombre et plus irritée — vous seriez très fautif de ne pas l'employer dès à présent.

— Ça serait trop tôt, madame Adrienne, beaucoup trop tôt, croyez-moi... *le coup ferait balle*, il faut mieux laisser filer le gibier, c'est plus sûr. Monsieur le comte part demain pour l'armée, il n'a que quelques heures à passer ici, nous l'ennuierions pour rien, si nous lui parlions de ça aujourd'hui ; et puis, après tout, nous ne sommes que des domestiques.

— Et qui lui dira la vérité, si nous la lui cachons? — s'écria Adrienne — Ce n'est pas sa tante, qui a attiré cette petite sournoise au château, et qui la traite comme une demoiselle. Denis, si vous êtes vraiment bon et fidèle serviteur, joignez-vous à Vivant et à moi; allons ce soir même, tout-à-l'heure, trouver monsieur le comte, jetons-nous à ses pieds et supplions-le de ne pas déshonorer sa maison. Il nous écoutera, j'en suis certaine !

— Et s'il nous dit que nous n'avons pas le sens commun? objecta Denis avec raison.

— S'il nous dit cela — repartit vivement Adrienne — c'est qu'il n'aura pas les projets que nous lui supposons, et alors nous pourrons être tranquilles. Voyons, Vivant, qu'en pensez-vous, vous qui êtes si attaché à.....

Comme Adrienne prononçait ces mots, la porte de l'office s'ouvrit lentement et montra Brulard debout sur le seuil.

Adrienne poussa un cri d'horreur; Vivant se leva de son siége, prêt à se jeter sur l'homme qu'il haïssait jusqu'à la rage; Denis, seul, resta impassible dans son étonnement.

XI

BRULARD.

Si l'on a tenu suffisamment compte, pendant la lecture de cet ouvrage, de toutes les circonstances où l'aversion profonde d'Adrienne et de Vivant pour Brulard s'est manifestée ; si l'on se souvient que lui, l'objet de la répulsion des deux fidèles serviteurs du château, n'avait pas visité cette demeure depuis la nuit de l'incendie et du pillage de 1793, et si l'on considère ensuite dans quelles conditions il s'y présente de nouveau, et quelles sont les préoccupations de ses implacables adversaires au moment où il paraît devant eux, il sera facile alors de se figurer l'effet produit par sa présence, et jusqu'à un certain point les impressions qu'il dût ressentir lui-même.

En apercevant Adrienne, Vivant et Denis, il s'était arrêté subitement sur le seuil de la porte de l'office : il était évident qu'il ne s'attendait pas à les trouver là, et que ce n'était pas eux qu'il cherchait.

Nous avons dit que Vivant s'était dressé terrible et

menaçant, au cri d'horreur poussé par Adrienne : une fois debout, il avait saisi brusquement la barre du dossier de sa chaise, comme s'il allait la lever au-dessus de sa tête et s'en servir pour écraser Brulard.

Denis lui posa la main sur le bras, et lui dit à demi-voix :

— Pas d'esclandre, mon garçon. Monsieur le comte t'en voudrait beaucoup, crois-moi.

— Je ne veux pas que cette bête venimeuse vienne ramper ici ! — répondit Vivant d'un ton assez haut pour que Brulard ne perdit pas une seule de ses paroles. — Arrière, misérable ! — ajouta-t-il en brandissant la chaise au-dessus de sa tête, malgré les efforts de Denis pour le retenir. — Arrière ! — reprit-il avec un accent étouffé par la rage — ou je te brise les os.

Le visage décharné et habituellement livide de Brulard prit l'aspect hideux d'un cadavre dans lequel la décomposition commence, c'est-à-dire que de larges taches violacées vinrent marbrer son affreuse pâleur.

Mais en dépit de ces signes non équivoques de fureur et d'effroi, il resta immobile à son poste comme un homme décidé à tout braver, et il promena un œil calme, et presque dédaigneux et fier sur Adrienne et Vivant.

Cette fermeté apparente en face d'un péril aussi imminent, fit une certaine impression sur le premier, car il laissa redescendre lentement sa chaise; puis il se croisa les bras comme pour laisser à Brulard le temps de s'expliquer, s'il avait une raison quelconque à donner pour justifier sa présence au château.

Denis crut devoir alors prendre la parole, afin de mettre un terme à cette situation violente.

— Très-certainement, monsieur Brulard — dit-il, — vous avez cru aller ailleurs quand vous êtes venu ici ; et je vous engage de tout mon cœur à tâcher de retrouver votre chemin. L'air est un peu vif pour vous sur cette montagne.

— Merci du conseil, monsieur Denis ; mais c'est bien ici que j'ai entendu venir, et tant que ceux qui, seuls, ont le droit d'y donner des ordres ne m'en chasseront pas, j'y resterai.

Vivant replaça ses mains crispées sur la chaise, dont on entendit craquer le dossier de bois.

— Alors, que demandez-vous ? — reprit Denis, étonné de ce sang-froid et de cette résolution chez un homme qu'il avait toujours connu comme lâche et prudent dans sa méchanceté.

— Je demande à être conduit près de M. de Brancion car j'ai à lui parler et je sais qu'il est ici.

— Tu veux parler à mon maître ! — dit Vivant avec un mélange de mépris, d'ironie et de menace.

— Je ne vous tutoie pas, maître Vivant — repartit Brulard — et je vous prie de faire de même avec moi.

— Tu veux parler à mon maître ! — répéta Vivant avec une accentuation plus marquée. — Et que peux-tu avoir à lui dire ? quelle infamie viens-tu lui proposer, assassin et spoliateur de sa famille ?

— Vous le saurez, s'il juge à propos de vous l'apprendre — répondit Brulard avec fermeté. — Eh bien !

voyons — ajouta-t-il — quelqu'un ici ne consentira-t-il pas à me conduire près de lui?

— Il te faudrait un valet, n'est-ce pas? dit à son tour Adrienne, que jusqu'alors sa fureur et sa stupéfaction avaient empêché de proférer une parole depuis le cri qu'elle avait poussé en apercevant Brulard. — Il te faudrait un valet, monsieur Champagne... Eh bien! marche toujours, ton ombre t'en servira : elle doit connaître le chemin.

Brulard resta impassible sous l'épigramme, comme il était resté ferme sous la menace.

Denis alors se rapprocha de lui, et, se penchant à son oreille, il lui dit avec une sorte d'intérêt, qui était, nous le supposons du moins, inspiré par la crainte de se trouver personnellement compromis dans une mauvaise affaire :

— Croyez-moi, père Brulard, faites un *ourvari* (1), car si Vivant *découple son relais*, je ne donnerai pas deux sous de votre peau.

— Il peut me tuer, mais je ne m'en irai pas, — répondit Brulard, de manière à être entendu de Vivant et d'Adrienne.

— Je ne te tuerai pas — s'écria le premier avec un accent formidable de haine et de mépris — mais je vais te chasser comme un infâme gueux que tu es! tu ne verras pas monsieur le comte!

— Je le verrai! repartit Brulard avec une énergie égale à la rage de Vivant — comment! vous aurez tous

(1) Terme de chasse qui signifie que le gibier revient sur ses pas.

rempli vos devoirs vis-à-vis de lui, et moi seul je ne le pourrais pas! Eh bien! tous tant que vous êtes ici, je vous somme de me conduire auprès de votre maître.

La fureur de Vivant ne connut plus de bornes; un cri rauque sortit de sa poitrine haletante; il leva de nouveau sa chaise, et se recula comme pour prendre son élan : il était facile de voir qu'il ne se connaissait plus.

— Malheureux, que vas-tu faire? cria Denis de toute la force de ses poumons — Un vieillard sans défense! souiller de sang cette maison! arrête! arrête!

Ces mots avaient à peine retenti, que des pas précipités se firent entendre dans le corridor qui conduisait de la salle à manger des maîtres à l'office des domestiques, où se passait cette scène de violence; presqu'aussitôt Jacques parut derrière Brulard, qui n'avait pas quitté sa place près de la porte.

A la vue de son maître, Vivant laissa retomber sa chaise, mais son visage garda toujours l'expression de haine et de fureur qu'il avait prise en apercevant Brulard.

— Que se passe-t-il donc? — demanda Jacques d'une voix sévère, — pourquoi ces cris?

Vivant garda le silence, mais Adrienne montra de la main Brulard qui s'était rangé de côté pour faire place à son libérateur, car Jacques l'était bien certainement en cet instant.

— J'ai parfaitement reconnu monsieur Brulard, — continua Jacques; — mais cela ne m'explique point les cris de fureur qui m'ont attiré ici.... Vivant, je veux savoir la vérité, et si vous n'êtes pas assez calme pour

me la dire, j'ordonne à Denis de me la révéler sans le moindre détour.

Denis attendit un moment pour savoir si Vivant, interpellé avant lui parlerait; mais Vivant s'obstinant à se taire, Denis dit :

— Très-certainement, monsieur le comte, je vous conterai l'affaire telle qu'elle s'est passée. Vous savez d'abord que Vivant et M. Brulard ne sont pas du *même pied*. Monsieur Brulard a demandé à vous voir, Vivant lui a répondu qu'il ne vous verrait pas; alors ils ont eu des mots ensemble, et quand vous êtes arrivé, ça allait peut-être se gâter.

Vivant fit un signe de tête à peu près affirmatif, comme pour dire que Denis racontait les choses assez exactement.

Jacques comprit que s'il était de son devoir d'empêcher que les gens à son service manquassent aux lois sacrées de l'hospitalité, qu'on avait toujours respectées chez lui, il ne devait pas, d'un autre côté, blesser les sentiments de ses vieux serviteurs, dont la haine pour Brulard n'était que trop motivée.

Il se tourna donc vers celui-ci, et lui demanda avec une froide sévérité s'il était vrai qu'il eût quelque chose à lui dire.

— Oui, monsieur — répondit Brulard — et je vous prie de vouloir bien m'accorder un moment d'entretien particulier.

— J'acquiesce à votre requête, monsieur, répondit Jacques — bien que je ne puisse m'en expliquer le motif, car vous comprenez qu'il ne saurait y avoir rien de

commun entre vous et moi : et je m'étonne que vous qui, seul dans le pays, n'avez pas jugé à propos de m'approcher pendant trois années que j'y ai vécu sans le quitter un instant, vous veniez aujourd'hui que je ne fais qu'y passer, me demander une entrevue. Enfin, mon incertitude à cet égard ne sera pas de longue durée. — Voulez-vous me permettre de vous entendre ici ?

— Comme vous voudrez, monsieur, — fit Brulard.

— Laissez-nous un instant, mes amis — dit Jacques avec bonté en s'adressant à Adrienne et à Vivant. — Je vous reverrai tout à l'heure. — Suis-les, mon vieux Denis ; mais ne quitte pas le château que je ne t'aie revu.

Adrienne, Vivant et Denis sortirent, et quand Jacques et Brulard furent seuls, le premier désigna une chaise à l'autre, puis par un autre geste, il sembla l'inviter à lui faire connaître le motif qui l'amenait.

Brulard se recueillit un moment, et il devait en avoir besoin, car toute sa personne trahissait une pénible contrainte. Ses mains s'ouvraient et se fermaient tour à tour et toujours convulsivement, de grosses gouttes de sueur descendaient de son front sur ses joues, et son regard inquiet errait à droite et à gauche, comme s'il eût craint de rencontrer celui de son interlocuteur.

Jacques n'eut pas de peine à deviner ces angoisses, et sa bonté naturelle lui inspira le désir de les soulager, si cela était en son pouvoir.

— Mon Dieu, monsieur Brulard — dit-il — vous me semblez embarrassé de ce que vous avez à me commu-

niquer; eh bien! franchement vous avez tort, car je n'ai aucune raison de supposer que vos paroles pourront m'être désagréables, et vous devez à cet égard penser comme moi.

— Oh! monsieur, je sais que vous êtes très-bon, — répondit Brulard d'une voix sourde, — et je suis sûr en outre, que ce que j'ai à vous apprendre n'est pas de nature à vous indisposer contre un ancien serviteur de votre famille...

Jacques fit un signe de tête bienveillant, comme s'il voulait encourager Brulard qui s'était interrompu.

— Ma fille est malade, monsieur, — reprit Brulard avec la précipitation d'une contrainte qui se décide à se vaincre.

— Je l'ai effectivement trouvée un peu changée, — balbutia Jacques, abasourdi de cette bizarre entrée en matière de son interlocuteur. — Et ma sœur m'a dit, il n'y a qu'un moment, que cela l'avait frappée aussi, bien qu'elle voie mademoiselle Francine tous les jours.

— Oui, elle est malade, très-malade... elle meurt, — murmura Brulard, — et je viens essayer de la sauver, car je sais ce qui la tue... Francine, voyez-vous...

— Mais, monsieur, — interrompit Jacques — je ne vois pas en quoi je pourrais vous être bon à quelque chose dans une circonstance aussi douloureuse.

— Vous allez le voir, monsieur de Brancion, vous allez le voir... Je me suis jeté aux genoux de ma fille, il y a quelques jours, pour la supplier de me dire ce qui la faisait souffrir. Elle a résisté à toutes mes prières, à mes larmes; car je pleurais, monsieur... je pleu-

rais... mais à la fin j'ai tout deviné... c'est sa conscience qui la tue...

Brulard s'arrêta de nouveau, mais cette fois Jacques ne se sentit pas le courage de l'inviter à continuer : s'il l'eût osé, il aurait même supplié Brulard de ne pas lui en dire davantage, tant il était effrayé de la confidence qu'il le croyait prêt à lui faire.

Il y eut un moment de silence pénible et solennel. Brulard se tordait les mains dans une inexprimable angoisse, et Jacques attendait avec anxiété, les yeux baissés vers la terre.

— Je ne suis riche que de vos dépouilles — reprit lentement Brulard...

— Pas tout-à-fait interrompit Jacques, — puisque votre maison est l'ancien presbytère du village.

— Je ne suis riche que de vos dépouilles, — répéta Brulard, comme s'il n'avait pas entendu l'observation du jeune comte. — Eh bien ! monsieur de Brancion, il faut que je redevienne pauvre pour que mon enfant vive... Comprenez-vous maintenant ?

Le soulagement qu'éprouva Jacques fut immense. Il releva vivement ses yeux attachés sur le sol, arrêta sur son interlocuteur un regard assuré et bienveillant, et lui dit d'une voix où se révélait la subite paix de son esprit :

— Monsieur Brulard, la démarche que vous faites me touche profondément, et augmente, s'il est possible, l'estime que j'avais depuis longtemps conçue pour le noble caractère de votre fille. Je n'accepte pas la restitution que vous voulez me faire ; mais il existe peut-

être un moyen de mettre en repos la conscience délicate de *ma sœur de lait.* (Jacques appuya sur ces derniers mots) Nous ratifierons, Hélène et moi, tout ce qui a été fait jadis, et vous resterez, de notre consentement, paisible possesseur des biens que vous avez acquis. Si vous le voulez, cela peut se faire demain matin, pendant les quelques heures que je passerai ici. — Dites un mot.

— Ce sera trop peu pour elle, monsieur de Brancion. Ah! vous ne connaissez pas la noblesse et la sensibilité de cette chère âme! Vous n'êtes pas comme moi dans le secret de l'affection qu'elle a pour vous... et pour mademoiselle Hélène. Reprenez tous vos biens, je vous en conjure!... Nous, nous irons vivre et mourir quelque part, n'importe où, et du moins les derniers jours de mon enfant seront tranquilles...

— Monsieur Brulard, — interrompit Jacques avec émotion, — ne vous exagérez-vous pas les scrupules de mademoiselle Francine?

— Et de quel mal voulez-vous donc qu'elle dépérisse, si ce n'est pas de celui-là? — s'écria le vieillard en se tordant les mains. — Ah! si vous l'aviez vue tout-à-l'heure quand elle est revenue d'auprès de vous, pâle, brisée, pouvant à peine articuler une parole.... Ayez pitié d'elle, monsieur de Brancion! ne soyez pas aussi cruel pour moi que je l'ai été pour vous! Rendez un enfant à celui qui est peut-être cause que vous êtes orphelin! Tout ce que j'ai fait de mal, voyez-vous, c'était pour elle! je voulais qu'elle fût riche, qu'elle ne subît jamais la condition humiliante de son père! je

voulais cela, monsieur de Brancion ; mais j'avais oublié, avant de le vouloir, de lui faire une âme semblable à la mienne. C'est un ange, elle... et moi... moi... Et puis, je n'oublie pas que vous lui avez sauvé la vie ! que je vous dois la conservation de mon seul bonheur dans ce monde ! Vous avez arrêté le bras de Dieu déjà levé pour me frapper ! Grâce encore une fois pour elle ! grâce ! Car sa vie est encore plus menacée aujourd'hui qu'elle ne le fût le jour où elle était exposée aux fureurs du ciel. Nous serons pauvres, mais je la verrai sourire ! J'userai ce qui me reste de forces pour la faire vivre par mon travail ; mais du moins le pain qu'elle mangera ne sera pas amer ! Nous nous réfugierons dans un lieu où personne ne nous connaîtra, et elle y trouvera peut-être l'oubli des peines qui la torturent dans ce pays ! Si vous saviez comme elle est malheureuse ! et si douce dans ses souffrances ! si tendre pour moi, qu'elle doit cependant regarder comme la cause de ses tourments ! Monsieur de Brancion, pensez un peu à tout cela ! ne soyez pas insensible aux douleurs de ce cœur qui vous est si dévoué !...

— Monsieur Brulard, — interrompit Jacques d'une voix toute tremblante d'émotion, — vous ne devez pas douter que s'il dépendait de moi de ramener le contentement et la paix dans l'esprit de votre fille, je ne fusse vraiment heureux de vous donner cette marque de la profonde compassion que m'inspirent vos inquiétudes ; mais permettez-moi de vous faire observer que, sur un simple soupçon de votre part, je ne puis accepter une chose qui vous rétablirait dans une condition précaire

après que vous avez joui pendant bien des années des douceurs de la fortune. Si mademoiselle Francine vous avait positivement dit que c'est l'origine de vos richesses qui fait le tourment de sa vie jusqu'au point d'altérer sa santé, je pourrais peut-être consentir à des arrangements qui, sans vous dépouiller tout-à-fait, mettraient sa conscience en repos; mais vous avouez vous-même n'avoir à cet égard que des conjectures. Les causes de douleurs sont malheureusement nombreuses dans cette vie... et voyez donc ce qui arriverait si nous nous trompions! si j'acceptais le sacrifice que vous m'offrez, et qu'il nous fût démontré ensuite que le mal n'était pas où nous le supposions...

— Je comprends, je comprends, — interrompit à son tour Brulard; vous ne voulez pas admettre la possibilité que la fille d'un misérable comme moi puisse sentir battre dans sa poitrine un cœur aussi généreux, aussi fier, aussi grand que le vôtre, monsieur de Brancion! Vous repoussez la vérité pour vous dispenser d'admirer mon enfant! Dieu me punit par vous; c'est faire deux fois justice...

— Mais je ne repousse rien, monsieur Brulard; je crois comme vous aux souffrances morales de votre fille; seulement je ne suis pas aussi sûr que vous semblez l'être, qu'il soit en mon pouvoir de les soulager. Je cherche la lumière; qu'on me la montre, et je ferai tout ce qui dépendra de moi... Malheureusement, les instants de mon séjour dans ce pays sont comptés..... Demain, il faudra que je parte, et qui sait si je reviendrai jamais?

— Vous partez, c'est vrai... et à votre retour, quand vous demanderez ce qui s'est passé dans le pays en votre absence, on vous répondra : *Oh! pas grand'chose : la fille au père Brulard est morte...*

Jacques ne put retenir un tressaillement douloureux, et Brulard, soit qu'il l'eût ou non remarqué, reprit :

Mais ça n'empêchera pas le village de danser pour fêter votre bienvenue, monsieur de Brancion. Une jeune fille de moins, un pauvre père fou, couché comme un chien sur sa tombe, il n'y a pas là de quoi faire taire les musettes de Saint-Révérien.

— Assez! assez! monsieur Brulard! — interrompit Jacques avec une vivacité sous laquelle perçait la révolte d'une âme méconnue ; — je ne vous ai jamais donné le droit de supposer que je fusse sans pitié pour les douleurs de mes semblables, et dans cette circonstance vos insinuations sont d'autant plus blessantes pour moi, qu'il s'agit de votre fille, pour laquelle j'ai une estime profonde et une affection que je veux bien avouer devant vous, parce qu'elle n'a rien que d'honorable pour elle et pour moi.

— Ainsi pas d'espoir! — murmura Brulard avec accablement, et si bas que ce fut à peine si Jacques l'entendit.

— Écoutez, monsieur Brulard, — reprit Jacques avec l'accent d'une profonde sensibilité, — je vais parler de tout cela à ma sœur. Elle est bien jeune encore, mais son âme est déjà mûre pour comprendre les peines de ceux qu'elle aime. Elle est tendrement attachée à votre fille, qui de son côté lui témoigne une vive affection.

Elle l'invitera à la confiance: elle entrera dans ses chagrins avec la grâce délicate qui préside à toutes ses actions, et si elle découvre un moyen quelconque de lui faire du bien, ce ne sera pas moi, croyez-le, qui y mettrai obstacle.

— Mais on ne pourra rien en votre absence, —balbutia Brulard.

— On n'aura peut-être pas besoin de moi...

Brulard secoua la tête d'un air de douloureuse incrédulité, et Jacques reprit aussitôt:

— Et puis, d'ailleurs, on m'écrira si c'était nécessaire. En attendant, monsieur Brulard, faites comprendre à votre fille, sans avoir l'air d'y mettre de l'intention, que depuis la restitution qui nous a été faite par l'empereur, nous sommes bien plus riches que mon père ne l'a jamais été, et que par conséquent...

— Elle ne comprendra pas...

— Peut-être... Essayez toujours.

La tête de Brulard tomba sur sa poitrine et un soupir navrant s'échappa des profondeurs de son sein.

Jacques se leva, s'approcha du vieillard avec une attitude pleine de sympathie, et lui dit:

— Adieu, monsieur Brulard : je suis bien aise de vous avoir vu, quoique vous m'ayez fait de bien tristes confidences, et vous pouvez compter sur mon profond et durable intérêt pour votre fille.

Brulard s'était aussi levé, et il se dirigea vers la porte, chancelant comme un homme ivre, et répétant la phrase qu'il avait déjà prononcée quelques minutes auparavant.

— Ainsi, pas d'espoir !

Jacques se hâta de retourner à la Bibliothèque, où sa sœur et sa tante, instruites par Adrienne et Vivant qu'il était en conférence avec Brulard, l'attendaient, en proie à une curiosité inquiète très facile à comprendre.

XII

MAITRES ET SERVITEURS.

Jacques, en quittant la pièce où venait d'avoir lieu son entrevue avec Brulard, pour retourner près de sa tante et de sa sœur, qui étaient restées dans la bibliothèque, fut obligé de traverser le vestibule du château, et il y trouva Denis qui l'attendait, en compagnie d'Adrienne et de Vivant.

Jacques avait été profondément remué par la scène qui remplit le chapitre précédent, et sa physionomie, habituellement calme jusqu'à la sérénité, gardait, aussi complète que possible, l'empreinte des sentiments qui venaient d'agiter son âme jusque dans ses plus secrets replis.

La vue de ces trois fidèles serviteurs le rappela à lui-même, en lui faisant comprendre la nécessité de leur cacher ses impressions; toutefois, il sentit qu'il n'y parviendrait qu'à la condition de ne pas se laisser examiner longtemps par eux, et, comme il était d'ailleurs fort impatient de rejoindre sa sœur et sa tante,

il se borna à adresser, en passant, quelques paroles affectueuses et joviales au vieux piqueur en lui recommandant de ne pas manquer de le venir voir le lendemain de bonne heure, attendu qu'il voulait lui donner ses instructions avant de se remettre en route pour aller retrouver la grande armée en Allemagne.

— Vivant, avez-vous remarqué comme monsieur le comte était pâle? — dit Adrienne lorsque Jacques eut disparu par la porte qui donnait du vestibule dans la bibliothèque.

— Il m'a semblé, au contraire, qu'il était plus rouge que de coutume, — répondit Vivant.

— Vous avez raison tous les deux, — ajouta à son tour Denis; monsieur le comte était très pâle quand il est entré ici, mais, en nous apercevant, il est devenu un peu rouge. Après ça, voyez-vous, à son âge, on change à tout moment, ça ne veut rien dire du tout.

— Mais qu'est-ce que ce misérable Brulard aura pu lui conter? — reprit Vivant, — car ils sont restés joliment longtemps ensemble.

— Très-certainement, il t'en fera part, — riposta Denis d'un ton légèrement railleur, dans lequel un observateur un peu attentif eût peut-être deviné le secret antagonisme de deux serviteurs du même maître, dont l'un jalouse l'autre.

— Monsieur le comte ne me fera part de rien ! — dit Vivant d'un air sombre et presqu'irrité — autrefois il me contait tout, mais aujourd'hui...

— C'est qu'autrefois il n'avait rien à cacher, — interrompit Adrienne, — tandis qu'à présent...

— *Oh! le daguet est devenu deuxième tête*, — fit Denis toujours plus goguenard, — mais si vous m'en croyez, madame Adrienne et toi Vivant, vous n'aurez pas l'air de vous en apercevoir, parce que, voyez-vous, la jeunesse, c'est comme le gibier, qui *tant* plus on l'épie et *tant* plus il cherche *un fort* épais pour se rembucher; sur ce, les amis, bonsoir. Vivant, je te donnerai la main en venant prendre les ordres de monsieur le comte demain matin.... C'est bien dommage qu'il ne passe pas quelques jours ici, car jamais nous n'avons eu tant de perdreaux que cette année, c'est comme un fait exprès.

— Ce n'est pas celui-là qui nous aidera à empêcher notre pauvre maître de faire une sottise, — marmota Adrienne pendant que Denis descendait le perron du vestibule en sifflant une fanfare du bout des lèvres.

— Peut-être, madame Adrienne, peut-être; Denis est bien malin quand il s'y met.

— Oui, Vivant, mais c'est parce qu'il est malin, qu'il est aussi flatteur, et s'il voit que monsieur le comte ne garde plus de rancune à Brulard, il flattera Brulard comme un chien couchant qu'il est.

Comme Adrienne prononçait ces mots, Jacques ouvrit la porte de la bibliothèque et dit :

— Mes bons amis, j'ai à vous parler.... venez.

Adrienne et Vivant suivirent le jeune comte, après avoir échangé un rapide regard, dans lequel ils se dirent mutuellement: *nous allons donc savoir enfin ce qui s'est passé*.

L'aspect de la bibliothèque avait quelque chose de

solennel; la marquise de Viéville, plongée au fond d'une immense bergère, avait une attitude grave, et Hélène, debout et appuyée sur l'angle de la cheminée, semblait en proie à une vive émotion.

— Prends ce fauteuil, ma bonne Adrienne, — dit Jacques; — assieds-toi aussi, Vivant, et tous deux écoutez-moi.

Jacques alla se placer à côté de sa sœur, dont il prit la main qu'il porta à ses lèvres, puis il ajouta :

— Tout à l'heure, mes bons amis, quand nous avons entendu d'ici votre violente querelle avec Brulard, dont nous eûmes d'abord quelque peine à reconnaître la voix, nous fûmes surpris comme vous de sa présence au château, où nous ne pouvions pas supposer qu'il osât jamais remettre le pied.

— J'avais toujours dit qu'il y reviendrait, — interrompit Vivant encouragé par ces paroles qui semblaient hostiles à son ennemi.

— Alors tu le connais mieux que moi, — reprit Jacques, — ou, ce qui est plus probable, tu te trompais sur le sentiment qui devait le déterminer à y revenir un jour.

Jacques s'arrêta un moment comme s'il se fut attendu à une nouvelle interruption de Vivant, mais Vivant garda le silence; alors il reprit de nouveau d'une voix ferme, dans les inflexions de laquelle l'autorité résolue du maître se confondait avec la bienveillance affectueuse de l'ami.

— C'est une pensée de repentir et un désir de réparation, — dit-il, — qui a motivé la visite de cet homme,

dont la conduite envers ma famille a été si coupable autrefois; il est venu m'offrir la restitution de tous ceux de mes biens qui sont entre ses mains à l'heure qu'il est, et cela sans aucune condition.

— Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt? — demanda Adrienne d'une voix brève et rude qui témoignait qu'elle était trop peu touchée encore de la démarche de Brulard.

— C'est vrai, — ajouta Vivant, — pourquoi n'a-t-il pas fait comme tous les autres dans le temps?

— Je vous accorde, mes amis, que son repentir est tardif; mais comme il m'a paru sincère, je n'ai pas cru devoir le repousser, et je vous demande, au nom de l'attachement que vous m'avez toujours témoigné, de cesser dès ce moment votre hostilité contre ce malheureux... Je fais plus, — ajouta Jacques: — je vous prie, et cela te regarde plus particulièrement, ma bonne Adrienne, puisque Vivant me suit à l'armée, je vous prie d'employer dès à présent votre influence sur les habitants de ce pays qui gardent rancune à Brulard du mal qu'il nous a fait, pour obtenir d'eux qu'ils le traitent avec moins de mépris. Je n'exige pas qu'on l'aime, mais je réclame pour lui un peu de pitié... est-ce trop attendre de votre affection pour nous, mes bons amis?

Cet appel resta sans réponse, bien que Vivant eût l'air un peu ému; quant à Adrienne, son attitude hautaine et indignée ne disait que trop qu'elle persistait dans sa haine.

— Je ne ferai rien, — ajouta Jacques, — qui puisse

blesser des sentiments dont l'origine est respectable à mes yeux. Ainsi Brulard ne sera jamais un ami pour nous; mais j'ai cru devoir à la mémoire de l'homme miséricordieux qui m'a toujours prêché l'oubli et le pardon, d'accueillir avec bonté et reconnaissance les ouvertures de son plus cruel ennemi; et vous, mes serviteurs, mes amis, vous devez faire violence à vos cœurs et m'imiter. J'ai consulté les personnes de ma famille qui sont ici présentes : elles m'approuvent... ne ferez-vous pas comme elles?

Adrienne se leva, pâle et froide, fit avec lenteur quelques pas pour se rapprocher de Jacques et d'Hélène, toujours debout côte à côte près de la cheminée, et leur dit d'une voix tremblante :

— Monsieur le comte a le droit de tout exiger de ses serviteurs tant qu'ils demeurent sous son toit; mais il est trop juste pour réclamer l'obéissance de ceux qui veulent reprendre la liberté... Je demande à aller mourir loin d'ici.

— Oh! tu ne feras pas cela, ma bonne Adrienne! — s'écria Hélène qui se précipita vers la vieille femme de charge et l'enlaça de ses deux bras. — Quoi! parce que mon frère cherche à suivre les exemples du maître que tu pleures, tu veux te séparer de lui! mais ce n'est pas possible! c'est ici que tu as vécu, ma vieille amie, et c'est ici que tu dois mourir. Tu ne nous as pas compris... Il ne s'agit pas d'approuver lâchement la conduite de M. Brulard, mais seulement de lui pardonner comme des âmes chrétiennes doivent toujours le faire quand le coupable repentant vient s'adresser à elles.

Songe donc que mon frère nous quitte demain, qu'il va nous laisser dans la douleur et l'inquiétude; et c'est dans un semblable moment que tu pourrais te résoudre à te séparer de nous! mais j'ai besoin de toi pour pleurer, comme pour me réjouir... Adrienne, n'ajoute pas à nos chagrins, je t'en conjure! reste avec nous!...

— Assez, assez, ma sœur! — interrompit Jacques. — Adrienne, — ajouta-t-il d'un ton tout à la fois digne et pénétré, — je vous répéterai encore que vous vous êtes étrangement méprise si vous avez pensé que nous exigerions de vous des choses que nous ne voudrions pas faire nous-mêmes. Le souvenir de mon père nous commande l'indulgence; mais il ne saurait nous prescrire la lâcheté. Nous avions encore un ennemi, un seul, dans ce village dont toute la population nous était hostile il y a quelques années; cet ennemi réclame notre commisération pour ses torts; il veut les réparer autant que cela dépend de lui, et je lui pardonne, rien de plus, rien de moins. Maintenant, si parmi les personnes qui prétendent nous aimer il s'en trouve une qui ne puisse se vaincre jusqu'à s'associer à nos sentiments, qu'elle s'éloigne avec sa haine, puisque cette haine est plus forte que son affection pour nous; car je ne m'abaisserai jamais jusqu'à tolérer une sourde animosité en face de mon pardon qui est loyal. Adrienne, ce sera avec une profonde douleur que je vous verrai vous éloigner de cette maison, qui est peut-être plus encore la vôtre que la mienne; mais je n'achèterai pas le bonheur de vous garder avec nous au prix d'une mauvaise action... La noble vie de mon père devant les yeux, je

vous dis, Adrienne, que vous êtes libre, et j'ajoute que mon affection vous suivra partout où vous irez.

A mesure que Jacques parlait, sa voix s'était progressivement émue, et, quand il prononça ces mots : — *Vous êtes libre,* — elle laissa percer un sentiment si douloureux, que le visage jusqu'alors impassible d'Adrienne perdit subitement son expression de fermeté indomptable, et que la pauvre femme, après avoir lutté un moment contre ce soulèvement de ses idées, s'écria, en pressant sur son cœur Hélène qui n'avait point cessé de la tenir enlacée :

— Oh ! pardon, pardon, mes enfants ! j'ai blasphémé quand j'ai dit que je voulais me séparer de vous ! Mais si vous saviez ce que cet homme m'a fait souffrir, vous comprendriez que mon âme se révolte à la pensée qu'un jour peut-être vous le regarderez du même œil que moi ! Vous me dites qu'il n'en sera rien ; vous n'exigez pas que la haine que j'ai pour lui devienne de l'amitié ; vous voulez seulement qu'elle le laisse en paix... Eh bien ! je vous obéirai, mes chers maîtres ! mais, au nom du Dieu qui vous a rendu une patrie, monsieur le comte, bornez-vous à accorder, sans condition, votre pardon à Brulard...

— Que veux-tu dire, ma vieille amie ? — interrompit Jacques.

— Je veux dire que vous n'acceptiez pas la restitution que cet homme veut vous faire, parce qu'il ne faut pas qu'il puisse s'en glorifier un jour. Qu'il soit votre obligé, rien de mieux ; mais ne devenez pas le sien, car, voyez-vous, lorsque les êtres de son espèce

se dépouillent, c'est qu'ils ont une arrière-pensée. Vous êtes assez riche à présent pour lui laisser ce qu'il vous a volé !

— C'est aussi à ce parti que je me suis arrêté, — dit Jacques : — ainsi nous n'aurons pas de discussion sur ce point, et je suis bien heureux, ma vieille amie, d'avoir eu la même idée que toi... Viens m'embrasser !

Et Jacques tendit les bras à Adrienne qui s'y précipita en sanglotant.

— Et toi, Vivant, — reprit Jacques, — n'as-tu rien à me dire? car tu ne m'as pas parlé, et je veux savoir aussi si tu me blâmes ou si tu m'approuves.

— Un soldat n'approuve ni ne blâme, monsieur le comte : il obéit, et c'est ce que je fais.

— Un soldat, c'est juste.. mais un ami?

— Un ami se résigne et attend, en gardant son opinion pour lui-même; puis, s'il découvre un jour qu'il a mal jugé, il en convient : ainsi je ferai, monsieur le comte.

— Je ne t'en demande pas plus, mon bon Vivant; et, maintenant que nous nous sommes bien compris, je compte sur vous, mes amis, comme vous pouvez compter sur moi... Vivant, que les chevaux soient prêts demain à midi.— Adrienne, tu viendras dans ma chambre dès que tu seras levée.

— Mon neveu, vous avez été parfait — dit la marquise de Viéville, aussitôt qu'Adrienne et Vivant eurent quitté la Bibliothèque — permettez-moi de vous en faire mon compliment. Ces braves gens sont beaucoup trop sévères, et...

— Ma chère tante, interrompit Jacques — j'ai dû leur résister, parce que je me suis imposé la loi d'épaissir, chaque fois que j'en trouverai l'occasion, le voile que j'ai jeté sur le passé ; mais, dans le secret de mon âme, leur inflexibilité m'inspire une profonde estime, et ils viennent d'acquérir tous deux de nouveaux droits à mon affection et à ma reconnaissance.

— Où en serait-on — reprit la marquise, de l'air le plus dégagé du monde — si après une révolution comme la nôtre, chacun ne se prêtait pas un peu à la politique de l'oubli ?.... Mais, chers enfants, je vous laisse ensemble, car il se fait tard, et je suis sûre que vous avez cent millions de choses à vous dire, pour lesquelles ma présence vous est au moins peu nécessaire... Hélène, mon cœur, donnez-moi, je vous prie mon bougeoir.

Madame de Viéville ne fut pas contrariée dans son désir de regagner son appartement; et il est superflu d'apprendre à nos lecteurs qu'Hélène et Jacques attendaient avec impatience le moment d'être seuls.

Comme la veille du premier départ de Jacques, ils restèrent ensemble jusqu'au matin, et ce fut avec beaucoup de peine que le jeune officier obtint de sa sœur d'aller prendre quelques instants de repos, lorsque les premières lueurs de l'aurore se glissèrent à travers les rideaux de la Bibliothèque.

Quant à Jacques, il ne se jeta pas même sur son lit, et après avoir marché longtemps dans sa chambre comme un homme violemment agité, il se mit à son secrétaire et écrivit la lettre qu'on va lire :

« J'ai communiqué à ma sœur et à ma tante tout ce » qui s'est passé hier soir entre nous, monsieur; et » elles m'ont paru toutes deux dans les mêmes senti- » ments que je vous ai déjà exprimés. La noble délica- » tesse de mademoiselle votre fille ne les a pas surpri- » ses, et elles ont compris qu'elle vous ait inspiré la » démarche que vous avez faite. Pour ce qui est de la » restitution dont vous m'avez parlé, je persiste dans » l'opinion que je vous ai déjà fait connaître : elle ne » saurait être acceptée par nous. Nous voulons au » contraire que cette fortune que les événements ont » fait tomber dans vos mains, *y reste* comme si vous » l'aviez acquise directement de nous. Faites entendre, » je vous prie, à ma sœur de lait qu'elle blesserait » profondément nos cœurs si elle persistait dans des » scrupules désormais sans objet, puisque nous ap- » prouvons tout avec bonheur. Si mon pauvre père » vivait encore, je suis convaincu qu'il aurait voulu » doter l'enfant de la femme qui m'a nourri. Eh bien ! » nous le remplaçons : mademoiselle Francine n'aura » pas la cruauté de m'en vouloir.

« Tout doit donc être oublié, monsieur. En ce qui » me concerne, ma sincérité, je vous le jure, est en- » tière, et je saisirai avec empressement toutes les » occasions qui se présenteront de vous en donner des » témoignages.

» Veuillez dire à mademoiselle Francine que je » compte sur elle pour faire paraître moins tristes à » ma pauvre petite sœur les longs jours de notre sépa- » ration.

» Recevez, monsieur, l'assurance de la loyauté de
» mes sentiments à votre égard.

« Jacques de Brancion. »

Nous allons maintenant nous transporter chez Brulard au moment où cette lettre y arrivait apportée par un domestique du château.

XIII

LE PÈRE ET LA FILLE.

Brulard, en se décidant subitement à paraître au château, ainsi que nous l'avons raconté, avait bien eu pour mobile la première tentative d'un projet qu'il roulait depuis longtemps dans sa tête, et dont le brusque départ de Jacques, deux mois auparavant, avait seul retardé l'exécution; mais il avait été surtout déterminé à agir immédiatement par l'état vraiment déplorable où se trouvait sa fille, lorsqu'elle s'était présentée devant lui, la veille au soir, au retour de sa visite quotidienne à Hélène.

Sans la questionner, sans la consulter, ignorant peut-être comment il entrerait en matière quand il se verrait en présence de Jacques, dont sa fille venait de lui annoncer laconiquement l'arrivée inattendue, il n'était résolu fermement qu'à une seule chose, c'était à pénétrer dans les secrets de l'âme du jeune comte, comme il avait déjà pénétré dans les causes mystérieuses du dépérissement de son enfant.

Chemin faisant, il n'avait rien combiné, se fiant, comme toutes les natures énergiques, à l'inspiration du moment.

On sait le moyen qu'elle lui avait fourni, et il n'a pu échapper au lecteur, que, bien que Jacques eut paru profondément touché de la délicatesse de Francine, dont Brulard disait n'être que l'interprète docile et en quelque sorte résigné, le jeune comte n'avait cependant laissé sortir de son cœur aucun indice, si faible qu'il fut, qui pût donner à Brulard la plus légère espérance relativement au succès de sa démarche.

Aussi sa dernière parole avait-elle été : *pas d'espoir.*

La lettre de Jacques, qu'il reçut le lendemain n'apporta aucun soulagement dans ses douloureuses convictions. En vain il la relut plusieurs fois, torturant à chaque lecture le sens de chaque phrase, il n'y put découvrir rien de plus que l'expression d'une gratitude froide et digne ; et dans le désir exprimé par le jeune comte, que ceux de ses biens qui se trouvaient entre les mains de Brulârd, servissent de dot à sa sœur de lait, le vieillard entrevit une pensée qui acheva de briser son cœur.

En proie à cette insurmontable agitation qui accompagne les grandes tortures morales, il se rendit, la lettre de Jacques à la main, près de Francine à qui il n'avait rien dit encore de son expédition de la veille.

Il la trouva assise auprès d'une des fenêtres de sa chambre, paraissant épier le moment où le brouillard d'automne, qui enveloppait toute la contrée, lui per-

mettrait, en se dissipant, d'apercevoir le toit du château de Saint-Révérien.

Francine, en voyant entrer son père, se leva brusquement et vint à sa rencontre en essayant de fixer sur ses lèvres un de ces sourires douloureux, dont l'aspect est mille fois plus navrant que celui des larmes pour ceux à qui il s'adresse.

— J'ai à te parler, mon enfant — dit Brulard d'une voix tremblante et émue, après avoir posé sa bouche contractée par l'angoisse sur le front de Francine, qui s'était inclinée vers lui, — es-tu disposée à m'entendre, ma Minette?

— Oui, mon père, comme toujours.

— C'est que ce que j'ai à te dire est bien grave.

— Vous savez que je suis moi-même très sérieuse.

— Depuis quelques semaines surtout... eh bien! écoute-moi.

Et Brulard prit un siége qu'il plaça près de la chaise que Francine avait quittée pour aller au-devant de lui; puis, quand ils furent assis tous deux, il reprit :

— Tu sais que je n'aime que toi au monde.

Francine ne répondit à ces premières paroles que par un signe de tête affectueux, mais profondément triste.

— Il n'y a rien dont je ne me sente capable, je ne dirai pas pour te rendre heureuse, cela va sans dire; mais pour t'ôter seulement un souci — continua Brulard. — Alors, hier soir, après que tu m'as eu appris l'arrivée de M, de Brancion, je n'en ai fait ni une ni deux, je suis allé au château.

Brulard prononça ces derniers mots avec une préci-

pitation qui témoignait de l'effroi qu'il ressentait à la pensée de l'effet qu'ils produiraient sur sa fille.

— Vous êtes allé au château, mon père ! s'écria Francine en joignant les mains.

— Mais oui, mon enfant, — repartit Brulard en s'efforçant de prendre un ton dégagé.

— Et pourquoi faire, grand Dieu ?

— Pour voir M. de Brancion.

— Voir M. de Brancion, mon père ! Mais vous vous exposiez à être mal reçu, et je suis désolée...

— Eh bien ! tu te trompes, ma Minette — interrompit Brulard, retrouvant un peu d'assurance dans la pensée que la glace était rompue, — M. de Brancion m'a fait un très bon accueil... c'est un brave et noble jeune homme.

— Mais, mon père — répliqua Francine — vous n'avez pu vous présenter au château sans des motifs graves pour y justifier votre apparition après tant d'années et des événements...

— Oh ! sois tranquille, mon bijou, j'en avais...

— Au nom du ciel, faites-les-moi connaître ! — interrompit à son tour Francine d'une voix suppliante. — Avez-vous bien réfléchi à notre position ?

— Probablement, puisque je n'ai pas lieu de me repentir du parti que j'ai pris.

Francine posa sa main sur son cœur comme si elle y sentait une souffrance aiguë ; puis elle attacha sur son père un regard douloureusement interrogateur qui semblait lui dire : *Ayez pitié de moi et ne me faites pas languir davantage !*

Brulard la pressa sur sa poitrine après l'avoir attirée à lui avec une tendresse pleine d'angoisses, et il se hâta de reprendre.

— Vois-tu, ma fille, j'ai vu depuis quelques semaines que tu avais un chagrin, et je t'aime trop pour n'en avoir pas deviné la cause.

Francine tressaillit et un soupir douloureux s'échappa de son sein.

— Oui, j'ai deviné, — reprit Brulard. — Tu es malheureuse de la pensée que nous nous sommes enrichis des dépouilles de cette famille que tu aimes, ma petite Francine.

Une lueur fugitive de soulagement intérieur passa sur le visage altéré de la jeune fille, et elle se mit aussitôt à écouter avec une attention un peu plus sereine que celle qu'elle avait montrée jusqu'alors.

Brulard examina ce changement avec une curiosité anxieuse, et après quelques instants de silence, il continua en ces termes :

— J'ai hésité longtemps sur ce que je devais faire; d'ailleurs M. de Brancion étant absent, il n'y avait pour le moment aucune démarche possible... et puis, vois-tu, Minette — ajouta Brulard en hésitant — c'est dur quand on a eu tant de mal à s'enrichir et à se créer une position, de se dépouiller tout d'un coup et de retomber plus bas qu'auparavant... oui, plus bas, Francine, parce qu'il n'y a rien que les hommes pardonnent moins à leurs semblables que de devenir pauvres, fût-ce même par une bonne action.

— Mon père—s'écria Francine d'un ton profondément

pénétré. — Dieu récompense quelquefois ce que les hommes ne savent pas pardonner !

— Tu crois? au fait, ça se peut... mais moi je n'en ai pas pensé si long, parce que mon bon Dieu, c'est ma fille... Oh ! ne t'attriste pas de ce langage, mon enfant. C'est une religion que d'être Père. Celui qui est là-haut ne s'appelle-t-il pas le père aussi? Et quand il a fallu qu'il se dévouât pour le salut de la grande famille, ne s'est-ils pas exposé aux humiliations et à la mort?... Il était père !

Brulard s'arrêta, interrompu par Francine qni avait saisi sa main décharnée et venait de la porter à ses lèvres.

— Où en étais-je? — reprit le vieillard... — Ah ! je te disais que j'avais hésité longtemps, et puis que M. de Brancion n'étant pas au pays, je ne pouvais rien faire en son absence. Mais hier, en apprenant par toi qu'il était de retour, et qu'il n'avait que quelques heures à passer au château ; en te voyant surtout brisée, mourante pendant que tu me racontais cela, ma foi, je n'y a plus tenu... je suis allé là-haut, j'ai reçu sans sourciller la bordée d'invectives de Vivant et d'Adrienne... j'aurais bravé mille fois la mort, si cela eût été nécessaire, pour te rendre un peu de vie, et j'ai fini par voir M. de Brancion, qui, attiré par le bruit des injures et des menaces qu'on me jetait : *en veux-tu ! en voilà !* est arrivé dans l'office où nous étions.

— Et c'est pour moi que vous avez souffert tout cela ! s'écria Francine en se laissant tomber aux genoux de son père, qui la releva aussitôt.

— Tiens, cela t'étonne ! — fit Brulard avec une simplicité qui avait quelque chose de sublime. — Mais n'est-ce pas toujours pour toi que j'ai vécu, agi ?... Mes premières pensées d'ambition me sont venues en contemplant ton berceau, et aujourd'hui, Francine, je les foulerais toutes aux pieds pour ramener un seul sourire sur tes lèvres... Ce n'est plus ton berceau que je vois, ma pauvre enfant.

— Pardonnez-moi, mon père, interrompit Francine d'une voix à peine intelligible. — Pardonnez-moi...

— Que je te pardonne !... parce que tu as une âme fière et sensible ? allons donc, ma minette !

— Mais vous auriez dû être tout pour moi, comme moi je suis tout pour vous !

— Est-ce que c'était possible ? — repartit Brulard, — Que moi, un pauvre vieux domestique que tout le monde fuit et méprise, et qui ne peut se supporter lui-même quand tu n'es pas là pour lui faire tout oublier, je me sois attaché à un petit ange de ton espèce, au point de n'avoir de cœur que pour t'aimer et d'esprit que pour arriver à te rendre heureuse, cela se comprend ! Mais toi, ma fille ; toi, si belle, si pure, tu ne devais pas ne chérir que moi ; tu ne pouvais pas te dire : *Je n'aurai de pensée que pour ce vieillard ! Je ne vivrai que pour lui ! Il sera mon soleil comme je suis le sien !* Il faut de la raison en tout, Francine, et si tu avais eu ces idées-là, tu aurais été folle !... C'est ton père qui te le dit.

— Ainsi, mon père — murmura Francine en cour-

bant la tête — vous avez pu dire à M. de Brancion ce qui vous avait déterminé à aller le trouver?

— Sans doute, puisque je venais pour cela... Oh! quand je suis bien décidé à faire une chose, vois-tu...

— Et comment a-t-il accueilli votre proposition de lui restituer ses biens? car je présume que c'est par là que vous avez commencé.

— Il m'a chargé de te dire que cette démarche ne l'étonnait pas de la part d'une personne comme toi, et que...

— Quoi! mon père, c'est en mon nom que vous avez parlé? — interrompit Francine.

— Mais certainement. Avais-je donc le droit de parler au mien, et me crois-tu capable de me parer d'une bonne action dont la pensée appartient à mon enfant? J'ai dit à M. de Brancion que tu étais ma conscience vivante; que cette conscience était troublée; et je l'ai supplié de lui rendre le repos. J'eusse été le dernier des misérables si j'avais agi autrement!

— Ah! mon père, qu'avez-vous fait? M. de Brancion va croire, croit sans doute déjà, que je cherche à l'intéresser, à le toucher.

— Et où serait le mal, non pas qu'il pensât que tout cela est combiné, mais qu'il fut convaincu que tout vient de toi, que tu es sincère, et qu'il en fût reconnaissant.

— Où serait le mal! où serait le mal! — s'écria Francine avec désespoir et en se levant brusquement. — N'ai-je pas déjà trop vu M. de Brancion? n'a-t-il pas déjà été trop bon pour moi? — continua-t-elle avec

une sorte d'égarement dans la voix et dans les gestes — et voulez-vous donc, mon père, que par de nouveaux témoignages de son affection, il creuse plus profondément encore la blessure dont je souffre depuis deux mois? Mais vous n'avez donc pensé à rien, mon pauvre père? vous n'avez donc pas réfléchi que cette démarche que vous faisiez en mon nom me briserait le cœur, soit qu'elle eût pour résultat de rendre M. de Brancion reconnaissant, ou de le montrer ingrat!

— Voyons, ma minette, calme-toi — dit Brulard en prenant le bras de Francine pour l'obliger à s'asseoir sur ses genoux. — Ingrat, M. de Brancion ne peut pas l'être; et quant à sa reconnaissance, qui nous dit qu'un jour elle ne lui inspirera pas la pensée de... de... tu es si belle, ma fille...

— Et vous avez pu faire ce calcul insensé, mon père! — interrompit Francine en éclatant en sanglots déchirants, et s'arrachant des bras de Brulard qui s'efforçait de la retenir. — Quoi! votre œil qui a pénétré le mal qui me dévore, n'a pas vu l'abîme qui me sépare de M. de Brancion! mais vous avez joué avec la vie de votre enfant! Maintenant je veux tout savoir! tout, tout, entendez-vous bien? — reprit-elle avec l'énergie du désespoir. — Que vous a-t-il dit? Quel est ce papier que vous serrez dans votre main? puisqu'il vous a plu de déchirer le voile qui couvrait ma destinée, il faut qu'elle m'apparaisse tout entière! parlez! parlez!

Et Francine, se levant pâle et froide comme la mort, se plaça, les bras croisés, devant son père qui balbutia :

— Mais je t'ai tout dit, mon enfant.

Tout ce que vous avez fait et dit vous-même : mais non pas ce qu'on vous a répondu.

— Eh bien! M. de Brancion n'a pas paru étonné de ta conduite à son égard... il était très ému en me parlant... il m'a quitté pour faire part de tout cela à sa sœur, et ce matin...

— Ce matin, il vous a écrit, n'est-ce pas?

— Oui.

— Donnez-moi sa lettre, car c'est elle que vous tenez!

— Elle ne t'apprendra rien de plus que ce que je t'ai dit... M. de Brancion ne pouvait pas me laisser voir le fond de son cœur... il n'a fait que me répéter ses paroles d'hier, et tu penses bien...

— Donnez toujours, — interrompit Francine d'une voix qui exprimait tout à la fois la résolution et la douleur — vous l'avez voulu!

Brulard tendit la lettre d'un air profondément désespéré; Francine la lui arracha des mains en répétant :

— Vous l'avez voulu!

Puis elle se mit à lire pendant que Brulard suivait du regard toutes les variations de sa physionomie avec la plus poignante anxiété.

— Tu vois que je ne t'ai pas trompée — dit-il quand il crut remarquer que Francine était arrivée à la dernière ligne de la lettre.

— Oui, mon père... je vois que vous aviez raison tout à l'heure quand vous me disiez que ce n'était plus sur mon berceau que vous fixiez vos yeux. Monsieur de

Brancion me dote, — reprit Francine avec une amertume d'un calme effrayant. — Il me dote... comprenez-vous, mon père?

— C'est une manière délicate...

— Très délicate, en effet, — interrompit Francine. — On vous a deviné... et comme c'est en mon nom que vous avez parlé, c'est à moi que la leçon s'adresse.

Et Francine tendit à son père la lettre qu'elle avait gardée jusqu'à ce moment dans ses mains convulsivement serrées contre sa poitrine.

— Mon enfant! mon enfant! — s'écria Brulard, — j'ai peur de t'avoir fait bien du mal! mais je te jure que je ne le croyais pas! oh! je t'en prie à mains jointes, ne te désespère pas encore! tout n'est pas perdu! je te reste avec mon dévouement sans bornes, mon énergie infatigable, mon amour... et puis, vois-tu, je suis sûr que Monsieur de Brancion t'aime...... sois patiente..... confie-toi.

En ce moment la porte de la chambre de Francine s'ouvrit brusquement, et Carmagnole montra sa figure effarée sur le seuil.

— Monsieur! Mademoiselle! descendez vite dans le salon! voilà monsieur le comte de Brancion et mademoiselle Hélène qui entrent dans le jardin! ils viennent vous faire visite!

Et Carmagnole repartit à toutes jambes en passant sa veste de livrée qu'il tenait sur son bras.

Brulard avait une livrée...

XIV

LA VISITE.

A ces mots jetés brusquement par Carmagnole — : *voilà monsieur le comte de Brancion et mademoiselle Hélène qui entrent dans le jardin, ils viennent vous faire visite!* — la pauvre petite Francine avait senti tout son sang refluer vers son cœur, et elle était tombée anéantie sur le siége qui se trouvait le plus à sa portée, comme si la force lui manquait pour soutenir cette nouvelle épreuve à laquelle elle ne pouvait pas être préparée.

Brulard se leva précipitamment et courut à elle avec un visage devenu tout-à-coup radieux : son aveuglement s'obstinait à voir une espérance là où sa fille ne pressentait qu'une douleur de plus à souffrir et à dévorer.

— Tu vois bien! tu vois bien! — lui dit-il d'une voix entrecoupée, en prenant ses mains tremblantes et glacées qu'il appuya contre son cœur, comme s'il voulait tout à la fois les contenir et les réchauffer.

— Il n'a pas pu s'empêcher de venir te faire ses

adieux avant son départ... Allons, remets-toi, ma minette! Il ne s'agit plus cette fois d'un nouveau chagrin à cacher.

— Vous croyez, mon père? — murmura Francine, mais si bas que Brulard ne l'aurait pas entendue s'il ne se fut penché sur elle pour lui parler.

— Belle question! Comme si je pouvais me tromper quand il s'agit de ton bonheur; arrange un peu tes cheveux... ou plutôt, non... ne les arrange pas... et descendons bien vite au salon.

— Allez d'abord sans moi, mon père — répondit Francine en s'efforçant visiblement de donner plus de fermeté à son organe brisé. — Je vous rejoindrai dans quelques minutes... le plus tôt possible.

— Bien vrai au moins?

— Je vous le promets.

— Ne va pas me manquer de parole, ma Minette. — Ce serait très mal à toi... à nous... si la première fois que monsieur de Brancion nous fait l'honneur de nous rendre visite nous ne nous montrions pas sensibles...

— J'ai promis, mon père, — interrompit Francine avec une sombre vivacité, car l'énergie naturelle de son caractère commençait à prendre le dessus. — Mais descendez vite, je vous en conjure..... je les entends qui entrent dans la salle à manger... Ils ouvrent la porte du salon... Je vous suis... Partez! partez!

Brulard, confiant dans la parole de sa fille, se précipita vers l'escalier pour recevoir cette visite, dont l'annonce seule avait fait pénétrer un rayon d'espoir

dans son âme, si découragée quelques minutes auparavant.

Encore sous l'influence du sentiment paternel exalté qui s'était manifesté en lui avec tant de violence depuis la veille, il put se présenter avec une sorte de dignité devant les deux jeunes visiteurs, que la Providence lui envoyait dans un moment où il ne pouvait guère attendre cette faveur, et nous devons, pour rendre hommage à la vérité, convenir que son attitude en cette circonstance fut celle d'un homme qui, bien que coupable pendant de longues années, se sent jusqu'à un certain point réhabilité par une bonne action récente.

Quel qu'eût été le mobile secret qui avait déterminé sa conduite courageuse du soir précédent, Brulard avait le droit de se regarder comme relevé aux yeux de Jacques et d'Hélène, par l'offre qu'il était venu faire au premier de lui restituer tous ses biens sans condition.

S'il avait bien scruté sa conscience, peut-être se fut-il trouvé moins à l'aise, mais le temps lui manquait, et d'ailleurs il n'était pas encore bien affermi dans l'habitude de lui prêter attention.

— Monsieur Brulard, — lui dit le jeune comte en faisant quelques pas au-devant de lui avec une dignité courtoise, — après ce qui s'est passé entre nous hier, vous ne serez point étonné, j'espère, que je n'aie pas voulu quitter ce pays sans vous exprimer de vive voix ma reconnaissance.

— Rien dans ce genre ne m'étonne de votre part, monsieur de Brancion, — répondit Brulard avec un ac-

cent ému et pénétré qui faisait de lui un tout autre homme que celui que nous connaissons.

— Ma sœur, — reprit Jacques, — tenait aussi à vous confirmer en ma présence qu'elle s'associe de tout son cœur aux sentiments contenus dans ma lettre de ce matin. Nous n'avions que ce moment pour venir ensemble, et nous en avons profité avec un véritable bonheur.

Hélène s'empressa d'ajouter quelques paroles bienveillantes à la franche et noble déclaration de son frère; puis tous les deux prirent place sur un canapé que Brulard leur avait désigné avec un geste respectueux.

— Je vous remercie, Monsieur et Mademoiselle, — leur répondit-il en se tenant debout devant eux, — et je vous répéterai encore ce que j'ai dit hier à monsieur de Brancion : ce n'est pas à moi que vous devez...

— Est-ce que nous ne verrons pas ma sœur de lait? — interrompit Jacques, — car je ne vous cache pas que ce serait un véritable chagrin pour moi... si...

Il n'eut pas le temps d'achever : la porte du salon s'ouvrit lentement et Francine entra.

Les signes les plus apparents de son émotion anxieuse avaient disparu; le désordre de sa chevelure était réparé, et si son regard, humide et brillant à la fois, gardait encore quelques traces de ses larmes si récentes, sa bouche, sur laquelle errait un calme et doux sourire, semblait démentir toute pensée de tristesse qu'on aurait pu supposer dans son cœur.

Francine était douée d'une de ces natures délicates

et fortes qui, toujours atteintes, restent debout jusqu'au moment où elles succombent tout-à-fait.

Hélène, en la voyant paraître, se leva en poussant une exclamation de joie et de tendresse, et courut à elle les bras ouverts.

Jacques, qui était venu aussi à sa rencontre, lui tendit affectueusement la main et l'obligea à aller prendre sur le canapé sa place à côté de sa sœur qui semblait ne pas vouloir se séparer d'elle.

Il y eut un moment de silence, ce qui était bien naturel dans la situation respective de ces quatre personnes.

Ce fut Francine qui prit la parole la première : la plus brisée intérieurement, elle voulait se montrer la plus forte en apparence.

— Monsieur de Brancion, — dit-elle en attachant un regard assuré sur Jacques qui était resté debout à côté de Brulard, — mon père vous a trompé hier quand il vous a assuré que c'était en mon nom qu'il venait...

— Mais, ma fille, tu te rappelles cependant, — interrompit Brulard...

— Je suis profondément heureuse de sa démarche, — reprit Francine comme si elle n'avait rien entendu, — seulement, ajouta-t-elle avec une imperceptible altération dans la voix, — cette démarche, je ne l'avais pas conseillée à mon père et j'ignorais même qu'il l'eût résolue : le mérite de sa bonne action, s'il y a du mérite à faire son devoir, n'appartient donc qu'à lui, et ce serait mal à moi de vouloir le lui enlever.

Le visage de Jacques, depuis son entrée dans cette

maison, était grave et même par instant soucieux; mais, pendant qne Francine parlait, il s'illumina d'un de ces doux et rayonnants reflets de joie qui ne sont cependant encore que la révélation incomplète d'un immense bonheur intime.

— Que vous ayez conseillé ou seulement inspiré la démarche à laquelle vous faites allusion, mademoiselle, — répondit-il, — elle me rend également heureux, puisqu'elle m'a fourni une occasion toute naturelle de de vous revoir encore une fois avant mon départ de ce pays.

— Ma fille! ma fille! — s'écria Brulard, -- tu me fais valoir à tes dépens, mais je ne le souffrirai pas...-- Monsieur de Brancion, -- reprit-il avec force, -- je vous en conjure, croyez-moi plutôt qu'elle! Je ne dis pas qu'un jour, et de mon propre mouvement, je ne serais pas venu vous proposer de reprendre ce qui vous appartient, quoique la loi ait prononcé; mais enfin, hier, quand je suis allé à vous, c'était elle qui me faisait agir... elle seule, entendez-vous bien, Monsieur et Mademoiselle? non pas parce qu'elle m'avait dit: --*Agissez tout de suite*, -- mais parce que j'avais vu qu'elle souffrait de ma lenteur à remplir mon devoir!... Francine, sois sincère, n'es-tu pas malheureuse de...

-- Monsieur Brulard, -- interrompit Jacques, -- vous m'obligerez de ne pas insister davantage sur ce point. Quant à moi, je croirai ce qui semblera le plus doux à mon cœur; et comme il n'existe pas un seul noble sentiment dont je ne suppose mademoiselle votre fille capable, je lui ferai, soyez-en bien sûr, la part qui lui

revient dans cet événement... *Ma sœur,* — ajouta-t-il en s'adressant directement à Francine qui paraissait recueillir chacune de ses paroles avec une attention dévorante, — laissez-moi vous dire que si quelque chose avait pu ajouter à la tendre estime que j'ai conçue pour votre caractère, c'eût été la délicatesse que vous venez de me montrer tout à l'heure, en refusant de vous laisser attribuer un acte honorable dont la pensée, j'en suis certain, était dans votre âme, mais dont l'initiative, même par un conseil, ne devait, ne pouvait pas venir de vous. Je vous remercie, — continua Jacques en posant la main sur son cœur, — d'avoir prévu les doutes qui auraient pu naître à cet égard dans mon esprit.

— O Monsieur Jacques, que vous êtes bon! — s'écria Francine en joignant les mains avec une expression de profonde gratitude, — et que je vous remercie de m'avoir mise à même d'entendre ces nobles paroles sortir de votre bouche avant votre départ, car j'en aurai plus de bonheur à prier pour vous pendant votre absence.

Et Francine, se tournant vers Hélène, appuya contre l'épaule de cette dernière son visage subitement inondé de larmes bien moins amères que celles qu'elle avait versées quelques minutes auparavant, car Jacques venait, sans s'en douter peut-être, de répandre un profond soulagement dans son âme : il ne la soupçonnait pas d'avoir été de connivence avec son père.

— Du moment que vous êtes tous satisfaits comme cela, — dit Brulard dont la physionomie exprimait,

depuis quelques instants, un contentement extraordinaire, -- il ne me reste plus rien à objecter. Allons, ma petite Francine, sèche tes larmes... Je suis si malheureux quand tu pleures... aussi, s'il dépendait de moi...

-- Tout le monde doit pleurer aujourd'hui à Saint-Révérien, monsieur Brulard, — interrompit Hélène en appuyant sa joue sur le front de Francine. — Mon frère va partir tout à l'heure, ajouta-t-elle avec un soupir douloureux. Jacques fit signe à Hélène de se lever : il sentait que cette situation ne devait pas se prolonger plus longtemps, si chacun voulait en conserver un souvenir qui ne fût pas trop pénible; peut-être avait-il encore d'autres motifs pour l'abréger.

Hélène se disposa à se conformer à l'inspiration de son frère; c'était ainsi qu'elle procédait toujours. Elle commença d'abord par se reculer un peu afin de dégager son épaule de la tête de Francine, puis, comme celle-ci avait enlacé ses bras autour d'elle, Hélène chercha à se soustraire doucement à cette étreinte.

Francine tressaillit douloureusement. Quoiqu'elle n'eût pas aperçu le signe de Jacques, elle avait instinctivement deviné, au mouvement d'Hélène, que ce rapide instant de bonheur touchait à son terme.

Les deux jeunes filles furent debout en même temps, comme si elles avaient obéi à une même pensée.

Jacques s'approcha de Francine, la contempla pendant quelques secondes, sans proférer une seule parole; puis il lui prit la main.

— Je vais vous quitter — lui dit-il avec une mâle

tristesse et une profonde sensibilité dans la voix et dans le maintien — mais avant de me séparer de vous, j'ai une prière à vous adresser.

— Une prière, monsieur de Brancion... — murmura Francine — Une prière... à moi!

— Oui une prière... l'entendrez-vous ?

— Il n'existe rien que vous ne puissiez me demander.

— Eh bien! soyez la fidèle compagne de ma sœur le temps de cette seconde absence, comme vous l'avez été pendant les derniers jours de la première... Consolez-la... consolez-vous toutes deux, puisque vous êtes ma sœur aussi, Francine... Moi, je vous confondrai dans mes souvenirs et dans mes regrets... Je me dirai que vous parlez de moi... Ce sera ma consolation, car il m'en faut bien aussi un peu, quoi qu'on prétende que ceux qui partent sont toujours moins à plaindre que ceux qui restent.

Jacques s'efforça de sourire en prononçant ces derniers mots.

Quant à Francine, elle redressa sa tête qui s'était inclinée sur son sein, passa rapidement sa main sur ses yeux, pour essuyer les larmes qui les obscurcissaient, et attachant sur Jacques un regard tout à la fois voilé de tristesse et brillant d'énergie, elle lui répondit :

— Vous serez obéi, monsieur de Brancion... celle qui a sucé le même lait que vous ne saurait être lâche... J'accepte donc la sainte mission que vous me confiez, d'apprendre à votre sœur comment il faut supporter

l'absence pour devenir digne d'être regrettée par vous. Oh! que je vous rends grâce de m'avoir aussi bien comprise! J'en avais grand besoin.

Brulard, qui était en peu en arrière du petit groupe formé par Francine, Hélène et Jacques, se tordit silencieusement les mains comme un homme tout-à-coup et profondément navré : son instinct paternel venait de lui révéler une incurable douleur au fond de l'énergie surhumaine que montrait sa fille.

Jacques se tourna vers lui.

— Monsieur Brulard — lui dit-il — je crois pouvoir vous répondre que mademoiselle Francine... que ma sœur trouvera désormais au château tous les égards, tous les respects mêmes auxquels elle a si bien droit. Je n'ai pas négligé d'apprendre à ceux de mes serviteurs qui conservaient encore un peu d'hostilité dans le fond de leur âme contre vous, la réparation que vous m'avez offerte de *votre propre mouvement* (Jacques appuya sur ces trois derniers mots en regardant Francine), et ils ont compris qu'ils devaient respecter les sentiments qu'elle m'inspire. Voilà ma main — ajouta-t-il en pâlissant — comme s'il avait été obligé de faire un violent effort sur lui-même pour accomplir cet acte si simple en apparence — Je vous la tends loyalement, sans arrière-pensée, en signe de réconciliation, parce que le ciel a placé un ange entre vous et moi... Adieu, monsieur Brulard..... adieu, Francine .... ma sœur...

Et Jacques, prenant le bras d'Hélène sous le sien, sortit en faisant signe à Brulard, avec une sorte d'autorité bienveillante, de ne pas les accompagner.

Brulard garda le silence pendant que le bruit de leurs pas se perdait dans l'éloignement, puis il se rapprocha avec hésitation et lenteur de sa fille, qui était restée immobile et muette à la place où les dernières paroles de Jacques avaient vibré à son oreille, et il lui dit à voix basse, mais avec un accent qu'il cherchait à rendre énergique :

— Eh bien ! mon enfant, je mettrais ma main dans un brasier jusqu'au coude, pour soutenir qu'il t'aime... mais là, ce qui s'appelle aimer.

— Je l'ai vu, mon père — répondit Francine avec un calme effrayant, et sans accompagner ses paroles d'aucun geste.

— Alors, pourquoi parais-tu si peu satisfaite ? — reprit Brulard, qui eût mieux aimé peut-être que Francine eût combattu son opinion, que de la lui voir adopter aussi facilement.

Cet homme qui n'avait jamais connu l'amour, en devinait toutes les délicatesses dans l'âme de sa fille, et, en dépit des paroles consolantes qu'il venait de lui faire entendre, il sentait instinctivement qu'elle avait raison de ne pas s'abandonner à l'espérance qu'il cherchait à lui donner.

— Satisfaite, mon père — répéta Francine en arrêtant sur le vieillard un regard profondément scrutateur, satisfaite — mais vous-même, la main sur la conscience, mon pauvre père, êtes-vous réellement satisfait?

— Dame, que veux-tu, ma minette ! — balbutia Brulard, tout-à-fait dérouté par le regard fascinateur de sa fille, il m'a semblé voir qu'il t'aimait, et moi,

tout naturellement, j'ai pensé te faire plaisir en te le disant..

— Et où croyez-vous, en supposant que vous ne vous trompiez pas, que cela puisse vous conduire, mon père? — demanda Francine avec un calme toujours plus sinistre.

— Qui sait, ma minette? qui sait? — balbutia encore Brulard.

Et, ce qui ne lui arrivait plus que de loin en loin, il essaya son ricanement d'autrefois; mais les sons expirèrent dans son gosier contracté jusqu'à la souffrance.

— Vous voyez bien que vous pensez comme moi — reprit Francine.

— Eh bien! c'est ce qui te trompe! — s'écria Brulard, qui voulut tenter un effort désespéré pour faire entrer un peu de tranquillité dans l'âme désolée de sa fille. — Je pense, au contraire, que cela peut vous conduire où l'amour conduit toujours, quand il est dans des cœurs comme les vôtres. Oh! je vois les choses nettement! — reprit-il en affectant une assurance que démentaient le tremblement de sa voix et l'expression anxieuse de sa physionomie.

— Et savez-vous bien, êtes-vous bien sûr de savoir où l'amour conduit les cœurs comme les nôtres, quand il y a un abîme entr'eux pour les empêcher de se rejoindre? — s'écria Francine à son tour, en sortant tout-à-coup de sa stupeur apparente. — Mais vous ne voulez donc ni prévoir ni vous souvenir, mon père! et faut-il donc que ce soit moi, toujours moi...

— Mon enfant ! mon enfant, tu me fais frémir !! non, ce n'est pas possible... tu seras heureuse un jour... tu le seras... je le veux... Tiens, regarde ! — continua Brulard en entraînant Francine vers une des fenêtres du salon, d'où l'on apercevait le grand chemin — Voilà M. de Brancion qui monte à cheval après avoir embrassé sa sœur? Il a voulu te faire entendre qu'il te donnait sa dernière pensée, en venant te voir au moment même de son départ. Il se retourne de ce côté, ma fille !... ce n'est pas sa sœur qu'il regarde... c'est toi qu'il cherche à revoir encore !... Je t'assure qu'il t'aime ! du courage ! du courage, mon enfant !

Francine posa la main sur le bras de son père, et lui dit d'une voix mourante :

— Ce n'est pas son indifférence qui me tue... c'est son amour !

Brulard fixa sur elle des yeux égarés : il la croyait folle.

— C'est son amour — reprit Francine... — par pitié mon père, ne m'en parlez jamais ! un jour vous saurez pourquoi.

Et Francine sortit du salon, laissant Brulard tout à la fois navré et stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

XV

LE VOYAGE. — LA GRANDE ARMÉE

Ce jour même! mais à une heure assez avancée de la soirée, Jacques rejoignit son petit détachement à l'étape de Saint-Thiébault, où il l'avait laissé la veille; et le lendemain, deux heures avant le lever de l'aurore, il continuait sa route vers cette frontière d'Allemagne qu'il avait hâte d'atteindre; maintenant qu'à l'exception de son brave et fidèle Vivant il était séparé de tous les objets de son affection.

Aussi ce fut avec un véritable bonheur qu'à la halte suivante, qui eut lieu dans la petite ville de Neuf-Château, Jacques apprit qu'on venait de recevoir à la sous-préfecture l'ordre expédié par un courrier extraordinaire qui continuait sa route pour Mayence, d'enjoindre à tous les détachements de cavalerie qui se rendaient à la grande armée que l'empereur réunissait entre le Rhin et l'Elbe, d'avoir à doubler les étapes jusqu'à leur arrivée à destination. Quant à l'infanterie, elle devait voyager en poste sur des charrettes conduites

par des relais de chevaux de paysans; ce mode inusité de transport était une nouvelle inspiration du génie organisateur de Napoléon, et on allait en faire l'essai pour la première fois, au grand ébahissement des populations qui commençaient déjà à voir un dieu dans le moderne César.

Les hostilités n'avaient pas encore éclaté ouvertement de l'autre côté du Rhin, c'est-à-dire que le canon ne s'était pas fait entendre: mais l'envahissement des provinces saxonnes par les troupes de Frédéric-Guillaume les rendait imminentes, et il n'y avait pas un seul soldat dans l'armée française qui ne comprit que son Empereur ne tarderait pas à punir cet audacieux et imprudent défi d'une puissance, jusqu'alors la très humble servante et presque la complice de la politique envahissante de Napoléon.

A dater de ce moment, la petite troupe commandée par Jacques ne fit jamais moins de douze lieues par jour, et plus elle s'enfonçait dans la Lorraine et l'Alsace, plus l'âme du jeune officier s'épanouissait à la pensée des grands faits d'armes auxquels il allait prendre part. Tout contribuait d'ailleurs à exalter son imagination naturellement chevaleresque, et à développer dans son sang cette bouillante ardeur des combats dont le germe se perpétuait depuis des siècles dans les veines de tous les mâles de sa race. D'abord il était personnellement sous l'influence d'un de ces sentiments profonds, à la fois exaltés et combattus, qui font naître la soif inextinguible des belles actions; puis il marchait au milieu d'une atmosphère d'enthousiasme, dont les

effets se faisaient sentir même aux indifférents et aux fâcheux. Les populations qu'il traversait étaient ivres de joie; les grandes routes retentissaient des refrains belliqueux des régiments en marche vers la frontière; l'espoir brillait dans tous les yeux, l'orgueil rayonnait sur tous les fronts. A cette époque vraiment prestigieuse de l'Empire, l'armée, confiante dans les motifs qui faisaient agir son chef, n'avait pas encore cet aspect de sombre résolution qui était comme l'aveu du remords de sa gloire, et qu'elle prit plus tard quand elle commença à comprendre qu'elle n'était plus que l'instrument fanatique de l'insatiable ambition d'un despote. Elle courait aux dangers comme à des fêtes; puis elle sentait que, pour elle, vaincre c'était travailler à la réhabilitation d'un peuple qu'une révolution souillée d'excès hideux avait compromis aux yeux des autres nations. Les masses, comme les individus, ne sont pas toujours dans le secret du mobile qui les fait agir, et il ne serait peut-être pas très téméraire aujourd'hui d'avancer que la véritable cause du fanatisme de la France pour Napoléon, n'eut pas d'autre origine que la conviction profonde où elle était que les miracles de ce génie la relevaient dans l'estime du monde.

Le 1er octobre, un peu avant le coucher du soleil, Jacques aperçut du haut d'une colline qu'il venait de gravir avec son détachement, le village dans lequel il était arrivé il y avait trois années et quelques mois, après avoir passé le Rhin pour rentrer en France.

Bien qu'il eût été préparé, par la connaissance de son itinéraire, à la rencontre de ce souvenir qui lui

rappelait un moment si heureux de sa vie, il ne fut pas moins ému que la première fois à l'aspect de ce lieu où son long et cruel exil avait cessé de le faire souffrir. Il appela à son côté Vivant, qui marchait à la queue de la petite colonne, et lui montra avec une douce satisfaction, au milieu d'un groupe de peupliers et d'ormes, au feuillage doré par les riches teintes de l'automne, l'auberge dans laquelle il avait passé la première nuit de son retour sur le sol aimé de la patrie.

Ce fut là qu'il voulut aller loger. L'aubergiste le reconnut après quelques mots d'explication, et Jacques passa une soirée délicieuse à se retracer jusque dans leurs plus minimes détails, les circonstances de cet événement, qui eût laissé indifférente une âme vulgaire, mais dont la sienne avait toujours gardé un religieux souvenir.

—Qui sait, maintenant, monsieur le comte, — disait Vivant au jeune officier assis auprès du poêle de l'auberge, — si vous ne reverrez pas encore quelque jour ce même village à la tête d'une division ou d'un corps d'armée ?

—Comme tu y vas, mon bon Vivant, — répondit Jacques en souriant affectueusement aux pompeuses espérances de ce serviteur qu'il traitait en ami.

— Ah ! c'est que je vois ça dans vos yeux !

—Il est certain que si cela dépend de moi, ton rêve se réalisera ; mais un boulet, une balle, un coup de sabre ou de lance...

— Avec une cuirasse comme celle-là ! — interrompit Vivant en montrant sa poitrine.

—Mais j'espère bien, — repartit Jacques, —que tu ne comptes pas me jouer le mauvais tour de te placer entre moi et l'ennemi.

— Oh !... toujours quelquefois... Comme ça par hasard... Ah! dame, monsieur le comte, je réponds de vous à mademoiselle Hélène.

—Ma sœur n'est pas inquiète.

—Eh bien! elle a raison, morbleu! Et quand je dis que je me mettrai de temps en temps devant vous pendant la bataille, c'est uniquement pour ma satisfaction..... histoire de voir l'ennemi de plus près.

—Sois tranquille, mon brave, je te ferai une place à mon côté, et je te promets qu'elle sera aussi bonne que si tu étais en avant.

Le lendemain, Jacques traversa le pont de bateaux à l'extrémité duquel il était tombé à genoux, tenant sa sœur dans ses bras, après avoir lu le mot FRANCE inscrit sur le poteau qui marquait la frontière de la République. Le poteau n'existait plus à la même place : l'Empire l'avait poussé plus loin.

Quelques jours après, Jacques eut encore un moment de bien délicieuse émotion, car le hasard toujours heureux qui semblait présider à sa destinée, avait voulu qu'il passât par cette petite ville de Kopitz, ou six années de sa vie s'étaient écoulées dans l'intérieur de la famille Hecker.

Le bon bourguemestre et sa femme poussèrent un cri de joie en reconnaissant dans le jeune et brillant officier de la garde impériale, le pauvre enfant qui était venu un jour leur demander l'hospitalité pour lui et sa

sœur. Ils ne pouvaient en croire leurs yeux, et, pleurant et riant à la fois, ils remerciaient Dieu qui jetait ce nouveau bonheur au milieu de leur heureuse et paisible existence.

On se rappelle que lorsque Jacques était entré dans cette maison, neuf années auparavant, Marie-Lise, la femme du bourguemestre, allaitait un petit enfant. L'enfant vivait toujours, et grandissait en promettant d'être plus tard une ravissante jeune fille. Ce fut elle qui la première reconnut Jacques sous son uniforme, lorsqu'il se présenta, un billet de logement à la main, sur le seuil de l'appartement où se tenaient d'habitude monsieur et madame Hecker.

— C'est mon mari! — s'était-elle écriée en courant se précipiter dans les bras de Jacques.

Le jeune officier n'avait jamais laissé passer trois mois sans donner de ses nouvelles à ses anciens bienfaiteurs. Ceux-ci n'avaient donc rien à apprendre de lui, si ce n'est le changement qui s'était opéré dans sa destinée depuis sa présentation à l'empereur.

A cette époque Napoléon, qui avait déjà vaincu l'Allemagne, mais qui ne l'avait pas encore humiliée, était presqu'aussi populaire au-delà qu'en deçà du Rhin, de sorte que le bourguemestre et sa femme furent enthousiasmés quand ils surent ce qu'il avait fait pour Jacques et sa sœur.

Pendant la veillée, les principaux citadins de Kopitz vinrent rendre visite au jeune officier, que personne n'avait oublié dans la ville, et ils lui souhaitèrent toutes sortes de bonheur pendant la campagne qui allait s'ouvrir.

— J'espère que vous m'épouserez à votre retour? — lui dit Caroline Hecker, qui ne perdait pas une seule des paroles qu'on échangeait autour d'elle.

— Vous croyez donc que la guerre sera bien longue? — répondit Jacques en passant ses doigts dans la longue chevelure blonde de la petite fille qui était assise sur ses genoux.

— Oh! non! reprit-elle, — mais je puis bien me marier dès à présent?

— Nous verrons plus tard, si vous êtes bien sage, — répliqua Jacques en riant, — en attendant, soyez-moi toujours fidèle.

— Fidèle! qu'est-ce que c'est que cela? — fit la petite fille en attachant sur Jacques de grands yeux tendres et étonnés.

— L'ignorer, c'est bien le savoir, — ajouta à demi-voix sa mère, avec le plus candide sourire qui ait jamais brillé sur la bouche d'une femme de bourguemestre.

Ce fut ainsi que la soirée s'écoula pour Jacques, qui jouit avec un doux énivrement de ces dernières heures paisibles que la Providence lui accordait avant de le lancer au milieu des émouvantes ivresses de la guerre.

Le lendemain, quand il monta à cheval à la pointe du jour, toute la ville était sur pied pour le voir partir et lui dire adieu. Monsieur Hecker l'accompagna jusqu'à la dernière maison du faubourg, sur la route de Saxe, et ne le quitta qu'après lui avoir fait promettre de leur donner bien exactement de ses nouvelles pendant toute la durée de la campagne. Quant à la petite Caroline,

elle avait jeté les hauts cris au moment où le détachement commandé par Jacques s'était mis en marche.

A dater de son départ de Kopitz, Jacques ne cessa pas un seul instant d'être en proie à la plus dévorante agitation, car chaque pas qu'il faisait le rapprochait du but qu'il brûlait d'atteindre, et toutes les paroles qu'il entendait étaient comme autant d'échos de ses propres pensées.

D'abord il apprit dans un village de la Franconie que la guerre était positivement déclarée, et que la grande armée avait déjà franchi la frontière de Saxe, pour se porter à la rencontre des Prussiens qui, les premiers, avaient envahi ce petit royaume.

Plus loin il fut croisé par un courrier à la livrée de l'empereur, qui lui cria du haut de son cheval qu'il portait déjà en France la nouvelle de deux combats heureux, livrés la veille et l'avant-veille.

Plus loin encore il vit passer des voitures de blessés qui se dirigeaient vers les grands hôpitaux militaires que l'empereur avait établi sur les derrières de l'armée. Les hommes plus ou moins mutilés que portaient ces voitures saluèrent le détachement de leurs acclamations enthousiastes, et Jacques inclina son sabre vierge encore devant ces premiers martyrs de la gloire.

Ce jour là, il traversa un village en même temps qu'une longue colonne de prisonniers le traversait en sens contraire.

Enfin le 13 octobre, vers midi, les imposantes détonnations de l'artillerie et de la fusillade retentirent dis-

tinctement aux oreilles du jeune officier, qui sentit tout son corps tressaillir d'une joie héroïque.

Une heure plus tard ses soixante hommes s'alignaient à la gauche des vaillants chasseurs de la garde impériale. Jacques était dans les rangs de ces invincibles phalanges dont la renommée remplissait le monde.

Son colonel vint à lui au galop, passa rapidement son détachement en revue, parut satisfait de l'état dans lequel il le trouvait après plus d'un mois de marche, puis il dit à Jacques en lui secouant rudement la main :

— Jeune homme, l'empereur m'a recommandé d'avoir bien soin de vous, et, pour lui obéir, je vais commencer par vous attacher à mon premier escadron qui est de garde cette nuit au quartier général; cela pourra avancer l'heure de votre baptême.

Jacques s'inclina respectueusement, et quand il releva la tête, on put voir sur sa physionomie rayonnante qu'il était digne de la faveur qu'on venait de lui accorder.

— Capitaine Müller, — reprit le colonel en se tournant vers un vieil officier qui se tenait immobile sur son cheval à quelques pas en arrière, — je vous donne ce brave enfant dans votre escadron; vous serez son parrain et, si je ne me trompe, il vous fera honheur.

Il ne restait plus à Jacques qu'à prendre congé des hommes qu'il avait amenés de France, et avec lesquels il avait contracté, depuis quelques mois, ces liens qui se forment si vite dans la vie militaire. Il s'acquitta de ce devoir en adressant à ces braves gens quelques-uns de ces mots du cœur dont il possédait le secret mieux

que personne; puis il se dirigea, suivi de son fidèle Vivant, vers ses nouveaux camarades, rangés, tout à la droite du corps, sur le front de l'escadron que le colonel avait désigné.

En quelques minutes, la connaissance était faite, et Jacques avait appris qu'une grande bataille devait avoir lieu le lendemain et que le quartier général qu'il s'agissait de garder la nuit suivante n'était rien moins que celui de l'empereur lui-même.

A sept heures du soir, cent cinquante chasseurs de la garde impériale, représentant deux compagnies ou un escadron, sortaient de la ville d'Iéna et gravissaient le mamelon du Landgrafenberg, au sommet duquel s'élevait la tente de l'empereur, au centre d'un carré formé par quatre mille grenadiers, l'élite de la grande armée.

Les deux compagnies de chasseurs, parvenues à leur destination, furent divisées en quatre détachements; trois reçurent l'ordre d'aller se placer en postes avancés, sous la conduite d'officiers de l'état-major général; le quatrième fut tenu en réserve pour servir d'escorte à l'empereur, dans le cas fort probable où ce chef vigilant voudrait, selon sa coutume, profiter des ombres de la nuit pour examiner de près la position de son adversaire.

Ce service d'honneur fut tiré au sort, et le sort favorisa Jacques, qui s'établit, avec quarante vieux soldats d'une valeur éprouvée, à une vingtaine de toises du carré.

Il fit mettre pied à terre à ses hommes, et le détache-

ment attendit, la bride au bras, dans une superbe indifférence, les hasards de cette veillée guerrière.

L'obscurité du ciel, à cette heure avancée de la soirée, était augmentée par un épais brouillard qui avait enveloppé la position des deux armées après le soleil couchant. De temps en temps, une bouffée de vent le dissipait en quelques endroits, et alors on voyait briller, sur les hauteurs qui faisaient face au Landgrafenberg, les innombrables feux des Prussiens, enfin décidés à accepter, pour le lendemain, les chances d'une action générale. Quelques-uns de ces feux étaient si rapprochés du point sur lequel se trouvait Jacques, qu'on distinguait parfaitement les hommes qui se tenaient à l'entour, assis ou debout.

Du côté de la ligne française, aucune lueur, si faible qu'elle fût, ne perçait le double voile de la nuit et de la brume. L'empereur, qui tenait essentiellement à dérober à l'ennemi les manœuvres de ses colonnes, avait ordonné que tous les bivouacs restassent dans le silence et l'obscurité, et cet ordre n'avait été enfreint par personne. A cette époque, la grande-armée poussait l'obéissance jusqu'au fanatisme, afin qu'elle fût égale à son courage.

Ces premières heures de la vie de soldat, dans ce qu'elle a de plus imposant peut-être, puisqu'il s'agissait de l'attente d'une bataille, parurent à Jacques de la plus admirable poésie. Au milieu de ce silence et de cette obscurité, il repassait dans sa mémoire les glorieux souvenirs de sa famille, et il se promettait d'y ajouter une page qui n'en fût pas indigne. Parfois, il

s'éloignait de quelques pas de sa troupe, et il voyait passer des régiments ou des canons qui s'en allaient sans bruit occuper des positions qu'on venait de leur assigner. La marche nocturne de ces phalanges avait quelque chose de solennel, et Jacques, en les regardant défiler, se sentait pénétré d'un noble orgueil à la pensée qu'il faisait aussi partie de cette valeureuse famille, qu'on appelait alors la grande-armée. Un vieux maréchal-des-logis, qui l'accompagnait dans ces petites excursions aux alentours de son poste, lui nommait les généraux qu'il pouvait reconnaître, ou lui désignait quelques-uns de ces corps particulièrement favorisés par le destin, que la victoire avait dotés de ces noms déjà célèbres dans toute l'Europe. Patriote autant que gentilhomme, Jacques s'inclinait avec un égal respect devant ces numéros de régiments qui s'appelaient aussi le *Terrible*, l'*Invincible*, l'*Intrépide*, et devant cette chevalerie moderne, dont le présent fut tout d'un coup si splendide, qu'elle n'eut pas besoin d'avoir un passé, et qu'elle devra se consoler, si par le fait des révolutions ennemies de toute grandeur, il lui est interdit d'avoir un avenir.

Vers les trois heures du matin, un officier d'ordonnance de l'Empereur vint prévenir Jacques qu'il eût à faire monter son détachement à cheval. Cet officier était suivi de quelques mamelucks portant des torches de résine, qui furent distribuées aux plus anciens sous-officiers des deux compagnies de chasseurs, avec l'ordre de les allumer aussitôt qu'on verrait paraître l'Empereur.

Quelques minutes après, un certain mouvement se

t au centre du carré où, jusqu'alors, avait régné un lence profond, puis une de ses faces s'ouvrit, et uatre hommes à cheval en sortirent au pas.

Ces quatre hommes étaient l'Empereur, Duroc, Besères et un page.

Les torches de résine furent allumées en un clin-'œil, et le détachement de chasseurs, après avoir nvoyé quelques éclaireurs en avant, se rangea autour u petit cortège qui se mit à descendre les pentes du andgrafenberg.

On arriva auprès d'une batterie qui avait été placée endant la nuit, d'après une indication donnée la veille u soir par l'Empereur lui-même.

Il s'arrêta et dit :

— Qu'on apporte de la lumière ici.

Jacques, prit une torche des mains du sous-officier ui était le plus près de lui, et poussa son cheval à côté e celui de l'Empereur, en inclinant la flamme vers affut des canons.

Quand il la releva au bout de quelques secondes, son isage était éclairé en plein.

— Ah ! c'est vous, monsieur de Brancion — lui dit Empereur — Je vous avais donné rendez-vous à erlin dans trois mois, mais vous êtes de quelques ours en avance.

— Sire, si j'avais seulement tardé de vingt-quatre eures, je serais peut-être arrivé trop tard. Je me suis ouvenu de Marengo et d'Austerlitz — répondit Jacues. — Avec Votre Majesté une campagne n'est le plus ouvent qu'une bataille.

— Vous pourriez avoir raison cette fois encore, jeune homme — reprit l'Empereur, dont le visage sévère s'illumina du double éclair de son sourire attirant et de son regard fascinateur.

Et il remit son cheval en mouvement.

Le cortège parcourut tout le front de l'armée prussienne, passant à plusieurs reprises à portée de pistolet de ses postes avancés, et pendant ce trajet l'Empereur eut plus d'une fois l'occasion d'adresser la parole à Jacques, qui répondit toujours avec cet à-propos et ce laconisme lucide, que le grand capitaine aimait dans les hommes, parce qu'il les considérait avec raison comme une preuve certaine de la résolution du caractère.

Quand Napoléon rentra sous sa tente, les premières lueurs de l'aurore descendaient à travers la brume sur les hauteurs du Landgrafenberg, et des rumeurs lointaines ou rapprochées, s'élevant de toutes parts, annonçaient que dans les deux camps on se préparait à la bataille.

XVI

LE BIVOUAC APRES LA BATAILLE.

Quelques heures après le retour de l'empereur et de son escorte, les colonnes françaises, dont les mouvements avaient été dérobés à l'ennemi par une brume épaisse qui ne devait se dissiper que fort tard dans la matinée, attaquaient sur tous les points l'armée prussienne, enfin décidée à accepter les chances d'une action décisive qu'elle avait évitée jusqu'à ce jour, bien qu'elle eût contribué puissamment à allumer la guerre par la folle confiance qu'elle avait su inspirer à son gouvernement.

Le choc fut terrible et la résistance opiniâtre ; mais que pouvaient faire les soldats de Frédéric-Guillaume, amollis par douze ans de paix et découragés par les fâcheux débuts de cette campagne qu'ils avaient rêvée si brillante, contre les invincibles phalanges accoutumées à la victoire depuis 1792 ?

Que pouvait faire l'ombre du grand Frédéric, ombre attristée par la politique inhabile et couarde de ses

successeurs, contre l'étoile toujours plus rayonnante e le génie toujours mieux inspiré du grand capitain parvenu à l'apogée de son étonnante fortune?

Le succès de nos armes n'était douteux pour personne dans les deux camps, mais on sait qu'il surpassa nos espérances et les craintes de nos adversaires. L'armée française ne remporta pas seulement une complèt et splendide victoire, elle fit une immortelle campagn dans un jour et vengea d'une manière éclatante u échec dont s'énorgueillissait la forfanterie prussienn depuis plus d'un demi-siècle.

Quand le soleil, qui n'avait éclairé qu'à une heur très-avancée la défaite de nos adversaires, disparu dans un nuage de pourpre et d'or derrière les côteau de la Lusace, il ne restait plus sur le vaste champ d bataille d'Iéna que des morts, des mourants, des prisonniers et des vainqueurs ; il n'y avait même pas d vaincus à poursuivre , tant la déroute avait été complète, et, pour terminer la guerre, l'armée françai n'avait plus qu'à donner un coup de pied en passant la colonne de Rosbach, et à aller s'incliner devant l'épé du grand Frédéric dans le caveau de Postdam.

Un peu avant la nuit, le détachement command par Jacques de Brancion, qui avait servi toute la journée d'escorte à l'empereur, rejoignit le gros du régiment, après avoir été relevé de sa garde au quartier-général par deux compagnies de grenadiers à cheval.

—Eh bien ! mon filleul, dit le vieux capitaine Mülle en abordant le jeune officier qui se disposait à mett pied à terre sur la lisière d'un taillis, dans lequel l

chasseurs de la garde impériale venaient d'établir leur bivouac. — Il me semble que la journée a été bonne pour vous.

— C'est vrai, capitaine, puisque j'ai le plaisir de vous revoir.

— Deux coups de sabre et la croix, sans compter le grade qui vous arrivera demain quand on s'occupera de reboucher les trous que le canon a faits dans nos rangs. Mille bombes! comme vous y allez, pour un conscrit de deux mois!

— J'avais de si bons exemples sous les yeux, capitaine, — répondit Jacques, avec une intention marquée qui prouvait qu'il faisait allusion à son interlocuteur.

— Maintenant, — reprit le vieux Müller, — il faut prendre le chemin de l'ambulance; c'est un peu ennuyeux, mais...

— Je m'en dispenserai si vous le permettez, capitaine, — interrompit Jacques. — Le chirurgien de l'empereur m'a pansé sur le champ de bataille, et je ne sens pas du tout mes blessures.

— Il n'y a plus d'enfants, — grommela le capitaine d'un ton jovial sous lequel perçait le mâle attendrissement d'un soldat. — Faites donc ce que vous voudrez, jeune homme, — continua-t-il. — Sur mon honneur cette balafre à la joue vous va aussi bien que ce ruban rouge à votre boutonnière. Elle vous vaudra demain des agaceries de mouches, et plus tard des coquetteries de femmes..... Oh! c'est un bel état que le nôtre, monsieur de Brancion!

Jacques sourit, serra cordialement la main du vieux

capitaine, puis il alla se mêler à sa compagnie, déjà installée au bivouac.

Peu d'instants après, Vivant, qui avait quitté Jacques depuis une heure environ, vint le rejoindre. Il arrivait d'une petite excursion dans un village situé un peu en arrière du champ de bataille, et apportait dans un sac posé en travers sur le garrot de son cheval, un énorme pain, deux canards et une bouteille d'eau-de-vie.

— Voilà, mon lieutenant, — dit-il en jetant son sac aux pieds du jeune officier qui venait de s'étendre sur un lit de fougères. — Mais vous pouvez être tranquille et manger de bon appétit : j'ai tout payé comme au marché et même un peu plus cher.

— Oh ! je m'en rapporte bien à toi, mon brave, — répondit Jacques. — Eh bien ! donne ces deux bêtes à mon chasseur, que tu vois près de ce feu là-bas, et reviens me trouver.

Au bout de quelques minutes Vivant reparut, et, sur l'invitation que lui fit Jacques de se placer près de lui, il s'étendit sur l'herbe à son côté.

— Quelle belle journée, mon lieutenant ! — lui dit-il avec un inexprimable mélange d'affection et d'enthousiasme. — J'ai cru, — continua-t-il, — que je deviendrais fou de joie quand j'ai vu l'empereur détacher son étoile de la Légion-d'Honneur, et vous la donner en vous disant : *Monsieur de Brancion, il y a en vous l'étoffe d'un maréchal de France.* — C'est ça des paroles, mon lieutenant !

— L'empereur aurait pu en adresser de semblables à chacun des soldats de son armée, — répondit Jacques. —

Quels hommes, Vivant! en vérité, quand je repasse dans ma mémoire tout ce que j'ai dû admirer depuis quelques heures, il me semble n'avoir vu que des héros aujourd'hui.

— Ah! il y en avait bien quelques-uns... beaucoup, même; mais vous, mon lieutenant, vous faisiez votre coup d'essai, tandis qu'eux ont déjà été souvent à pareille fête. J'avais les yeux sur vous quand les premières balles ont commencé à siffler; j'étais à votre côté lorsque vous avez chargé, avec vos quarante chevaux, ces deux escadrons de hussards noirs qui voulaient se donner le genre d'enlever l'empereur. Eh bien! je déclare, mon lieutenant, que jamais vieux soldat habitué à regarder la mort en face depuis vingt ans ne s'est conduit avec plus de sang-froid et de courage que vous. Quel bonheur d'avoir à écrire tout cela demain matin à mademoiselle Hélène! car je lui écrirai.

— Ma pauvre sœur! — dit Jacques. — Je voudrais bien que la lettre que nous lui adresserons lui arrivât en même temps que la nouvelle de notre victoire.

— Ça n'est pas impossible, mon lieutenant. Et puis qui sait si le bulletin de la bataille ne fera pas aussi mention de vous? Vous avez sauvé l'empereur.

— Un autre en eût fait autant à ma place, mon bon Vivant, et les bulletins de la grande armée ne peuvent pas parler de tous les braves qui la composent. Enfin, j'écrirai toujours, et Dieu fera le reste.

Comme Jacques prononçait ces mots, il vit à la lumière incertaine du feu le plus rapproché de lui, un homme qui parcourait le taillis, regardant à droite et à

gauche dans les différents groupes de cavaliers dispersés çà et là, et il reconnut le capitaine Müller, enveloppé de son manteau et coiffé de son bonnet de police posé sur l'oreille: évidemment il cherchait quelqu'un ou quelque chose.

— Capitaine! lui cria Jacques, — voulez-vous me faire l'honneur de souper avec moi? le rôti est à la broche depuis un moment déjà.

— Avec d'autant plus de plaisir, jeune homme, que c'est justement vous que je cherchais, répoudit le capitaine en se dirigeant vers Jacques qui s'était mis sur son séant.

Jacques se leva lestement, prit le bras du vieux Müller sous le sien, et tous deux s'acheminèrent vers le feu, devant lequel tournoyaient pittoresquement les deux canards suspendus par des ficelles à un morceau de bois vert posé en travers sur deux branches terminées en fourche.

Pendant qu'ils achevaient de cuire, et que Vivant, aidé par le chasseur de Jacques, s'occupait des autres préparatifs du souper, le vieux capitaine et le jeune lieutenant, toujours bras dessus bras dessous, se mirent à se promener dans un des chemins qui serpentaient à travers le taillis.

Le brouillard de la soirée précédente et d'une partie de la matinée, chassé par les innombrables détonnations de trois cents pièces d'artillerie, n'avait pas reparu; le ciel était étoilé, l'air d'une douceur extraordinaire pour une nuit d'automne au centre de l'Allemagne, et un calme profond avait succédé à l'effroyable tumulte de la bataille.

De loin en loin seulement les *qui vive*! des sentinelles avancées vibraient dans l'espace, ou l'on entendait retentir sur les cailloux d'une route ou d'un sentier la marche lente d'une patrouille de cavalerie. Les deux officiers cheminèrent côte à côte pendant quelques instants sans échanger une seule parole : on eût dit, à les voir ainsi silencieux, qu'ils savouraient avec recueillement la poésie de ce repos de la nature, qui avait succédé si subitement et d'une manière si complète au fracas de la grande commotion humaine dont cette contrée avait été le théâtre.

A diverses reprises le capitaine Müller s'arrêta comme s'il voulait parler d'une chose qui le préoccupait vivement, mais toujours il se remettait en marche sans commencer la phrase que l'on voyait, en quelque sorte errer sur ses lèvres, ou plutôt sur les épaisses moustaches grisonnantes qui les ombrageaient.

Jacques, dont la pensée s'était transportée au milieu de ses bons amis de Saint-Révérien, n'avait garde d'interrompre le silence de son compagnon, et il ne s'en préoccupait que pour craindre de le voir cesser.

Enfin le capitaine s'arrêta encore une fois, et il dit d'un ton résolu qui éveilla subitement l'attention de Jacques.

— Je crois que la circonstance est favorable.

— Pourquoi faire? — demanda le jeune officier, profondément surpris de cette entrée en matière.

— Pour vous ouvrir mon cœur : le cœur d'un vieux soldat. Ça vous va-t-il, monsieur de Brancion?

— Capitaine, je serai très-honoré de toute marque de confiance que vous voudrez bien me donner.

— Eh bien ! tel que vous me voyez, j'ai été très révolutionnaire dans ma jeunesse — reprit le capitaine avec l'accent que l'on met à avouer une erreur.

— A tout péché miséricorde, capitaine Müller — répondit affectueusement Jacques, touché de l'expression de regret qui avait accompagné l'aveu de son interlocuteur.

— On m'a dit ça quand j'étais enfant — poursuivit le vieux soldat, — mais le souvenir de cette terrible époque me pèse toujours, et aujourd'hui plus que jamais.

— Comment, capitaine, après une si belle victoire !

— Pour ce qui est des victoires, nous n'avons jamais manqué de cette consolation-là, et je ne serais pas fâché de tâter d'une autre, car, je vous le répète, je suis plus mécontent de moi que jamais.

— Puis-je en savoir la raison ? — demanda vivement Jacques, qui avait compris que le capitaine mourait d'envie d'en dire davantage.

— La raison, jeune homme ? c'est que j'ai une nouvelle preuve, une preuve plus forte que toutes celles que j'ai déjà recueillies, de l'absurdité de mes enthousiasmes et de mes haines d'autrefois.

— En vérité, capitaine ! et cette preuve qui vous l'a donnée ? Il est bien entendu que vous ne me répondrez que si ma question ne vous semble pas trop indiscrète.

— Comment voulez-vous qu'elle le soit venant de votre part ? C'est vous qui êtes cause de tout.

— Moi, capitaine !

— Vous-même, morbleu !

— Dites-m'en donc davantage, car je vous jure que je ne vous comprends pas.

— Patience, vous me comprendrez tout-à-l'heure. Sachez donc que j'ai eu trois choses en haine quand je suis devenu homme : la royauté, la noblesse et les prêtres, et pour...

— C'était la folie du temps -- interrompit Jacques, du ton d'une personne qui cherche à trouver une excuse à un tort qu'on lui révèle.

-- Eh bien ! j'ai été plus fou que tous les autres -- reprit le capitaine -- car pour détruire ces trois choses que je haïssais, sans savoir pourquoi, je puis en convenir aujourd'hui, j'ai exposé cent fois ma vie... j'ai fait plus encore... j'ai versé le sang de mes concitoyens dans nos discordes civiles, et voyez-vous, jeune homme....

-- Ceux que vous combattiez ont eu aussi ce malheur -- interrompit de nouveau Jacques, avec une douceur mélancolique.

-- Oh ! c'est bien différent -- répliqua le capitaine -- ils étaient dans leur droit puisqu'ils se défendaient... Mais laissez-moi finir. Ennemi de la royauté, j'ai commencé par devenir le serviteur fanatique d'un empereur. Excusez du peu. C'est déjà une bonne chose, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas encore assez puisqu'hier encore quand je vous ai vu arriver dans cette famille que j'appelle ma compagnie... la compagnie du vieux Müller, j'ai senti mon ancien levain révolutionnaire fermenter dans mon cœur, et je me suis dit : Tuez donc des rois, bouleversez donc le monde, arrachez donc à la France

son manteau de pourpre et sa couronne d'or, pour lui mettre des haillons et des sabots, et tout cela pour finir par accepter comme compagnons d'armes les enfants de cette race indestructible qui a voulu vendre la République à l'étranger! Eh bien! jeune homme, cette pensée est devenue un remords pour moi depuis que j'ai cru reconnaître en vous, en vous officier improvisé, un courage que pourrait ambitionner le plus intrépide soldat de notre vaillante armée. Pendant toute cette terrible journée, je ne vous ai pas quitté des yeux. Je vous regardais avec défiance d'abord, avec envie ensuite, et maintenant... maintenant, monsieur de Brancion, je voudrais avoir votre estime... Vous ne me la refuserez pas, j'espère, puisque je vous ai avoué mes torts, ce que le vieux Müller n'a jamais fait... ne ferait pas même vis-à-vis de son empereur.

— Capitaine, il n'y a qu'une manière de répondre à de semblables paroles, c'est d'ouvrir les deux bras à celui qui les prononce.

Et Jacques pressa contre sa poitrine le vieux Müller qui s'était jeté à son cou avec le chaleureux abandon d'un enfant.

— C'est donc tout de bon que vous êtes devenu patriote, jeune homme? — demanda le capitaine après quelques secondes de silence.

— Mais je l'ai toujours été, — repartit Jacques avec simplicité.

— Quoi! votre père ne vous a jamais dit qu'il fallait haïr la marâtre qui vous repoussait de son sein?

— Il m'a, au contraire, appris à l'aimer.

— Eh bien ! monsieur de Brancion, tout ce que j'entends là est plus prodigieux encore que nos victoires. Et qu'est-il devenu, votre noble père ! Je voudrais pouvoir lui écrire qu'il a un fils digne de lui.

— Hélas ! il est mort !

— Mort en France, j'espère ! — s'écria le capitaine Müller avec un accent ému qui témoignait d'une vive et cordiale sympathie.

— Non, mon cher capitaine, en exil, et après de bien douloureuses épreuves, puisque ma mère était morte avant lui.

— Alors, c'est le chagrin qui...

— Le chagrin aurait peut-être fini par le miner complètement ; mais la Providence n'en avait pas décidé ainsi... il a été tué...

— Dans une bataille ?

— Après une bataille, capitaine Müller — répondit Jacques d'une voix à peine intelligible. — Mais de grâce ne m'en demandez pas davantage.

— Ce serait bien inutile, car je comprends, monsieur de Brancion.., je comprends... j'en ai tant vu de ces horreurs-là.

— Oublions-les, capitaine.

Et vous avez eu le courage surhumain d'entrer dans les rangs de cette armée d'où sans doute est parti le coup...

— Jamais un Brancion n'a refusé une épée ! — répondit Jacques avec une vivacité chevaleresque — et quand j'ai vu que l'empereur allait m'en offrir une, j'ai mieux aimé la lui demander.

— Ah! si tous les nobles étaient comme vous — balbutia le capitaine Müller — on pourrait peut-être s'entendre un jour.

— Et c'est aussi ce qui arrivera, capitaine Müller. Quand? je ne saurais le dire; mais, et c'est chez moi une conviction profonde, inébranlable, un temps viendra, tôt ou tard, où tous les malentendus qui divisent la grande famille française tomberont devant l'impérieuse nécessité de la conciliation. Alors ce que nous avons fait, vous et moi, ce soir, sur un champ de bataille, où nous venions de combattre sous la même bannière, les partis le feront en présence d'un commun danger compris de tous. Et notre chère et bien-aimée patrie se relèvera, libre et puissante au dedans, et respectée au dehors, comme une mère qui a appelé tous ses enfants à son aide, sans faire de distinction entre eux.

— Je suis trop vieux pour voir cela, monsieur de Brancion.

— Moi aussi peut-être, capitaine; mais qu'importe? il y a dans l'histoire de tous les peuples des générations tourmentées qui semblent ne pas avoir d'autre mission que de féconder l'avenir par des labeurs stériles en apparence. On les croit maudites, et tout simplement elles expient les fautes du passé, et par l'expiation elles obtiennent grâce pour l'avenir. Eh bien! si nous sommes de celles-là, consolons-nous par la pensée du bonheur des races futures.

— Tiens, tiens, mais c'est très-beau ce que vous dites là, jeune homme — reprit le vieux Müller avec

un enthousiasme naïf. — Obligez-moi, quand vous aurez un moment, de le répéter au fourrier qui m'en fera une copie. Ah ! vous êtes bien heureux, vous !... vous avez fait vos classes.

— Mon Dieu ! non, capitaine ; j'ai eu, au contraire, une éducation plus que négligée.

— Mais où diable avez-vous appris tout cela ?

— Je ne l'ai pas appris... je le sens.

— C'est drôle — marmota le capitaine entre ses dents. — Je croyais que ces choses-là ne se trouvaient que dans les livres... Enfin vous le dicterez au fourrier, n'est-ce pas ?

— C'est inutile, capitaine, vous en savez au moins autant que moi sur ce chapitre... Mais j'entends mon chasseur qui nous appelle ; je vois mon domestique qui a l'air de nous chercher, le souper doit être servi.

Les deux officiers se rapprochèrent du feu, près duquel ils trouvèrent Vivant qui, avec cette ingénieuse activité du soldat français, leur avait préparé un repas dont ils auraient pu se contenter ailleurs même que sur un champ de bataille. Il se composait d'un énorme et excellent jambon de Westphalie, que la femme du bourguemestre avait glissé dans la cantine du jeune officier, lors de son passage à Kopitz, des deux canards, aussi bien rôtis, que si le meilleur cuisinier eut surveillé la broche, et d'un fromage frais, que le chasseur de Jacques avait fourni, sans s'expliquer sur son origine un peu suspecte peut-être ; le tout devait être arrosé d'eau-de-vie mêlée au pur cristal d'une source qui murmurait dans le voisinage.

Jacques n'avait plus rien à faire pour captiver les bonnes grâces du vieux capitaine, mais il le charma par sa politesse cordiale et la délicate recherche de ses attentions. Il fut avec lui affectueux, confiant, plus questionneur que raconteur, parce qu'il n'ignorait pas que les esprits étroits aiment mieux parler qu'écouter, bref, il acheva de l'enchanter, à ce point que le vieux soldat de la Révolution finit par lui dire que le rappel des émigrés était la plus belle conception du génie de son empereur.

Ils passèrent toute la soirée à causer comme de vieux amis, et quand le sommeil descendit sur leurs paupières, ils s'endormirent côte à côte, roulés dans leurs manteaux, ayant le fidèle Vivant étendu à leur tête, et le bon danois Fingal couché à leurs pieds.

XVII

DEUX LETTRES. — LA RÉCOMPENSE.

Le lendemain, aux premiers accords de la diane, cet *angelus* des camps, et comme l'aube commençait à poindre au-dessus des collines qui festonnaient l'horizon encore obscur, le vieux Müller se dressa sur son séant, huma longuement le souffle du matin, allongea les bras en tous sens comme s'il voulait chasser de ses muscles le double engourdissement causé par son sommeil de quelques heures et par la froide humidité d'une nuit d'automne; puis il se leva avec des précautions infinies de la couche de fougère sur laquelle il avait reposé à côté de Jacques, encore profondément endormi, et il se dirigea à pas de loup vers Vivant, qui se promenait déjà à quelque distance, fumant sa pipe et savourant avec la volupté d'un vieux soldat l'odeur de poudre dont l'atmosphère était encore imprégnée.

— Laissez-le dormir tant qu'il voudra, camarade, — dit le capitaine à l'ex-dragon, en lui désignant de la

main le jeune officier, plongé dans un repos dont l'abandon avait gardé toute la grâce de la jeunesse.
— Laissez-le dormir ; mais quand il s'éveillera de lui-même, ne manquez pas de lui offrir mes... mes... et bien ! oui, morbleu ! mes respects... car je le respecte, cet enfant...

— Et vous n'avez pas tort, mon capitaine — répondit Vivant, à qui l'émotion d'un doux et légitime orgueil fit monter le rouge au visage — Mais vous l'aimez aussi un peu, n'est-ce pas ?

— Si je l'aime, camarade ! si je l'aime ! Ah ! vous pouvez bien le dire, et moi je peux m'en flatter : je me ferais couper en morceaux pour lui.

— Je suis tout de même — riposta Vivant, en prononçant cette phrase plus expressive que correcte, avec cette simplicité qui accompagne toujours l'expression d'un sentiment profond et vrai.

— Auriez-vous par hasard connu son père ? — demanda le capitaine.

— Ah ! oui, je l'ai connu... car si je suis encore de ce monde, c'est bien à lui que je le dois... il m'a sauvé la vie sur un champ de bataille.

— Vous avez donc servi ensemble ?

— Non, mon capitaine, malheureusement... nous étions ennemis : comme qui dirait les Prussiens et nous à présent, même plus fort que ça.... C'est une belle histoire, allez, capitaine. Voulez-vous que je vous la raconte en finissant ma pipe?

— Ma foi ! avec plaisir, camarade. Je ne vous demande que le temps d'allumer la mienne, et e vous

écoute de mes deux oreilles, avec le regret de n'en avoir pas davantage à votre service.

Et le capitaine tira de la poche de son manteau une de ces grosses pipes en racine de buis appelées *Têtes-d'Ulm*, et une blague brodée en perles de Venise de toutes les couleurs, gage d'amour quelque peu avarié, dont l'existence remontait déjà au camp de Boulogne.

Quand il eut bourré méthodiquement sa pipe, battu le briquet, enflammé son tabac, et jeté dans la brume du matin les premières bouffées de fumée, il fit un signe à Vivant, comme pour lui dire : *Vous pouvez commencer quand vous voudrez : je suis prêt.*

Vivant ne raconta pas dans tous ses détails l'histoire que nous connaissons; mais après avoir confessé brièvement ses torts graves envers la famille de Brancion, il s'étendit complaisamment sur les moindres circonstances du combat dans lequel le comte avait préservé au péril de sa vie les jours d'un serviteur ingrat, et défendu contre un soldat allemand le drapeau de cette république qui l'avait proscrit et dépouillé.

— Vous avez raison, camarade, c'est une belle histoire que la vôtre — dit le vieux Müller, dont le rude visage avait trahi à plusieurs reprises l'émotion que le récit de vivant avait fait naître dans son cœur. — Par ma foi! l'enfant est digne d'avoir un tel père! Dieu veuille maintenant que *le brutal* (1) l'épargne! La France a besoin de pareils hommes, et ceux qui ont voulu en anéantir la race sont de grands misérables! Qu'ils y reviennent encore...

(1) Le Canon.

Et le capitaine écrasa du talon de sa botte un petit reptile qui rampait devant lui dans le taillis.

« Chacun à sa pensée. »

a dit le bonhomme Lafontaine. — Nous laissons à nos lecteurs le soin d'interpréter celle du vieux Müller en cette circonstance.

— Eh bien! capitaine, je suis tout à-fait de votre avis — reprit Vivant, qui avait compris dans toute son énergie le geste du capitaine. — Si jamais cette vermine revient sur l'eau, il faudra une bonne fois en finir avec elle. Ah! quel coup de main je vous donnerai!

Le capitaine se mit à siffler la charge entre ses dents, puis il s'en alla souhaiter le bonjour à sa compagnie, dont quelques hommes se montraient çà et là, debout à côté de leurs chevaux.

Quand Vivant rejoignit Jacques peu d'instants après, il le trouva assis sur son lit de fougère, ayant fait un pupitre de sa sabredache et se disposant à écrire.

— Mon lieutenant, si vous le permettez, je vais écrire aussi; car je présume que c'est à mademoiselle que vous adressez une lettre — dit l'ex-dragon au jeune officier qui lui avait tendu affectueusement la main.

— C'est convenu depuis hier, mon bon ami. — As-tu tout ce qu'il te faut?

Vivant répondit d'une manière affirmative; puis il alla s'installer à peu de distance dans le taillis, après avoir demandé au chasseur chargé de la garde de leurs bagages tout ce dont il avait besoin pour donner à Hélène des nouvelles de la bataille.

Nous allons faire connaître à nos lecteurs le contenu du paquet destiné aux habitants de Saint-Révérien, tel qu'il fut remis peu après au vaguemestre du régiment.

Nous commencerons par la lettre de Jacques :

« Iéna, le 15 octobre au matin.

« Ma belle petite sœur, remerciez Dieu et réjouissez-vous ! Nous venons de remporter une des plus belles victoires dont puisse s'énorgueillir les armes françaises, si glorieuses toujours, et je m'en suis tiré avec deux coups de sabre, qui ne m'ont empêché ni de souper de bon appétit ni de dormir d'un sommeil de plomb. La fortune m'a traité en véritable enfant gâté.

« Quels soldats que les nôtres, Hélène ! Quand je songe à tous les prodiges de valeur dont j'ai été témoin dans la journée d'hier, je sens mon cœur bondir d'enthousiasme et d'admiration, et je bénis Dieu de m'avoir inspiré la pensée de réclamer ma place dans les rangs de cette armée de braves sur laquelle l'univers a les yeux fixés depuis dix ans.

« J'ai eu le bonheur de rejoindre mon régiment la veille de la bataille, et le hasard, qui semble me favoriser, a permis que je fusse désigné, quelques heures après mon arrivée, pour commander le détachement qui est chaque jour de service auprès de l'empereur : c'est vraiment une chance unique, à ce que m'ont dit tous mes camarades.

« J'ai donc tout vu de près, pendant ces vingt-quatre heures qui ont rempli ma mémoire de souvenirs pour

le reste de ma vie. D'abord, j'ai accompagné le grand capitaine dans une tournée qu'il a faite pendant la nuit pour reconnaître la position de l'armée prussienne, et j'ai pu admirer les proportions surhumaines de ce génie, dont le vaste coup-d'œil embrasse en même temps l'ensemble des choses et leurs détails les plus infimes. C'est un spectacle si prodigieux, ma sœur, que l'on ne peut le raconter. Il n'y a au monde que cet homme qui soit capable d'écrire son histoire.

« Pendant la journée, je n'ai pas quitté l'empereur un seul instant; c'est tout à côté de lui que j'ai été blessé ; il a voulu que se fût son chirurgien qui pansât mes petites blessures, à quatre pas de son cheval, et il m'a donné la croix de sa propre main, en m'adres-dressant quelques-unes de ces paroles magiques avec lesquelles il fanatise son armée.

« Ce dernier détail, ma chère Hélène, ne doit pas vous faire supposer que je suis devenu fanatique moi-même. Les sentiments de mon cœur sont ce qu'ils étaient, et mes idées n'ont pas subi le plus petit changement. Napoléon est pour moi un grand homme, le plus grand, peut-être, qui ait jamais existé ; je vois en lui bien moins le souverain de la France que l'instrument providentiel dont Dieu se sert pour ramener les peuples égarés par les sophismes des Révolutions sous le joug tutélaire de l'autorité ; mais je conserve intactes la liberté de mes croyances et l'indépendance de mes opinions au milieu de mon enthousiasme et de ma reconnaissance pour ce génie réparateur qui a relevé notre patrie dans l'estime du monde.

« Dites-vous donc bien, après avoir lu cette lettre, comme avant de la recevoir, que je mourrai royaliste, alors même que je serais resté toute ma vie fidèle à la fortune de l'homme qui m'a convié à l'honneur de verser, comme mes ancêtres, mon sang pour mon pays.

« Je tenais particulièrement à vous dire ces choses aujourd'hui, ma bonne sœur, parce que je ne veux pas que vous puissiez penser que l'enivrement de la victoire à laquelle j'ai assisté a transformé une seule de mes idées. Je conserve dans toute sa pureté la foi politique de mon enfance, et elle restera la religion de toute ma carrière, si longue et si éprouvée qu'elle soit.

« Je voudrais pouvoir vous parler un peu de mon régiment; mais de tous mes nouveaux camarades, je ne connais encore assez, pour oser formuler un jugement, que le capitaine de ma compagnie. C'est un bon Alsacien nommé Müller, qui a gagné son modeste grade sur les champs de bataille de la Révolution, et que l'Empire laisse un peu de côté, ce me semble, parce qu'il commence à vieillir. Nous avons eu hier une explication très inattendue, qui, en me donnant une haute idée de la noblesse de ses sentiments et de la franchise de son caractère, m'a sincèrement attaché à lui. Je vous conterai cela quelque jour au coin du feu, chère Hélène; et vous aimerez, j'en suis sûr, ce brave homme qui est déjà un vieil ami pour moi.

« Comme Vivant vous écrit de son côté, je ne ferai mention de lui que pour vous dire que c'est toujours

le plus dévoué des amis et le plus utile des serviteurs. Vous ne pouvez vous figurer jusqu'où vont ses soins et sa prévoyance : sa sollicitude serait presque risible s'il n'avait pas le don de la rendre toujours touchante. Il n'a pas cessé, pendant toute la bataille d'hier, de se tenir derrière mon cheval, et quelquefois même il aurait bien voulu passer devant; mais j'y ai mis bon ordre. Défiez-vous un peu, chère Hélène, du bulletin qu'il vous adresse. Le cher garçon, dans sa passion aveugle pour moi, est capable de vous donner à entendre que j'ai gagné la bataille d'Iéna à moi tout seul, ce qui n'est pas exact, je vous le jure.

« Nous serons à Berlin dans peu de jours : le temps d'y aller le fusil sur l'épaule par la grand'route, car l'armée prussienne est hors d'état de nous opposer la moindre résistance; elle n'est pas seulement battue et dispersée, elle est anéantie moralement et matériellement; ses colonnes éparses se rendent sans combat à la première patrouille qu'elles rencontrent.

« On parle de l'arrivée prochaine des Russes. Tant mieux mille fois, car sans ces auxiliaires, la campagne serait terminée; et, en vérité, venir de si loin pour une seule bataille, cela n'en vaudrait guère la peine.

« Chère Hélène, donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt et le plus souvent que vous pourrez. Ne m'épargnez pas les détails ; même ceux qui vous paraîtraient insignifiants auront du prix pour moi à la distance où nous sommes les uns des autres ; ne perdez jamais cela de vue quand vous tenez la plume pour m'écrire.

« Mes tendres respects à ma tante de Viéville. Prend-

elle enfin son parti de me voir *l'un des séïdes du Corse ?* Bonne tante ! elle est bien heureuse : elle oublie la révolution, c'est une grâce d'état.

« J'embrasse Adrienne, mais à la condition qu'elle m'aura fidèlement tenu les promesses qu'elle m'a faites la veille de mon dernier départ de Saint-Révérien. Lisez-lui ce passage de ma lettre, afin que la chère femme sache bien à quoi je fais allusion. Je ne puis vous nommer tout le monde, ma belle petite sœur; mais je compte bien que vous ne manquerez pas de donner de mes nouvelles aux personnes que j'aime et dont vous connaissez plus particulièrement l'intérêt pour moi.

« A propos, j'allais oublier de vous dire que Fingal a fait bravement son devoir pendant la bataille. Il dépose humblement ses lauriers devant les pattes mignonnes de sa jolie petite amie Phœbé.

« Adieu, chère Hélène, mon cœur est rempli de vous et ma pensée ne vous quitte jamais.

« J'espère que la santé de ma sœur de lait ne vous donne plus d'inquiétude.

« JACQUES. »

Voici maintenant la lettre de Vivant :

« Mademoiselle,

« J'ai assisté à bien des batailles dans ma vie de soldat, et j'ai connu beaucoup de braves dans nos armées ; mais je n'ai jamais rien vu d'aussi magnifique qu'Iéna ni d'aussi vaillant que monsieur le comte votre frère.

« Il s'est comporté au feu à croire qu'il n'avait fait

que cela depuis sa sortie de nourrice. Les premières balles comme les dernières l'ont trouvé le front aussi calme et le regard aussi assuré que s'il s'amusait à suivre le vol des hirondelles du haut de la terrasse de Saint-Révérien. Je m'y attendais, et cependant, quand je l'ai vu, j'en ai pleuré de joie et d'orgueil, mademoiselle Hélène.

« Dans le milieu de la journée, au moment où ça chauffait le plus fort, et au détour d'un petit bois, deux escadrons de hussards prussiens, de ceux qu'on appelle *hussards de la mort,* se sont précipités comme la foudre sur l'empereur, qui n'avait alors près de lui que quelques généraux et son peloton d'escorte; mais ce peloton, mademoiselle, était commandé par le lieutenant Jacques de Brancion, ce que les Prussiens ne pouvaient pas savoir. Monsieur Jacques s'est jeté en avant comme un lion, en criant à ses quarante chasseurs de le suivre, ce qu'ils ont fait aussi gaiement qu'on va à la noce. Il a culbuté les *hussards de la mort*, bien nommés cette fois là, tué de sa propre main l'officier qui était à leur tête, sabré à droite et à gauche, *en veux-tu, en voilà,* et finalement délivré l'empereur. Tout cela a été fait aussi vite que j'ai l'honneur de vous le dire, mais beaucoup mieux, vous pouvez le croire. Les Prussiens une fois en déroute, l'empereur a ordonné qu'on appelât monsieur le comte, et après lui avoir attaché sa croix sur la poitrine, en lui disant des paroles que je n'ose pas répéter, tant elles étaient belles, il a voulu qu'il fut pansé en sa présence par le docteur Ivan, et il a ajouté avant de se remettre en marche

pour aller plus loin : *monsieur de Brancion, vous aurez encore de mes nouvelles demain*, — ce qui veut dire aujourd'hui, Mademoiselle.

« Les blessures de monsieur Jacques ne sont pas graves, mais en revanche elles sont très flatteuses. Il y en a une à la joue droite, qui fera très bon effet un jour; l'autre est en pleine poitrine, mais par bonheur elle n'a pas pénétré profondément. Monsieur Jacques a soupé comme en revenant de la chasse et dormi tout d'un somme. J'en parle savamment, puisque je l'ai servi à table, et que j'ai passé la nuit à le regarder à la lueur du feu de notre bivouac.

« Fingal a étranglé deux Prussiens démontés. L'empereur qui le regardait faire, a dit : *Ce chien ne peut appartenir qu'à Monsieur de Brancion*. C'est encore une belle parole que celle-là, n'est ce pas, mademoiselle ?

« Dans tout le régiment, on ne s'entretient que de monsieur Jacques en faisant la soupe et en nettoyant les fourniments. Je crois que j'en deviendrai fou, tant cela me rend fier. J'ai entendu de ces vieux soldats qui grognent toujours, parce qu'ils trouvent qu'on n'en fait jamais assez, dire de lui qu'il n'a pas son pareil dans la grande-armée. *Pas son pareil dans la grande-armée*! C'est à en perdre dix fois la cervelle, n'est-il pas vrai, mademoiselle Hélène ?

« Ne croyez pas que je vous en dis plus qu'il n'y en a; ce serait impossible, et puis d'ailleurs je respecte trop monsieur Jacques pour mentir en parlant de lui.

« Ne soyez pas inquiète, Mademoiselle. Nous allons faire une petite promenade à Berlin, que nous ne con-

naissons pas encore par hasard, et dans quelques mois nous serons de retour au château, où nous vous raconterons la bataille un peu mieux que je ne puis le faire ici, parce que je n'ai pas beaucoup de temps à moi, et qu'on écrit très mal à son aise sur le ventre d'une marmite.

« On sonne à l'ordre en ce moment, mademoiselle : et j'entends bourdonner à mon oreille que c'est pour annoncer que l'empereur va passer la revue du régiment. Par malheur, il faut que je ferme cette lettre, de sorte que je ne pourrai vous apprendre ce qui arrivera pendant cette revue, ce sera pour une autre fois.

« C'est bien décidément l'empereur qui va venir. Tout le bivouac est en l'air. Je vous quitte, mademoiselle, pour aller brosser la grande tenue de monsieur Jacques. Vous voyez que ses blessures ne le gênent guère, puisqu'il songe à monter à cheval.

« Votre fidèle et respectueux serviteur,

« VIVANT BEAUGEY. »

Moins d'une heure après, l'empereur, suivi d'un splendide état-major, passait au grand galop dans les rangs des chasseurs à cheval de sa garde, dardant tout autour de lui les rayons du sourire magnétique dont son visage était illuminé.

Quand il eut achevé sa revue, il alla se placer sur le front du régiment et fit appeler les officiers, les sous-officiers et les soldats auxquels il voulait distribuer des récompenses.

— Capitaine Müller, — dit-il, — je vous accorde la croix d'officier de la Légion-d'Honneur.

— Sire, cela fait deux grâces bien près l'une de l'autre, — répondit le vieil officier en portant la main à son colback.

— Comment cela, capitaine ? — demanda vivement l'empereur.

— Sire, ne m'avez-vous pas donné hier ce jeune homme dans ma compagnie?

Et le capitaine Müller désigna Jacques, qui, ayant été aussi appelé se tenait à côté de lui un peu en arrière.

— Vous avez raison, capitaine ; mais vous êtes de ces hommes qu'on ne récompense jamais trop.... Monsieur de Brancion, approchez-vous.

Jacques fit faire quelques pas à son cheval.

— Comment vont vos blessures ! — reprit l'empereur.

— Je ne les sens pas, Sire.

— Vous croyez-vous de force à aller à franc étrier à Paris ?

— Oui, Sire.

— Eh bien ! tenez-vous prêt à partir dans une heure. Vous porterez en France la nouvelle de nos succès..... Vous en avez le droit.

— Vive l'empereur ! — s'écria le capitaine Müller.

— Vive l'empereur ! — répéta tout le régiment.

— Vive la France ! murmura Jacques.

XVIII

LE BULLETIN.

Jacques ne mit que quatre jours et cinq nuits pour franchir la distance qui sépare Iéna de Paris : c'était presque l'impossible ; mais à cette époque prodigieuse l'impossible semblait être devenu la coutume des hommes aussi bien que celle des événements.

Grâce aux rudes épreuves de ses premières années et aux habitudes actives de son adolescence, le jeune officier, en dépit de ses deux blessures, supporta merveilleusement bien la fatigue de ce long voyage fait à franc étrier ; il n'eut donc besoin que de quelques heures de repos pour pouvoir se présenter convenablement devant les hauts personnages auxquels il devait remettre ses dépêches.

Il alla d'abord chez le ministre de la Guerre, près duquel il fut admis immédiatement quand on sut qu'il apportait des nouvelles de la grande bataille dont on commençait à parler à Paris. Le ministre lut attenti-

vement le bulletin de ce beau fait d'armes, rédigé par l'empereur lui-même, puis il dit à Jacques :

— C'est vous qui êtes monsieur de Brancion ?

— Oui, mon général.

— Vous êtes nommé capitaine et officier d'ordonnance de l'empereur. Sa Majesté m'ordonne en outre de vous autoriser à passer quelques semaines dans votre famille pour vous remettre de vos blessures et des fatigues de la campagne. Vous rejoindrez l'état-major vers la fin de décembre : les hostilités contre les Russes, en supposant qu'elles éclatent, n'auront pas lieu avant cette époque.

Jacques s'inclina et sortit. Il ne s'attendait pas plus à l'avancement rapide qu'il venait d'obtenir qu'à la haute faveur qui l'accompagnait, et cependant il ne fut surpris ni de l'un ni de l'autre, parce qu'il était doué d'une de ces natures supérieures qui envisagent d'un œil également tranquille la bonne et la mauvaise fortune.

Du ministère de la guerre, le nouveau capitaine se rendit chez le prince archichancelier qui voulut aussi le voir à l'instant même. Cambacérès lut en sa présence les dépêches de l'empereur, puis il invita Jacques à dîner pour le lendemain, en lui annonçant qu'il désirait avoir un entretien particulier avec lui.

Vers le soir, Jacques prit une voiture de remise et se rendit à Saint-Cloud, où se trouvait l'impératrice Joséphine, à laquelle il remit une lettre de Napoléon.

Il avait trouvé de la bonhomie et de l'intérêt chez le ministre de la Guerre ; de la bienveillance chez l'archi-

chancelier; chez l'impératrice il rencontra la bonté exquise d'une femme que la Providence ne semblait avoir placée sur un trône que pour montrer la puissance de la grâce à côté de la séduction du génie.

— Monsieur de Brancion — dit-elle à Jacques, qui attendait, dans une attitude respectueuse, qu'elle eut achevé la lecture de la lettre qu'il lui avait apportée, — l'empereur ne me donne que peu de détails sur le nouveau succès de ses armes invincibles, mais il prétend que vous avez été à même de tout voir, et il m'engage à vons questionner : voyons, racontez-moi cette bataille... Souveraine d'un peuple vaillant et épouse d'un grand homme, je dois être curieuse dans cette circonstance où il s'agit de la gloire de l'un et de l'autre.

Jacques rougit de plaisir, mais il ne s'intimida pas, et ce fut en termes élégants, simples, et poétiques cependant, qu'il fit le récit des prodiges auxquels il avait assisté.

Pendant qu'il parlait, l'impératrice avait les yeux constamment attachés sur lui, et son regard spirituel et bienveillant semblait l'interroger.

— Quoi ! c'est là tout ce que vous avez à m'apprendre, monsieur de Brancion ! — s'écria-t-elle lorsque Jacques s'arrêta.

— Je crois avoir tout dit à votre Majesté.

— Cherchez un peu dans votre mémoire.

Jacques rougit de nouveau, mais il garda le silence : comme il n'avait plus qu'à parler de lui, il ne savait comment s'y prendre. L'impératrice, voyant son embarras, se hâta d'ajouter :

— Votre modestie m'exposerait cependant à être ingrate, monsieur de Brancion, si l'empereur était aussi discret que vous : il m'écrit qu'il vous doit sa victoire, puisque sans vous il eût sans doute été fait prisonnier.

— Je n'ai fait que mon devoir, Madame; et ce n'est pas un mérite quand on a l'honneur d'appartenir à une armée où chacun donne chaque jour les plus nobles exemples. J'ai été plus favorisé qu'un autre, et, si je m'en réjouis, je ne crois pas avoir le droit de m'en énorgueillir.

— Vous êtes un brave jeune homme, monsieur de Brancion — dit l'impératrice d'une voix émue, — et je veillerai à ce que votre modestie ne vous nuise pas pendant votre carrière... Vous avez une sœur, à ce que je crois?

— Oui, Madame.

— La verrez-vous bientôt?

— Dans quelques jours, j'espère, Madame, grâces aux bontés de l'empereur, qui a bien voulu m'accorder un congé.

— Eh bien! moi, je veux que vous lui remettiez un souvenir de ma part, et que vous lui disiez que je serai très heureuse de la voir si jamais vous l'amenez à Paris.

L'impératrice adressa quelques mots à voix basse à madame de Rémusat, qui se tenait à côté d'elle, puis elle reprit pendant que madame de Rémusat s'éloignait :

J'ai connu votre père autrefois, et vous me le rappelez beaucoup.

— Votre Majesté veut donc absolument que j'aie de l'orgueil? — répondit Jacques, dont le noble et doux visage s'illumina d'un sourire fier et mélancolique à la fois, — ressembler à mon père est toute mon ambition.

— Il vous est permis de l'avoir, et j'ajouterai qu'elle justifierait au besoin toutes les autres, monsieur de Brancion.

En ce moment madame de Rémusat revint et remit à l'impératrice un écrin en maroquin vert orné des armes impériales.

— C'est mon présent à votre sœur — reprit Joséphine avec le plus gracieux sourire. — Il y a là des émeraudes et des perles, symboles d'espérance et de pureté; il me semble que rien ne pourrait mieux convenir à mademoiselle de Brancion.

L'Impératrice inclina la tête pour indiquer que l'audience était terminée, et Jacques s'éloigna à reculons, après avoir fait un profond salut à la femme charmante qui le laissait pénétré de reconnaissance.

Le lendemain de bonne heure, Vivant, qui avait accompagné son maître, ce que nous n'avons pas jugé à propos de dire, convaincu que cela était tout-à-fait inutile, entra dans la chambre de Jacques encore profondément endormi.

— Lisez, monsieur le comte! lisez bien vite! — s'écria-t-il en jetant sur le lit du jeune officier un numéro du *Journal de l'Empire*.

Jacques se frotta les yeux, prit le journal qu'il se mit à parcourir, puis il dit à Vivant :

— C'est le bulletin de la bataille : tu aurais bien pu ne laisser dormir encore ; je sais ce qu'il doit contenir.

— Non, morbleu, vous ne le savez pas ! — reprit le ragon en s'emparant du journal que Jacques avait osé à côté de lui — Ecoutez ce passage.

Et Vivant lut à haute voix.

« Parmi les beaux faits d'armes de cette mémorable ›urnée, nous citerons l'acte d'héroïsme du lieutenant e Brancion, des chasseurs de la garde impériale. Ce ›une officier, arrivé à l'armée depuis la veille au soir ›ulement, et qui voyait le feu pour la première fois, chargé résolument, avec quarante chevaux, deux scadrons de hussards prussiens, qui, à la faveur du rouillard, s'étaient glissés au milieu de nos colonnes our enlever l'empereur et venger ainsi la mort du rince Louis de Prusse, tué dans le combat du 10, à aalfeld. Ils eussent peut-être réussi dans leur entre-rise et compromis ainsi le sort de la campagne, sans résolution du jeune officier que nous venons de nom-er. L'empereur, témoin de son intrépidité et de son ng-froid, l'a décoré de sa main sur le champ de ttaille, et a voulu qu'il fût pansé sous ses yeux de ›ux blessures légères qu'il a reçues. Toute l'armée a ›plaudi à cet acte de justice.

— Eh bien ! mon capitaine, regrettez-vous encore ıe je vous aie éveillé ? demanda Vivant en attachant r Jacques un regard radieux et attendri.

— Non, mon ami, et je te remercie au contraire, r je pense que ma sœur sera bien heureuse en lisant journal.

— Et comme ils vont être fiers au pays ! — reprit Vivant — Il me semble que je les vois et que je les entends, dimanche prochain au cabaret du grand Saint-Hubert... mais ce n'est pas tout, capitaine, écoutez encore.

Et Vivant se remit à lire :

« Ces heureuses nouvelles ont été apportées à Paris par le lieutenant de Brancion, que Sa Majesté a voulu récompenser ainsi de sa belle conduite pendant la bataille. Ce jeune officier, malgré ses deux blessures a franchi, à franc-étrier, en moins de cent vingt heure la distance qui sépare Iéna de Paris. Reçu ce soir e audience particulière par Sa Majesté l'impératrice qui désiré entendre de sa bouche le récit de notre victoire M. de Brancion avait appris peu d'instants avant son de part pour Saint-Cloud qu'il était nommé capitaine officier d'ordonnance de l'empereur.

» M. de Brancion appartient à une de ces vieilles fa milles françaises, qui, à toutes les époques de notr histoire, se sont toujours illustrées par leur valeur leur patriotisme. Son père, mort pendant l'émigratior avait été glorieusement blessé en défendant l'infortu Louis XVI lors de la journée du 10 août.

» Heureuse la nation dont le souverain sait ainsi d viner le mérite partout où il se trouve ; les grâces qu accorde sont toujours des actes de justice. »

— Et c'est imprimé tout cela, mon capitaine ! s' cria Vivant avec enthousiasme — Ma foi, vive l'emp reur ! en voilà un qui pense à tout !

Jacques fut moins expansif, bien que profondém

ouché aussi de ces attentions flatteuses et délicates. ?idée qu'une pensée politique les inspirait ne le rendit oint ingrat, et ce fut sans effort qu'il se promit de nou-eau de servir jusqu'à la fin, avec une incorruptible fidé-ité, l'homme prodigieux dont l'habileté tenait compte es services du passé en récompensant le dévouement u jour.

Il se leva bientôt après et écrivit à Hélène cette lettre ue nous citerons encore, parce qu'elle peint aussi bien es sentiments intimes de notre héros que celle qu'il lui dressa du champ de bataille d'Iéna.

« Le petit mot que j'ai jeté à la poste en passant à Nan-y, vous a appris mon retour en France, ma chère Iélène. Je n'étais pas sûr de vous revoir alors; je le uis à présent, car le ministre de la guerre, que j'ai u hier dans la matinée, m'a annoncé que l'empereur a'accordait un congé de quelques semaines. J'espère ouvoir partir demain. Ai-je besoin d'ajouter que cet spoir est une immense joie pour mon cœur rempli de ous? Me voilà capitaine et officier d'ordonnance de empereur. Je suis abasourdi de cette fortune rapide, t j'admire les caprices de la destinée. Que la nôtre est hangée depuis trois ans, ma bien-aimée sœur! Re-iercions Dieu, et plus que jamais confions-nous en sa onté, dont il nous a donné tant de preuves lors même u'il nous frappait le plus cruellement.

« Je dîne aujourd'hui chez l'archi-chancelier, qui ésire avoir un entretien particulier avec moi. Je me emande ce qu'il pourra me dire et ne le devine point. l me semble qu'il n'y a plus de faveurs à m'accorder.

Enfin, dans quelques heures d'ici, je saurai à quoi m'en tenir, et ce sera de vive voix, j'espère, que je vous conterai ce que cette entrevue avec le plus haut dignitaire de l'empire m'apprendra.

«L'impératrice que j'ai vue hier soir, comme vous allez le lire dans le journal qui vous arrivera avec cette lettre, a été charmante pour moi. Elle a connu autrefois notre pauvre père, et elle m'a révélé cette circonstance avec une grâce qui double le prix de ce bienveillant souvenir. Vous-même, chère Hélène, n'avez point été oubliée. L'impératrice m'a remis pour vous, une parure d'émeraudes et de perles fines, qui me semble fort belle, et elle m'a chargé de vous dire qu'elle serait très heureuse de vous voir, si jamais vous venez à Paris. Il y a une grande séduction dans ce couple impérial : vous le saurez quelque jour comme je le sais déjà. Je n'ai au surplus point à me défendre contre elle; loin de là je m'y abandonne, bien convaincu qu'elle ne m'entraînera jamais hors des bornes de la reconnaissance et de la fidélité. Vous expliquez-vous, ma chère Hélène, qu'il y ait des hommes qui abandonnent leurs opinions par faiblesse ou par intérêt? Cela me semble impossible et monstrueux, depuis que je suis resté si facilement attaché à mes principes dans des circonstances qui auraient dû peut-être les ébranler. Je ne m'en enorgueillis pas, croyez-le bien, car je n'ai pas même eu à combattre : c'est mon sang plus encore que ma raison qui est royaliste... mais ne serait-ce pas une bien vieille idée que j'ai là?

» Il n'est plus question de mes blessures. Je crois

ıême que celle de la joue ne paraîtra pas, au grand ésespoir de Vivant qui me voyait déjà balafré comme ıi. J'ai eu un grand chagrin en quittant Iéna. Il m'a ıllu abandonner mon pauvre Fingal qui ne pouvait ous suivre dans notre voyage à franc étrier. Je l'ai onfié ainsi que mes deux chevaux à mon ami le vieux apitaine Müller. Annoncez, avec toutes les précautions onvenables, cette triste nouvelle à la gentille Phœbé.

« Adieu, ma bien-aimée sœur ; comme je suivrai de ès-près cette lettre, je ne vous charge pour toutes les ersonnes qui veulent bien se souvenir de moi, que de ıur dire que je serai heureux de les revoir. J'espère ue tout le monde est en bonne santé.

« JACQUES. »

Le même jour, vers les neuf heures du soir, Jacques ait assis sur un divan à côté de l'archi-chancelier ıez lequel il avait dîné en nombreuse compagnie.

— Monsieur de Brancion — dit l'altesse sérénissime - l'empereur m'a chargé de vous annoncer qu'il vous nommé comte de l'Empire. Cette nouvelle preuve de bienveillance de Sa Majesté vous replace dans le rang ue le chef de votre famille occupait autrefois.

Jacques s'inclina avec un froid respect : toutes ces veurs acccumulées commençaient à lui causer une ertaine inquiétude.

— La sollicitude de l'empereur s'étend à tout, M. comte, — reprit l'archi-chancelier après quelques secondes de silence. — L'œuvre qu'il a entreprise de reonstituer la France et de réconcilier entre elles les diffé-

rentes classes de citoyens, que nos discordes civiles ont jetées dans un antagonisme fâcheux, impose à Sa Majesté l'obligation d'appeler à y concourir avec lui toutes les intelligences élevées et toutes les âmes généreuses... Vous avez une sœur, n'est-ce pas ?

— Oui, Monseigneur.

— Quel âge a-t-elle ?

— Pas encore quatorze ans.

— C'est fâcheux, et l'empereur va être contrarié de cette circonstance.

— Il ne dépend pas de moi de la changer, Monseigneur — répondit Jacques en souriant.

— Mais peut-être mademoiselle de Brancion est-elle très-formée pour son âge.

— Monseigneur, on lui donnerait dix-huit ans, — repartit Jacques qui ne pouvait comprendre à quelle conclusion arriverait cette espèce d'interrogatoire.

— Alors tout pourra s'arranger avec des dispenses.

— Monseigneur, veuillez me dire de quoi il s'agit.

— D'une chose encore très avantageuse pour vous, monsieur de Brancion : Sa Majesté veut marier mademoiselle votre sœur, pour laquelle elle a fait choix de M. le comte Rambert, l'un de ses meilleurs et de ses plus brillants généraux de division : il peut être d'un moment à l'autre maréchal de France.

— Sa Majesté a trop de bonté, Monseigneur — dit Jacques avec une gravité ferme ; — mais je trouve ma sœur beaucoup trop jeune encore pour songer à l'établir.

— Nous attendrons jusqu'au printemps prochain, si cela peut vous être agréable : les ordres de l'empereur, si absolus qu'ils soient, ne prescrivent pas une conclusion immédiate.

— Mais, Monseigneur, je n'ai pas le droit d'accepter ou de refuser un établissement pour ma sœur, et qui que ce soit en France, fût-ce même l'Empereur, n'a celui de lui imposer un choix.

— Quoi! Monsieur, après toutes les faveurs dont Sa Majesté vous a comblé, vous pensez à résister à l'un de ses désirs! Ces sortes de choses ne se font plus.

— Monseigneur, je ne résiste à rien, parce qu'il peut convenir à ma sœur d'accepter ce qu'on lui offre; mais je proteste d'avance contre la prétention qu'on a de disposer de sa main à son insu, afin d'indiquer loyalement que je m'opposerai à toute violence que l'on voudrait faire à sa volonté.

— C'est votre dernier mot?

— Oui, Monseigneur.

— Avez-vous réfléchi aux conséquences de ce refus peu mesuré?

— Monseigneur, je n'ai point à réfléchir; comme il s'agit d'un devoir, toute délibération m'est interdite.

L'archi-chancelier se leva.

— Écoutez, monsieur de Brancion — dit-il d'une voix insinuante — j'aime la jeunesse surtout quand elle est courageuse et digne. Je ne rendrai donc compte de notre conversation à Sa Majesté l'Empereur que dans quarante-huit heures, et j'espère que d'ici là vous re-

viendrez à des sentiments plus raisonnables, mais ce délai passé, vous comprenez...

— Vous pouvez écrire dès ce soir, Monseigneur, car je ne varierai point : ma sœur seule disposera de sa main.

Et Jacques sortit après avoir salué avec respect son interlocuteur, qui semblait terrifié de tant d'audace.

XIX

PLUS DEUIL QUE JOIE.

A l'époque dont nous parlons, le service des postes, bien que fort amélioré déjà, n'était cependant pas encore parvenu au degré de régularité, de fréquence et de rapidité qu'il a atteint aujourd'hui; et pour ne citer qu'un exemple à l'appui de cette observation, nous dirons qu'à Arc-en-Barrois, qui était le bureau le plus rapproché de Saint-Révérien, le courrier n'arrivait que deux fois par semaine, le dimanche et le jeudi.

De plus, l'institution si utile des facteurs ruraux n'existant pas encore, il fallait de toute nécessité que les personnes qui attendaient des lettres les envoyassent chercher, et d'ordinaire on remettait le plus longtemps possible cette démarche, afin de ne pas la faire inutilement.

A la vérité, quelques villages, plus avancés que les autres dans la voie du progrès, possédaient un individu quelconque, le plus habituellement militaire en retraite et ivrogne en activité, qui était censé aller

tous les huit ou dix jours recueillir les dépêches destinées aux habitants du pays, pour les remettre à qui de droit; mais cette personnification vivante *du messager boiteux* était plutôt nuisible qu'utile, et d'ailleurs elle n'existait pas encore dans les parages de Saint-Révérien.

De tout cela il résultait très-fréquemment qu'une lettre venant d'une vingtaine de lieues pouvait fort bien ne pas parvenir plus promptement entre les mains de celui à qui elle était destinée, que celle qui avait trois ou quatre fois cette distance à parcourir.

Cette petite explication était nécessaire pour faire comprendre à ceux de nos lecteurs qui ne connaissent que les améliorations du temps présent, comme quoi il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que mademoiselle de Brancion eût reçu en même temps le petit mot que Jacques lui avait adressé de Nancy pour lui annoncer son arrivée en France, et la lettre plus longue qu'il lui avait écrite de Paris, pour lui dire qu'il espérait la rejoindre prochainement et passer quelques semaines auprès d'elle.

Quant aux deux messages partis du champ de bataille d'Iéna quelques heures avant que Jacques l'eût quitté lui-même, ils étaient parvenus sans retard à Hélène, parce que celle-ci, fort inquiète alors, n'avait jamais manqué d'envoyer à la poste chaque jour de courrier; mais une fois rassurée par les lettres de Jacques et de Vivant, elle était revenue à ses habitudes, lesquelles consistaient à ne faire prendre les paquets à son adresse que le lundi, qui était jour de marché à Arc.

Hélène apprit donc tout à la fois l'honorable mission dont son frère avait été chargé, les faveurs inespérées qui en étaient la suite, et l'heureuse nouvelle de leur prochaine réunion.

Expansive comme tous les êtres qui sont assurés de la sympathie de ce qui les entoure, Hélène n'eut rien de plus pressé que de faire partager son bonheur aux habitants du château; puis, quand elle se fut abandonnée pendant quelques instants avec eux à la joie qui inondait son cœur, elle voulut l'augmenter encore en allant la confier à Francine, qu'elle n'avait pas vue depuis le jour où elle lui avait communiqué les deux lettres venant directement du champ de bataille d'Iéna.

Elle prit par la main la petite Paquerette, dont elle se séparait le plus rarement possible, et elle se dirigea vers la demeure de Brulard, en suivant le chemin le plus court qui se trouvait être aussi le plus pittoresque.

C'était vers le milieu d'une de ces riantes et suaves matinées d'automne, pendant lesquelles la nature se revêtant d'une splendeur nouvelle, semble vouloir, à force de coquetterie et de grâce, augmenter les regrets que nous laissera son prochain et dernier adieu. La végétation des bois était d'une merveilleuse richesse et de la plus éblouissante variété ; le colchique couvrait de myriades de fleurs étoilées les prairies ranimées par la fraîcheur des nuits; les fils de la Vierge étendaient leurs réseaux brillants sur les pointes des tiges des jeunes blés qui commençaient à percer le sol nouvellement remué; la grive et le rouge-gorge, ces modestes

virtuoses de l'arrière-saison, gazouillaient dans les buissons couverts de baies étincelantes, et un vivifiant et radieux soleil versait sur toute la contrée, ainsi embellie, de doux et joyeux rayons que ne voilait aucun nuage.

Hélène atteignit l'ancien presbytère du côté de la porte de l'enclos qui donnait sur les bois, et comme cette porte se trouvait fermée au loquet seulement, la jeune fille n'eut besoin de personne pour pousser plus loin une entreprise qui n'était au surplus pas nouvelle pour elle, puisqu'elle était venue voir plus d'une fois Francine depuis la visite qu'elle lui avait faite avec son frère, le jour du départ de celui-ci pour l'armée.

Quand Hélène eut fait quelques pas dans le jardin, elle aperçut Brulard qui se promenait à peu de distance, la tête inclinée sur la poitrine, comme un homme plongé dans une profonde et pénible méditation.

Brulard, par un sentiment de délicatesse dont il faut lui savoir gré, évitait avec un soin extrême de se trouver en présence de mademoiselle de Brancion chaque fois qu'elle venait visiter sa fille. Hélène pensa donc qu'il en serait encore de même ce jour-là, de sorte que ce ne fut pas sans une espèce de surprise et même d'inquiétude qu'elle remarqua que Brulard, l'ayant aussi aperçue, venait droit à elle comme s'il était décidé à l'aborder.

Quand mademoiselle de Brancion n'eut plus de doutes sur les intentions de l'ex-valet de chambre, elle prit son parti résolument, c'est-à-dire qu'au lieu de continuer son chemin vers la maison, elle s'arrêta pour

attendre Brulard qui traversait une petite pelouse. afin d'arriver plus vite et plus directement dans l'allée où elle se trouvait.

Son visage, habituellement pâle, ravagé et empreint de souffrance, était encore plus altéré que de coutume, et quand il aborda Hélène, celle-ci remarqua que tout son corps était agité d'un tremblement nerveux, pénible à contempler, parce qu'il trahissait évidemment une grande perturbation morale.

Cette idée frappa si vivement Hélène, qu'oubliant tout-à-coup la répulsion que lui inspirait cet homme, elle lui dit avec l'accent d'un véritable intérêt et d'une pitié profonde :

— Mon Dieu, monsieur Brulard, qu'avez-vous ?

— J'ai... j'ai, mademoiselle, — balbutia Brulard avec une sorte d'égarement, — que je suis le plus malheureux des hommes !

— Francine serait-elle malade ?

— Non, mademoiselle ; mais elle est plongée dans un sombre désespoir, et depuis quarante-huit heures il m'a été impossible de lui arracher une seule parole. Oh ! tâchez d'obtenir d'elle qu'elle vous dise ce qui l'afflige ; et s'il existe un moyen de la consoler, faites-le moi connaître, je vous en conjure au nom de tout ce que vous avez de plus cher au monde !

— Où est-elle en ce moment ? — demanda Hélène.

— Dans sa chambre, où je n'ose plus entrer.

— Mais enfin, savez-vous ce qu'elle a ?

— Oui... je crois... j'ai du moins des soupçons... Allez vite auprès d'elle ! c'est Dieu qui vous envoie.

Hélène se pencha à l'oreille de Paquerette pour lui dire de l'attendre en jouant dans le jardin, puis elle se dirigea vers la maison en faisant comprendre à Brulard, par l'expression de son visage, qu'elle s'associait à ses inquiétudes, quelle qu'en fût la cause.

— C'est moi, ma bonne amie — dit-elle en frappant à la porte de Francine, dont la clef était retirée.

La porte s'ouvrit aussitôt, et les deux amies se trouvèrent en face l'une de l'autre.

— Vous m'abandonnez donc, Francine ? — dit tendrement Hélène après avoir embrassé la jeune fille, qui se tenait immobile et silencieuse devant elle.

— Non, Mademoiselle, car j'allais vous écrire — répondit Francine, en conduisant Hélène vers un petit sopha placé près de la fenêtre.

— M'écrire quand vous pouvez me voir ! Pourquoi ce changement dans des habitudes qui me rendaient si heureuse ? Vous ne m'aimez donc plus ?

Et Hélène entoura de ses deux bras Francine, dont la physionomie et l'attitude trahissaient une douloureuse contrainte.

Je vous aime, au contraire, plus que jamais, Mademoiselle — répondit-elle, après quelques secondes de silence, en cherchant à se dégager doucement de l'étreinte de son amie — Mais, comme nous devons bientôt nous séparer pour toujours, je tâche dès à présent de prendre l'habitude de ne plus vous voir.

— Nous allons nous séparer bientôt ! s'écria Hélène, — Bientôt et pour toujours ! — reprit-elle. — Que signifient ces paroles, Francine ?

— Elles signifient que j'ai pris une résolution à laquelle rien au monde ne me fera renoncer.

— Une résolution sans me consulter... moi qui suis votre meilleure, votre seule amie, m'avez-vous dit souvent ! Ah ! Francine, je n'aurais jamais cru cela de vous !

— Pardonnez-moi, Mademoiselle ; et sans que je vous dise pourquoi, croyez bien qu'il m'a été impossible d'agir autrement... plus tard... un jour vous saurez tout.

— Mais que dira mon frère ? attendez-le du moins pour le consulter. Je vous apporte une lettre de lui qui m'annonce son arrivée prochaine. Peut-être sera-t-il ici aujourd'hui même...

Une pâleur mortelle couvrit le visage de Francine ; ses mains se rejoignirent par un mouvement involontaire et se serrèrent convulsivement l'une contre l'autre ; elle semblait en proie à un si violent désespoir, qu'Hélène cessa de parler pour se jeter au cou de son amie en sanglotant.

Elles restèrent quelques instants enlacées, confondant leurs larmes et leurs soupirs, car Francine s'était mise aussi à pleurer.

— Écoutez, mademoiselle Hélène — dit-elle après un assez long silence — ce que je vous ai annoncé est irrévocable. Vous me demandez de consulter monsieur votre frère... je ne le ferai pas ; et si je le faisais, il m'approuverait, j'en suis sûre. Je vous aime plus que jamais... J'aime tendrement aussi mon malheureux père... Ce ne sera pas sans un affreux brisement de

cœur que je quitterai ce cher pays, où j'ai tant souffert cependant... Mais il faut que ma destinée s'accomplisse, telle que je l'ai choisie, ou que je meure misérablement dans des tortures morales au-dessus de mes forces...

— Quoi! — s'écria Hélène avec un redoublement de sanglots — rien, rien au monde ne peut donc vous faire abandonner cette cruelle résolution?

— Rien, Hélène! — repartit Francine avec une fermeté navrante, — et j'attends de votre amitié et de votre courage que vous ne chercherez pas à la combattre... Croyez-moi, c'est un devoir que je remplis : cette parole doit suffire à la sœur du comte de Brancion. Maintenant, mon amie, j'ai une grâce à vous demander.

Hélène, ne se sentant pas la force de répondre, porta la main de Francine à ses lèvres pour lui faire comprendre qu'elle pouvait disposer d'elle.

— Je vais porter un coup mortel à mon père, — reprit Francine d'une voix à peine intelligible, — et depuis deux jours je recule devant cette horrible nécessité. Mon silence et mon désespoir l'ont déjà averti qu'un grand malheur le menace ; mais je vois qu'il est encore bien loin de la vérité. Venez-moi en aide, ma seule amie.

— Que voulez-vous que je fasse? — murmura Hélène.

— Préparez-le à vivre désormais seul... plus seul qu'un autre, hélas! puisqu'il n'a pas un ami dans ce monde...

— Vous vous séparez donc aussi de lui? — s'écria Hélène.

— Oui.

— Mais enfin que devenez-vous ?

— J'entre aux sœurs de la Charité de Nancy.

Hélène ne put retenir un cri de douloureuse surprise.

— J'y prierai pour vous, pour votre noble et généreux frère — reprit Francine — et je finirai peut-être par obtenir de Dieu la grâce d'une sainte mort pour celui qui vous a fait tant de mal.

— Ne craignez-vous pas au contraire, en le réduisant au désespoir, de l'éloigner des sentiments auxquels vous espérez le ramener par vos prières, et ne pensez-vous pas que votre présence...

— J'ai tout examiné, Hélène — interrompit Francine — et je vous conjure encore de ne pas chercher à m'ébranler. Si je vous écoutais, je vous l'ai déjà dit, je mourrais de douleur sous vos yeux, ici, en présence de mon pauvre père, et au milieu de scènes de désespoir, dont la seule pensée me rend presque folle! C'est pour ménager ceux que j'aime que je m'éloigne... Ils me sauront vivante dans le tombeau de toutes les vanités humaines, cela vaudra mieux que de les condamner à m'ensevelir de leurs propres mains!

— Promettez-moi du moins que vous réfléchirez encore pendant quelques jours; et autorisez-moi à confier tout ce que vous m'avez dit à mon frère.

— Je partirai après-demain... Si d'ici-là M. de Brancion arrive, je ne m'oppose pas à ce que vous lui

rendiez compte de notre conversation; mais je vous avertis d'avance que je suis très décidée à ne pas le voir.

— Francine, vous avez une âme de bronze — dit Hélène d'un ton d'amer reproche.

— C'est sans doute pour cela que tout ce qui s'y grave est ineffaçable — répondit Francine avec douceur — Oh! Hélène, ne me jugez pas sévèrement! Si vous saviez, si vous saviez...

Et Francine, au bout de ses forces et de son courage, se laissa tomber à genoux devant Hélène en poussant des cris étouffés, mais déchirants par l'anxiété poignante et longtemps contenue qu'ils exprimaient.

Hélène lui entoura le cou de ses deux bras, puis elle lui dit en appuyant son front contre sa joue pâle et inondée de larmes :

— Je ne suis qu'une enfant encore, Francine; mais je ne puis croire cependant qu'il n'existe pas d'autre remède au mal qui vous dévore que la résolution extrême que vous avez prise... et je pourrais peut-être murmurer à votre oreille une parole consolante qui...

— Ne la prononcez pas, Hélène — s'écria Francine avec une énergie surhumaine. — Ne la prononcez pas! — reprit-elle en se remettant debout. — Mon sacrifice ne sera déjà que trop douloureux. Pitié! pitié!

En ce moment un bruit de grelots et des claquements de fouet retentirent sur la route que l'on apercevait de la fenêtre près de laquelle se tenaient les deux jeunes filles.

— C'est mon frère! — dit Hélène en se levant vivement.

— Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! — murmura Francine, dont la tête retomba avec accablement sur son sein.

— Voulez-vous encore que je parle à votre père? — demanda Hélène.

— Non, je m'en chargerai... Retournez vite au château, Mademoiselle...

— Vous ne ferez rien avant de m'avoir vue?

— Partez ! partez ! qu'il ne soit pas dit que je lui enlève un seul instant de son bonheur !

Malgré cette touchante prière, Hélène ne pouvait se décider à s'éloigner; mais la porte s'ouvrit brusquement, et Brulard, le visage aussi radieux qu'il pouvait l'avoir, entra en criant d'une voix entrecoupée :

— Mademoiselle Hélène, monsieur votre frère arrive !

Les deux jeunes filles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre, et Hélène sortit en courant, après avoir murmuré à l'oreille de Francine quelques paroles que Brulard n'entendit pas.

XX

LE MYSTÈRE.

Après le brusque départ d'Hélène, Brulard passa quelques instants à contempler sa fille sans proférer une seule parole ; mais, en dépit de son silence, il était facile de deviner à la tension douloureuse de sa physionomie, qu'il désirait ardemment savoir quelle espèce d'explication avait eu lieu entre les deux jeunes filles, pendant l'entrevue que l'arrivée de Jacques venait d'interrompre si inopinément.

Toutes ses tentatives pour déterminer Francine à s'ouvrir à lui sur les causes de sa tristesse toujours croissante, ayant constamment échoué depuis quelque temps, Brulard résolut d'entrer sans ménagement et sans détour dans le vif des motifs auxquels il attribuait le changement physique de sa fille et le silence obstiné qu'elle opposait à toutes ses questions depuis quarante-huit heures.

Il espérait provoquer ainsi une explosion des sentiments secrets de Francine, et une fois ce premier suc-

cès obtenu, il comptait travailler sans relâche à l'exécution d'un plan qui eût paru insensé à tout autre, mais dont son aveuglement paternel lui montrait la réussite, sinon tout à fait certaine, du moins fort possible.

Une fois décidé à entrer dans cette voie, Brulard eut la force d'imposer à tout son extérieur bouleversé une transformation aussi subite que complète. Son visage sombre s'éclaira d'une espèce de sourire ; ses pommettes creuses et livides se colorèrent légèrement ; quelque chose comme un rayon d'insouciance ou de gaîté jaillit de l'orbite au fond duquel roulait sa prunelle verdâtre ; il fit entendre dans la cavité de son gosier la petite toux qui, chez lui, précédait toujours le ricanement à l'aide duquel il grimaçait l'assurance, l'ironie ou la jovialité.

Francine comprit qu'elle allait avoir une nouvelle lutte à soutenir ; mais cette fois elle chercha d'autant moins à l'éviter, qu'elle rêvait de son côté au moyen de l'engager elle-même la première.

D'une part, le retour imprévu de Jacques lui imposait la loi d'accomplir plus promptement encore le projet qu'elle avait conçu, et, de l'autre, comme elle ne pouvait plus, dans un pareil moment, compter sur Hélène pour préparer son père, il était de toute nécessité qu'elle se chargeât de ce soin, si pénible qu'il fût.

— Eh bien ! ma Minette, — dit Brulard en se frottant les mains d'un air de satisfaction, — il est arrivé?

Francine garda le silence.

— Quoi ! — reprit Brulard, — tu n'es pas plus con-

tente que cela du retour de ton frère de lait ? Mais tu es donc bien changée ?

— Je suis au contraire toujours la même — répondit Francine avec une morne gravité. — Asseyez-vous, mon père... j'ai à causer longuement et sérieusement avec vous.

— Ce que tu as à me dire ne doit pas m'affliger, j'espère ? — demanda Brulard, dont la physionomie reprit subitement son expression habituelle d'anxiété sinistre.

Francine hésita avant de répondre à cette question : elle sentait qu'elle allait enfoncer le poignard dans le cœur de son malheureux père.

Ils prirent place tous deux sur le petit sopha, et ils se regardèrent pendant quelque temps avec tristesse sans échanger une parole.

Enfin, Francine saisit vivement les deux mains de son père, les serra l'une contre l'autre dans les siennes puis elle lui dit d'une voix brisée :

— Pardonnez-moi, mon pauvre père...

— Mais je te pardonne d'avance, mon enfant. Tu sais bien que je ne trouve jamais rien de mal dans ce que tu fais.

— Oh ! vous me déchirez le cœur en parlant ainsi ! — s'écria Francine. — Ce que j'ai à vous apprendre va vous réduire au désespoir...

— Je comprends... tu persistes dans ton idée de t'éloigner de ce pays.

— Francine fit avec accablement un signe de tête affirmatif.

Eh bien ! ma fille, si ta détermination est irrévocable, je vais prendre tous mes arrangements pour notre départ, ajouta le malheureux père qui était à mille lieues de deviner toute l'étendue de l'infortune qui le menaçait.

— Il n'y a pas d'arrangements à prendre, mon père, — murmura Francine.

Alors il ne s'agit que d'une absence de quelques mois... tu as raison cela peut se faire du soir au lendemain, et...

— Il s'agit d'une séparation éternelle ! — interrompit Francine avec une sombre résolution.

— Je n'y comprends plus rien — balbutia Brulard.

— C'est vous et moi qui devons nous séparer pour toujours — reprit Francine.

Brulard se pencha brusquement sur sa fille, attacha sur elle des yeux égarés, et lui dit :

— Mais tu es donc folle, ma pauvre enfant.

— Je ne le suis pas encore, mon père ; et c'est pour ne pas le devenir que j'ai pris la résolution de quitter le monde... encore une fois pardonnez à votre malheureuse fille !

— Dans quelque lieu que tu ailles, je te suivrai.

— C'est impossible !

— Ce qui est impossible, c'est qu'il existe sur la terre un asile où tu puisses te retirer sans moi.

— Ne dites pas cela, mon père, parce que nos destinées ne sont pas tellement liées...

— Si tu veux te tuer — interrompit Brulard avec un calme sublime — parle... je me tuerai aussi... Mais vi-

vre sans toi, vois-tu, ma fille, cela est au-dessus de mes forces.

Francine se laissa tomber aux pieds du vieillard et embrassa ses genoux en sanglotant.

— Oh ! ne me tenez pas ce langage, mon pauvre père ! — s'écria-t-elle d'une voix étouffée. — Nous avons mieux à faire, vous et moi, que de mourir comme des impies et des réprouvés.

— Je ne veux pas vivre... Je ne vivrai pas sans toi, ma fille... J'en aurais la volonté que je ne m'en trouverais pas la force.

— Demandez-la à Dieu, mon père.

— Que je demande à Dieu la force de vivre sans toi ! Si peu que je le respecte, je ne jouerai pas cette indigne comédie avec lui, car, puisqu'il voit tout, il saurait bientôt que mon cœur démentirait mes lèvres... Maintenant, achève... il faut que je sache tout.

Francine releva la tête, regarda son père avec une expression suppliante et désolée, puis elle lui dit :

— Je veux partir seule...

—Tu me l'as déjà annoncé ; mais quand veux-tu partir?

— Après demain.

— Et où comptes-tu aller ?

— Vous ne me maudirez pas ?...

— Je peux maudire le genre humain, mais non mon enfant... Parle, parle, ma fille.

— Eh bien ! mon père, je voudrais... j'ai l'intention de me retirer aux sœurs de la Charité de Nancy et d'y consacrer le reste de ma vie à servir les pauvres et les malades.

Francine prononça cette phrase avec une difficulté extrême, laissant un long intervalle entre chaque mot, et tenant constamment un regard suppliant et tendre attaché sur son père.

Brulard fit entendre son ricanement sinistre.

—Est-ce qu'il y a encore des sœurs de la Charité?— dit-il avec une ironie méprisante. — Est-ce que la révolution n'a pas détruit tous ces asiles que l'oisiveté et la superstition avaient inventés pour le désespoir des pères? (1) Tu rêves, ma Minette, ou tu veux t'amuser à me donner de l'inquiétude... Hé! hé! hé!

— Ne vous faites pas d'illusions, mon père. Ce que je vous dis est sérieux... La maison dont je vous parle existe, et même on m'y attend.

— On t'y attend! s'écria Brulard d'une voix terrible. — Et qui donc a osé t'offrir un abri, sans savoir si tu avais obtenu l'aveu de ton père avant de le solliciter? Mais je dénoncerai à l'autorité ces femmes comme de viles intrigantes... Je les vois venir; c'est ta fortune qu'elles convoitent...

— Elles savent, au contraire, que nous pouvons en faire un meilleur usage que de la leur donner, —interrompit Francine. —Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mon père... laissez-moi partir.

— Tu n'es pas majeure, et je refuse de la manière la plus positive mon consentement à cette résolution criminelle... Oui, criminelle, Francine! car, vois-tu bien,

(1) Brulard, comme la plupart des révolutionnaires aveugles, ignorait que tout ce que les révolutions renversent d'utile, se relève de soi-même dès qu'elles ont passé. (*Note de l'Éditeur*).

la fille qui abandonne un père dont elle est la seule consolation et l'unique soutien, commet un crime! un crime, entends-tu !... et si la religion décidait qu'une pareille monstruosité est permise, les hommes qui, comme moi, ont travaillé à la détruire, auraient bien mérité de l'humanité.

—Ainsi, mon père, vous vous opposez à mon départ?

— Oui, ma fille!

— C'est votre dernier mot?

— Et il est irrévocable.

— Alors vous me verrez mourir sous vos yeux.

—J'aime mieux cela. —répondit Brulard avec une énergie surhumaine.

Francine fit un mouvement de douloureuse surprise.

—Oui, j'aime mieux cela, — reprit Brulard, — parce que je serai mort avant toi, et du moins la même tombe pourra nous réunir.

Francine, qui s'était relevée, alla s'asseoir sur un fauteuil, les bras croisés et la tête inclinée sur son sein haletant.

— Écoutez-moi, mon père, et ne m'interrompez pas, — dit-elle après quelques instants d'un douloureux silence. — J'aime monsieur de Brancion... Je l'aime comme une insensée, et s'il existe au monde un moyen d'empêcher cet amour de me tuer misérablement, c'est celui que Dieu m'a inspiré et dont je viens de vous faire part... Il n'y a rien, mon père, que je n'aie tenté jusqu'à ce jour pour me guérir de cette folle passion ; mais comme la fatalité a toujours été plus forte que

mon courage, il faut bien en venir à la dernière ressource qui me reste... Je sais que je commets une action coupable en vous abandonnant... Je me la reproche avec une amertume dont Dieu seul peut connaître la force et la sincérité... Mais la honte de succomber ici à des douleurs qui ne seraient un secret pour personne, domine tout... Comment ne le comprenez-vous pas, mon père, vous qui m'avez si souvent répété que vous étiez fier de votre enfant? Je ne veux pas vous adresser ici un reproche indirect; mais, franchement, pour vous et pour moi, n'est-il pas bien nécessaire que nous nous relevions dans l'estime de ceux qui nous connaissent... Et sera-ce possible, si l'on peut supposer que je spécule sur mon désespoir pour attendrir le cœur de monsieur de Brancion? Si je pars, si j'ensevelis le reste de mes jours dans un hospice, personne ne saura pourquoi, on vous plaindra... et plus tard peut-être mes prières...

— N'ajoute pas un mot de plus, ma fille, si tu ne veux pas entendre les plus horribles blasphèmes sortir de ma bouche! — s'écria Brulard, avec une sorte d'égarement dans le regard et dans la voix. — Ai je besoin qu'on me plaigne? Que me font tes prières ?... Tu sais bien que je ne crois à rien : que le ciel et la terre ne sont que mon amour pour toi? Toi entrer dans un hospice, Francine! mais j'irais t'en arracher demain. dussé-je, pour arriver jusqu'à toi, écraser sous mes pieds toutes les béguines qui ont exploité tes scrupules pour t'attirer à elles. Tu aimes monsieur de Brancion!... Eh bien! si lui t'aime aussi, et cela est, j'en

suis sûr, pourquoi chercherais-tu à te guérir de ton amour? Qui peut savoir ce que l'avenir vous garde à tous deux?

—Qui peut savoir ce que l'avenir nous garde?— répondit lentement Francine. — Moi, mon père, et c'est pour cela que je veux m'éloigner sans retour possible.

—Mais puisque je te dis qu'il t'aime...

—Mon Dieu, je ne le nie pas, —interrompit Francine; seulement, je regarde cette réciprocité d'affection comme un malheur de plus pour moi.

—Parce que tu as des idées romanesques, ma pauvre enfant! tu te figures que la fille d'un homme comme moi, d'un parvenu, d'un ancien laquais, n'est pas faite pour épouser le noble héritier des comtes de Brancion...

— Cela est un peu vrai, —murmura Francine avec un sourire de douloureuse résignation.

—Mais si monsieur Jacques n'a pas les mêmes préjugés que toi sur le chapitre de la naissance...

—Réfléchissez donc un peu, mon père, —interrompit de nouveau Francine. —Ce n'est pas seulement la naissance qui nous sépare, monsieur de Brancion et moi... c'est... c'est aussi... votre position particulière vis-à-vis de lui... Ah! vous auriez bien dû ne pas me condamner à vous montrer cet abîme que notre passé a creusé entre nous !... Pardon, pardon mille fois, mon pauvre père! Mais puisque vous ne voulez pas reconnaître la vérité, il faut bien que je vous la rappelle!

Pendant ces dernières paroles de Francine, Brulard,

qui semblait plus irrité que triste peu d'instants auparavant, était tombé dans un profond abattement; sa physionomie trahit tout-à-coup une violente lutte intérieure. On eut dit, à le voir, qu'il venait seulement de découvrir toute l'étendue du malheur de son enfant.

—Ainsi, à t'entendre, —dit-il avec effort, —je serais ton propre bourreau?

Francine ne put répondre à cette interpellation que par un regard désolé: c'était avouer à son père qu'elle avait frappé juste sur le point sensible de sa conscience.

—Mais cependant, si monsieur de Brancion m'a loyalement pardonné, ce serait lui faire injure que de ne pas croire que je suis, vis-à-vis de lui, comme si je n'avais aucun tort à me reprocher.

Brulard fit cette réflexion bien plus comme s'il se répondait à lui-même que comme s'il l'adressait à sa fille, qui reprit cependant:

— Vous ne réfléchissez pas, mon père, qu'il y a des choses que monsieur de Brancion n'a pu vous pardonner.

—Et lesquelles?—demanda Brulard d'une voix dont le timbre venait de subir une altération extraordinaire.

—Celles qu'il ne connait pas?

—S'il ne les connait pas, je n'ai point à m'en occuper, —repartit Brulard avec un peu moins d'anxiété.

—Mais si d'autres les connaissent, mon père...

—Que veux-tu dire?—murmura Brulard dont le visage prit un aspect cadavérique.

—Ne me questionnez pas, mon père... et au nom du ciel, n'approfondissez rien... Sachez seulement une

chose, c'est que monsieur de Brancion serait là à mes pieds me suppliant d'accepter son cœur et sa main, que je croirais de mon devoir de tout refuser... et que je refuserais tout!

Brulard se frappa le front des deux mains avec tous les signes du plus affreux désespoir.

— Dieu voudrait-il me punir par mon enfant? — balbutia-t-il d'une voix sourde et à peine articulée. — Mais bah! — reprit-il moins distinctement encore, — il n'y a pas de Dieu.

Il se leva s'approcha lentement de Francine, lui saisit le bras et la regardant fixement en se penchant sur son visage, il lui dit:

— Qui sait quelque chose que monsieur de Brancion ne sache pas?

— Je vous ai prié de ne pas me questionner, mon père.

— Je veux tout savoir, afin d'acheter le silence de ceux qui pourraient parler.

— C'est inutile, ils ne parleront pas.

— Tu les connais donc?

Francine baissa les yeux.

— C'est toi! s'écria Brulard. . Ah! je comprends tout maintenant.

Et il tomba comme si la foudre venait de le frapper.

XXI

LE DOIGT DE DIEU.

Aux cris déchirants de Francine, qui avait cru son père mort sur le coup, les trois domestiques de la maison accoururent en toute hâte.

Carmagnole releva son maître, et, aidé de la cuisinière et de la petite femme de chambre Tronquette, il le porta dans sa chambre au rez-de-chaussée de la maison.

On l'étendit sur son lit, on desserra tous ceux de ses vêtements qui pouvaient le gêner, puis Francine, au désespoir, envoya Carmagnole chercher le médecin du village.

En attendant son arrivée et son arrêt, la pauvre enfant fit tout ce qu'elle put pour rappeler son père à la vie. Le pouls battait encore, quelques faibles mouvements se faisaient sentir dans la région du cœur, mais la face était toujours livide, les yeux toujours fermés, et les membres gardaient une raideur du plus fâcheux augure. Évidemment si le coup n'était pas mortel, il

devait avoir une grande gravité, et Francine, qui ne pouvait s'empêcher de reconnaître qu'il était parti de sa main, éprouvait d'affreux remords au milieu de ses inquiétudes.

Une heure s'écoula dans d'inexprimables angoisses et au milieu de soins toujours infructueux. Le médecin arriva, mais sa présence ne ramena pas le calme, parce qu'il ne put donner d'espoir. Après avoir examiné le malade attentivement, il déclara avec tous les ménagements que commandait la douleur de Francine, que Brulard, frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante, était dans un état qui ne laissait que bien peu de prise aux tentatives de l'art.

Cependant les moyens les plus énergiques furent employés, et après deux saignées et l'application de larges synapismes sur les jambes, le malade ouvrit les yeux, fit quelques mouvements des bras, et prononça même cinq ou six paroles sans suite et mal articulées.

— Vous voyez bien qu'il y a du mieux, Monsieur — dit Francine d'une voix entrecoupée par les sanglots — Oh! promettez-moi que vous ferez tout ce qui dépendra de vous pour le sauver.

— Vous ne devez pas en douter, ma chère demoiselle; mais, hélas, la science est bien impuissante contre les accidents de cette nature. Si j'avais le bonheur de sauver monsieur votre père, je ne parviendrais toujours pas à lui rendre la raison. Mais comment cela lui est-il arrivé? vous étiez là, je présume?

— Hélas oui, Monsieur, j'y étais, et je crains bien d'avoir à me reprocher...

Francine ne put achever, les sanglots lui coupèrent la parole.

— Ces accidents-là — dit le docteur — se manifestent assez habituellement à la suite de violents accès de colère : Monsieur votre père serait-il...

En ce moment Brulard agita ses bras au-dessus de sa tête, et dit d'une voix lente et forte :

— Je sais comment on brûle... Je mettrai le feu à leur couvent... et si elles crient je les enverrai à la guillotine pour les faire taire... hé ! hé! hé !

— Vous voyez, mademoiselle — dit froidement le docteur — voilà déjà le délire qui commence.

— Vous croyez que c'est du délire, —murmura Francine d'une voix brisée. Est-ce bon ou mauvais signe ?

— Ce n'est ni l'un ni l'autre pour le moment : en tout état de cause ces symptômes devaient se produire, et je vous engage, ma chère demoiselle...

Le docteur fut de nouveau interrompu par Brulard qui se mit sur son séant et roula autour de lui des yeux égarés, en disant :

— Oh! je ne reculerai pas... tout tremble ici devant moi... et d'ailleurs, hé ! hé ! hé ! si mon bras était trop faible, n'ai-je pas à mon service les bras les plus forts du village? Je sais comment m'y prendre... Ah ! ils veulent m'ôter mon enfant! mon enfant ! pour qui j'ai... j'ai...

Francine, bouleversée à la pensée des aveux qui pourraient encore échapper à son père, et trouvant qu'il en avait déjà beaucoup trop dit, courut à lui, l'entoura de ses deux bras en s'écriant :

— Je suis là, mon père! je suis là! et je ne vous quitterai pas...

— M'enlever mon enfant! — reprit Brulard sans paraître remarquer ce qui se passait autour de lui — mais il ne savent donc pas de quoi je suis capable, les insensés! Je me la laisserais prendre, moi qui pour la faire riche et heureuse aurais volontiers obligé tous les Français à marcher dans le sang jusqu'au genou, hé! hé! hé!..

Francine qui n'avait pas cessé d'étreindre son père, se pencha sur lui et appuya sa bouche contre les lèvres décolorées du malade pour tâcher d'arrêter l'essor désordonné de ses paroles.

Mais Brulard rejeta vivement la tête en arrière, repoussa avec une violence extraordinaire la pauvre Francine loin de lui, et s'écria de nouveau :

— Je les braverai tous! Je défierai Dieu lui-même de me séparer de ma fille. Ah! ils veulent qu'elle soit religieuse! eh bien! moi, je veux qu'elle reste avec moi et qu'elle soit comtesse, hé! hé! hé!... Il faut qu'il y ait des comtesses à présent!...Il faut...

Francine, désespérant d'imposer silence à son père, ou de le ramener à des idées plus sensées, se mit à pousser des cris déchirants ; peut-être pensait-elle que le moribond finirait par entendre l'expression de sa douleur, ce qui lui occasionnerait une secousse capable de lui rendre un peu de raison.

Mais brulard resta indifférent aux cris de désespoir de sa fille, comme il était resté insensible à ses prières; et la pauvre Francine n'eut plus d'autre ressource que

de supplier le médecin de vouloir bien s'éloigner pendant quelques instants, s'il ne jugeait pas que sa présence fût tout-à-fait indispensable.

— Je reviendrai ce soir — dit le médecin — jusque-là diète absolue, renouveler les synapismes de temps en temps, en les changeant de place, et ne pas irriter le malade par la contradiction.

Cela fait, il sortit.

Francine, une fois débarrassée de la présence du docteur, n'eut pas de peine à trouver un prétexte pour éloigner successivement la cuisinière et la petite Tronquette. Elle voulait à tout prix être seule avec son père, soit pour empêcher que le délire du malade eut des témoins, soit pour chercher à le ramener à des sentiments plus humains et plus religieux, si un moment de calme arrivait.

Elle prit donc place sur un siége, au pied du lit de son père, après avoir disposé autour d'elle tout ce qu'il lui fallait pour lui donner les soins dont il pourrait avoir besoin.

Brulard était retombé accablé sur son oreiller ; mais de temps en temps on voyait au mouvement convulsif de ses bras qui s'agitaient autour de lui, et à l'expression farouche de sa prunelle égarée, que le repos apparent dont il jouissait ne serait pas de longue durée.

Effectivement, il ne tarda pas à se soulever sur un de ses coudes, et après avoir laissé errer sa vue autour de lui, il appela à plusieurs reprises Francine, bien que celle-ci fut debout à son côté à la première fois qu'il prononça son nom.

— Je suis là... je suis là, mon père, et c'est pour toujours, entendez-vous bien.

— Qu'on m'aille chercher Francine — reprit Brulard — et surtout qu'on lui recommande bien de n'amener ici ni religieuse ni prêtre.

— Reconnaissez donc votre enfant ! — s'écria Francine avec désespoir — elle est là ! c'est sa main qui presse la vôtre ! c'est sa joue qui s'appuie sur votre visage... Mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de moi.

— Qui ose parler de Dieu ici ? — balbutia Brulard avec une sorte de rage.

— Moi, votre fille... votre petite Francine, dont vous écoutiez toujours les paroles autrefois. Oh ! reconnaissez-la, et quand elle invoque le saint nom de Dieu devant vous, ne la repoussez pas... Vous êtes bien malade, mon pauvre père.

— Raison de plus pour ne pas souffrir qu'on parle de Dieu devant moi, à moins que ce ne soit pour le maudire et le blasphémer. Hé ! hé ! hé !... Qu'ai-je besoin de Dieu ? Je suis riche à présent, et malgré lui ma fille deviendra la plus grande dame du pays.

Francine se laissa tomber à genoux.

— S'il meurt, la rage dans l'âme et le blasphême à la bouche, j'en serai pourtant la cause ! dit-elle en se tordant les mains avec une inexprimable angoisse. — Oh ! le ciel nous frappe cruellement tous deux ! Hélas ! c'est qu'il est juste... Mon père n'a-t-il pas aussi frappé à la fois le père et les enfants ?

Brulard se mit tout à fait sur son séant, et l'une de ses mains, en cherchant autour de lui, rencontra la

tête de Francine, agenouillée près du lit. Les doigts du moribond saisirent la chevelure de la malheureuse enfant, et semblèrent s'y cramponner avec fureur.

— Eh bien ! oui, —dit-il — j'ai fait brûler le château ! je l'ai pillé ! j'ai acheté à vil prix les plus beaux domaines de l'ancien seigneur ! j'ai fait égorger celui-ci pour être bien sûr qu'il ne reviendrait jamais réclamer son bien ! Je ne m'en repens pas, car tout cela je l'ai fait pour enrichir mon enfant... ma fille, qui est si belle et qui sera comtesse un jour... Oui, elle le sera ! dussé-je commettre de nouveau un crime, dussé-je tout briser, tout broyer.

Et Brulard saisissant avec sa seconde main la tête de Francine, la frappa à plusieurs reprises avec tant de violence contre le bois du lit, qu'en moins de quelques secondes le visage de la pauvre petite fut inondé de sang.

Que se passa-t-il alors ! quelle plainte assez touchante sortit de l'âme torturée de Francine pour arriver à la raison obscurcie de son père? nous ne saurions le dire mais toujours est-il qu'un moment vint bientôt, où Brulard retrouva assez de lucidité d'esprit pour reconnaître sa fille et savoir que c'étaient ses propres mains qui la frappaient.

Il vit qu'ils étaient seuls, il se surprit cherchant à lui broyer la tête, il se sentit les mains humides de son sang, il la crut morte, et il conserva sa raison juste assez de temps pour rester convaincu que c'était lui qui l'avait tuée !

Quand on entra, quelques instants après, on trouva Francine assise par terre, tenant en travers sur ses genoux le cadavre de Brulard. . . . .

XXII

DOUCE CAUSERIE. — INTERRUPTION VIOLENTE.

On se souvient qu'Hélène s'était séparée de Francine, et avait quitté la maison de Brulard peu d'instants après avoir vu passer, sur le grand chemin, la voiture qui ramenait son frère ; mais comme elle avait avec elle la petite Paquerette qui gênait la rapidité de sa marche elle ne put regagner le château aussi vite qu'elle l'aurait voulu, de sorte qu'elle rencontra, aux deux tiers de la montée de Saint-Révérien, Jacques qui venait au devant d'elle.

Ce fut un moment d'inexprimable bonheur que celui de la réunion de ces deux êtres si nécessaires l'un à l'autre et si confiants dans leur mutuelle affection. A la joie de revoir son frère, se joignait en outre pour Hélène un juste sentiment d'orgueil inspiré par la pensée qu'elle le retrouvait plus digne que jamais de son admiration et de sa tendresse. Elle ne pouvait se lasser de le contempler, elle caressait de ses doigts mignons la croix qui étincelait à sa boutonnière, elle effleurait à

chaque instant du bout de ses lèvres la blessure à peine cicatrisée de sa joue. Elle était tout à la fois démonstrative dans sa joie comme un enfant, et sérieuse dans son émotion comme une jeune fille dont l'âme sent déjà vivement. Puis, que de questions elle lui faisait ! avec quelle attention dévorante elle recueillait ses moindres paroles ! et ce fut ainsi qu'ils revinrent au château, appuyés l'un sur l'autre et souriant de temps en temps à la petite Paquerette qui s'ébattait devant eux le long du sentier qu'ils suivaient.

Ils passèrent le reste de la journée en compagnie de leur tante de Viéville, qui s'était enfin décidée à accepter la gloire acquise par son neveu au service du *Corse usurpateur*. Jacques raconta sa courte et brillante campagne, il parla de l'empereur avec une admiration digne qui ne ressemblait en rien à l'enthousiasme irréfléchi de la plupart de ses partisans; il fut, en un mot, dans sa conversation, ce qu'il avait été dans les lettres que nous avons citées de lui : fière et incorruptible nature qui ne sacrifiait jamais le sentiment de la veille à celui du jour, parce qu'elle était animée par une âme assez vaste pour tout comprendre et tout contenir.

Le soir vint, la veillée s'avança : Jacques et Hélène purent entrevoir le moment où ils seraient enfin livrés à eux-mêmes et libres de se communiquer toutes leurs impressions, avec plus de calme et de suite qu'ils n'avaient pu le faire au moment de leur réunion de l'après-midi.

A dix heures, la marquise prit son bougeoir, le frère et la sœur se trouvèrent seuls.

— Je l'aime beaucoup cette chère tante — dit Hélène en désignant du doigt la porte par laquelle venait de sortir madame de Viéville. — Elle a été bien bonne pour moi pendant votre absence, et cependant il me semble qu'elle ne l'a jamais été autant qu'en ce moment.

Et Hélène et Jacques se mirent à rire comme deux enfants.

Hélène posa ses deux petites mains sur son front, et après être restée pendant quelques instants dans l'attitude de la méditation, elle reprit :

J'ai des milliers de choses à vous dire, mon cher frère ; mais je ne sais par où commencer.

— Commencez par la première qui vous viendra à l'esprit, chère enfant, car je suis sûr que toutes seront également intéressantes pour moi.

— Mais d'abord, Jacques, dites-moi combien de temps vous espérez pouvoir passer ici avant de retourner à cette vilaine guerre, qui m'a fait si peur pendant quelques semaines ?

— Je m'en vais bien vous étonner, Hélène... Il est possible que nous ne nous quittions plus.

Hélène poussa une exclamation de surprise et de joie.

— Je puis, dans quelques jours — reprit Jacques — recevoir la nouvelle que je suis tombé en disgrâce.

— Ah ! mon ami, que m'apprenez-vous là ! — s'écria Hélène.

— Une chose qui ne doit nullement vous affliger, car elle m'est à peu près indifférente.

— Mais enfin, mon bon frère, que s'est-il passé ?

— La chose du monde la plus simple, bien qu'elle m'ait surpris beaucoup. On veut me faire payer trop cher les grâces qu'on m'a faites, tout en me disant qu'elles m'étaient bien dues.

Et Jacques raconta à sa sœur, dans les plus grands détails, sa conversation particulière avec le prince archi-chancelier.

— Je vous remercie — lui dit Hélène avec émotion ; — non pas, — reprit-elle — de vous être refusé à engager mon indépendance, mais d'avoir su conserver la vôtre.

— J'étais sûr que vous m'approuveriez, ma sœur — dit Jacques simplement — et cela suffit à ma satisfaction. Maintenant, chère enfant, vous devez comprendre qu'il est fort possible que l'empereur, mécontent de moi me laisse dans mes terres... Eh bien ! continua Jacques gaîment — je suis tout-à-fait résigné : j'aurai payé ma dette à ma patrie, et je ne me séparerai plus de vous.

— Mon Dieu ! que vous êtes bon, Jacques !... et que nous allons être heureux !... Mon ami, il faudra vous marier : j'ai besoin d'aimer quelque chose encore dans ce monde, mais je sens qu'il faut que ce soit quelque chose qui vous appartienne.

La physionomie du jeune officier, de calme et souriante qu'elle était, devint triste et rêveuse ; il resta silencieux pendant quelques instants, puis il répondit à Hélène :

— Me marier, ma sœur, à mon âge.., mais vous n'y songez pas... Et puis, où trouverions-nous une per-

sonne assez raisonnable pour s'arranger de notre vie si solitaire et si uniforme ?

— Mais puisqu'elle nous semble si douce, pourquoi voulez-vous qu'il n'existe pas encore un être...

— Ah ! c'est bien différent, — interrompit Jacques ; — d'abord nous nous aimons beaucoup, puis notre jeunesse a été soumise à des épreuves si rudes.

— Vous pourriez, — interrompit à son tour Hélène trouver une compagne dont l'enfance eût été, comme la nôtre, malheureuse et tourmentée... cela ne doit pas être rare en France aujourd'hui.

— Ne parlons pas de cela, ma sœur... j'ignore si je changerai d'idée plus tard, mais pour le moment je désire beaucoup ne pas me marier.

— Eh bien ! pour ce qui me regarde, mon bon frère, je pense tout-à-fait comme vous. Voilà donc qui est décidé : nous nous aimerons un peu plus, pour nous empêcher de penser que nous pourrions aimer d'autres personnes que nous-mêmes. Maintenant il faut que je vous avertisse d'une chose : vous n'aurez pas aussi facilement raison de ma tante de Viéville que de moi sur le chapitre du mariage.

— Oh ! cela ne m'inquiète guère — répondit Jacques avec un sourire distrait — je suis un peu comme vous pour ma tante, chère Hélène : je l'aime beaucoup mais je ne la consulte pas.

— C'est que votre mariage est son idée fixe. Elle dit que vous êtes le dernier Brancion, et elle me répète tous les jours qu'elle ne sera tranquille que lorsqu'elle vous verra des héritiers de votre nom.

— Ah ! fit Jacques, comme s'il se parlait à lui-même, — je crois bien que ce serait aussi la constante préoccupation de mon père, s'il vivait encore... Maintenant — reprit-il après quelques instants de silence — quelles sont les autres choses que vous avez à me dire, ma belle petite sœur ?

— Voyons, que je cherche un peu... Ah ! je n'ai qu'à me louer d'Adrienne ; elle vous a tenu toutes ses promesses avec la plus scrupuleuse fidélité.

— Je l'avais deviné à l'accueil qu'elle m'a fait quand je suis arrivé ce matin... Ainsi elle n'a plus cherché à être désagréable à ma sœur de lait ?

— Elle a même été quelquefois affectueuse et polie pour elle — répondit Hélène — et, de plus, dans ses jours de bonne humeur, elle m'a avoué qu'elle trouvait Francine charmante, et que c'était bien dommage qu'elle fût la fille d'un tel père.

— Je suis charmé de ce que vous m'apprenez-là, Hélène; vous pourrez donc continuer à voir Francine sans que je sois obligé de quereller de bons fidèles serviteurs : cette perspective m'est douce, je ne vous le dissimule pas.

Hélène regarda son frère avec attention, et elle comprit au contentement qu'exprimait sa physionomie, qu'elle l'affligerait si elle lui faisait part des projets que Francine lui avait confiés quelques heures auparavant.

— Comment est sa santé ? — demanda Jacques avec une légère hésitation.

— Bien meilleure — répondit Hélène — mais je ne

suis pas à beaucoup près aussi satisfaite de son moral...

— Ah ! son existence n'est pas gaie — interrompit Jacques.

— Son père fait cependant ce qu'il peut pour elle. Vous ne sauriez croire, mon frère, à quel point cet homme, dont la vie a été si coupable, est admirable dans sa tendresse pour son enfant, j'ai été quelquefois touchée aux larmes...

Comme Hélène prononçait ces mots, la porte de la bibliothèque s'ouvrit brusquement et Adrienne entra en criant :

— Monsieur le comte ! Mademoiselle ! cet abominable Brulard qui a tué sa fille !

XXIII

QUI VEILLA AVEC FRANCINE AUPRÈS DU CORPS DE BRULARD.

Nos lecteurs ont compris que les paroles sinistres prononcées par la vieille Adrienne, n'étaient que l'écho de vagues rumeurs, qui, du village, venaient de se propager jusqu'au château.

Hâtons-nous toutefois d'ajouter que la première idée qui vint aux domestiques de Brulard, lorsque en entrant dans la chambre de leur maître, ils trouvèrent le père et la fille dans la situation que nous avons indiquée dans notre avant-dernier chapitre, fut de nature à accréditer au dehors le bruit de l'horrible catastrophe dont Adrienne avait jeté la nouvelle au milieu de la conversation paisible de Jacques et d'Hélène.

Le frère et la sœur se levèrent à la fois en poussant un cri de douloureuse stupéfaction.

— Ce n'est pas possible, Adrienne, dit Jacques en entraînant sa sœur vers la porte, comme s'il avait déjà

la pensée de s'élancer avec elle vers la demeure de Brulard.

— Je vous assure, monsieur le comte, qu'on vient de me le dire, et que ça paraît vrai... Tenez... écoutez... on sonne le glas des morts à l'église du village.

Jacques et Hélène prêtèrent l'oreille avec la plus poignante anxiété, et ils entendirent effectivement les tintements lugubres de la cloche de Saint-Révérien.

— Quelqu'un est mort à coup sûr — dit Jacques — mais cependant je ne puis croire encore... ce serait affreux !... Ma sœur — continua-t-il en s'adressant à Hélène — vous sentez-vous la force de venir avec moi dans cette maison de deuil et peut-être de crime ?

— Oui, mon frère — répondit résolument Hélène ; partons à l'instant même.

Et la jeune fille, relevant brusquement le châle qui couvrait ses épaules, le disposa en capuchon sur sa tête, puis elle saisit son frère par le bras, et elle lui dit chaleureusement quoique à voix basse :

— Je suis prête à te suivre et je ne te quitterai pas !

Jacques remercia sa sœur par un tendre regard : le tutoiement d'Hélène venait de lui dire que cette intelligente enfant comprenait toute l'étendue de son désespoir.

Ils parcoururent avec une rapidité presque fantastique la distance qui les séparait de la demeure de Brulard, et, chemin faisant, ils recueillirent encore, sans suspendre leur course, quelques rumeurs qui

leur firent supposer que la nouvelle d'Adrienne était vraie.

Plusieurs groupes de villageois s'étaient formés aux environs de l'ancien presbytère : Hélène et Jacques en passant près d'eux n'osèrent pas les interroger, et ils se hâtèrent d'entrer dans la maison.

Tout y était plongé dans un silence profond et dans une obscurité lugubre. Jacques et Hélène s'arrêtèrent dans le vestibule et se consultèrent à voix basse sur ce qu'ils devaient faire.

— Voilà la chambre de M. Brulard — dit Jacques, — mais je ne puis me décider à l'ouvrir.

— C'est ici que se tiennent les domestiques, — reprit Hélène, en désignant une autre porte — mais il ne serait pas convenable d'appeler dans un pareil moment.

— Nous pouvons entrer là — repartit Jacques, — et il ouvrit.

— Il n'y avait personne et pas de lumière.

— C'est trop souffrir, ma sœur... appelons.

— Mais, mon ami, qui voulez-vous que nous appelions ?

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous avez raison, Hélène.

Comme Jacques prononçait ces mots, des gémissements de femme partant de l'intérieur de la chambre de Brulard, arrivèrent distinctement aux oreilles d'Hélène.

— Ah ! mon frère — dit-elle — je crois avoir reconnu la voix de Francine !

— Où ? — demanda Jacques.

— Là ! — répondit Hélène en désignant l'entrée de la chambre de Brulard.

— Eh bien ! entrons, ma sœur, et que Dieu nous pardonne si nous troublons le repos des morts ou la douleur des vivants.

Et malgré la violence des sentiments qui l'agitaient, Jacques eut assez d'empire sur lui-même pour ouvrir avec précaution la porte que sa sœur venait de lui indiquer. Hélène se serra contre lui.

Si douloureux que fût le spectacle qui frappa leurs regards, leurs cœurs se sentirent cependant aussitôt rassurés. Il y avait bien un mort dans cette chambre; mais ce mort était Brulard, et près de lui veillait Francine agenouillée.

La pauvre enfant, absorbée par son désespoir, n'avait rien entendu ; elle ne tourna donc pas la tête, de sorte qu'Hélène et Jacques purent se communiquer par un regard le soulagement qu'ils devaient à sa présence inespérée.

Tous deux s'agenouillèrent près de la porte, et ils se mirent à prier.

— Mon Dieu ! ayez pitié de lui ! — disait Francine, en levant ses mains jointes vers le ciel.

— Mon Dieu ! pardonnez-lui ! — murmurèrent involontairement Hélène et Jacques.

Francine se retourna et les aperçut.

— Vous ici ! dit-elle. — Vous, priant pour lui ! Comment avez-vous su...

Hélène se leva, se rapprocha de Francine, prit sa main et lui dit à voix basse :

— Venez avec nous, mon amie ; ce que vous faites est au-dessus de vos forces... Vous avez rempli vos devoirs jusqu'à la fin ; songez un peu à vous maintenant... ou plutôt songez à ceux qui vous aiment.

— Ah ! souffrez que je reste ici jusqu'à demain ! — dit Francine en opposant une douce résistance à Hélène qui voulait la relever ; — si vous saviez ce qu'il a souffert avant de mourir ! quelle crainte horrible il a eue pour pensée dernière ! Non, non, ne m'arrachez pas d'auprès de lui ! Je dois le veiller jusqu'à ce que la terre le recouvre... Il m'a tant aimée !...

— Eh bien ! Francine, je resterai avec vous... je prierai avec vous... Et qui sait si vos prières pour lui, mêlées aux miennes, n'arriveront pas plus sûrement jusqu'à Dieu... Vous permettez, mon frère, n'est-ce pas ?

— Je n'ai rien à permettre à un ange comme vous, ma sœur ; mais je vous remercie d'une pensée qui naissait dans mon cœur en même temps que dans le vôtre. Oui, demeurez ici ! priez ici... personne plus que vous n'en a le droit... Mais demain vous amènerez au château ma sœur de lait... Vous le voulez bien, Francine, n'est-ce pas ?

Francine inclina la tête pour indiquer son acquiescement à ce qu'on lui demandait, et Jacques se retira en laissant près du lit de mort de Brulard les deux jeunes filles agenouillées et priant ensemble comme deux sœurs.

Le jeune comte trouva encore aux environs du presbytère les mêmes groupes de paysans qu'il y avait

remarqués quelques instants auparavant ; mais, cette fois, loin de les éviter, il alla droit à eux et il mit un terme à leurs suppositions malveillantes, en leur disant que c'était Brulard qui était mort, et en ajoutant qu'il avait laissé sa sœur dans la maison mortuaire pour consoler la pauvre orpheline qui était au désespoir.

Quand il rentra au château, il trouva Adrienne et Vivant qui l'attendaient.

— Eh bien ! monsieur le comte — demanda la première — cette horrible nouvelle est-elle vraie ?

— Non, Adrienne — répondit Jacques avec douceur. — Une seule chose est vraie, c'est la mort du malheureux Brulard.

— C'est une bonne journée pour le diable — grommela la vieille femme de charge. — Pardon, monsieur le comte — reprit-elle aussitôt, ramenée à des sentiments plus chrétiens par un regard attristé de son maître, — j'avais oublié qu'on vous offense en disant du mal de vos ennemis. . Mais où est donc ma jeune maîtresse ? — ajouta encore Adrienne. — Aurait-elle gagné sa chambre sans passer par ici ?

— Non, ma vieille amie... Hélène est restée avec Francine Brulard, qui veille et prie auprès du corps de son père.

Un regard d'indignation jaillit de l'œil irrité de la vieille femme de charge ; mais presqu'aussitôt ce regard s'adoucit, et une larme d'attendrissement vint apprendre à Jacques que la haine d'Adrienne était vaincue pour jamais.

— Monsieur le comte — balbutia-t-elle d'une voix

entrecoupée --- vous êtes un saint comme votre père ! Mademoiselle de Brancion veillant auprès du cadavre de Brulard... Il n'y a rien de plus beau dans le monde...

Vivant voulut aussi parler, maïs après plusieurs tentatives inutiles, il dût se borner à saisir la main de son maître qu'il porta à ses lèvres en sanglotant.

XXIV

CHAQUE CARACTÈRE DANS SA VÉRITÉ.

Quand Jacques se trouva livré à lui-même, et libre par conséquent de mettre un peu d'ordre dans ses idées, il crut se souvenir que, malgré la demi-obscurité qui régnait dans la chambre du mort qu'il venait de quitter, il avait remarqué sur le visage de sa malheureuse sœur de lait plusieurs stygmates que l'on ne pouvait guère attribuer seulement à la violence de sa douleur ou au passage de ses larmes.

Il se rappela alors ce qu'Adrienne était venue leur dire, et il se demanda, avec un redoublement de tristesse, s'il n'y avait pas quelque chose de vrai dans le bruit qui avait couru de l'assassinat de la pauvre Francine par son père. C'était là un sujet de méditations profondes et de bien douloureuses perplexités pour Jacques, qui ne pouvait pas s'empêcher de croire qu'il devait être pour quelque chose dans les faits qui avaient amené des scènes de violence entre ce père si dévoué et cette fille si respectueuse. Mais que s'était-il passé?

Là s'ouvrait un vaste champ de sombres mystères et de pénibles conjectures. Évidemment, la volonté absolue était venue de Brulard, et la résistance opiniâtre de Francine. Qu'avait entendu cette dernière, lorsque, dans l'égarement de son désespoir, elle s'était oubliée jusqu'à dire que son père, dont la fin avait été presque subite, avait bien souffert avant d'expirer, et qu'une crainte horrible s'était mêlée aux angoisses de sa courte agonie ! Jacques ne s'exagérait pas outre mesure le malheur qui frappait sa sœur de lait, mais il reconnaissait qu'il pouvait exister dans cette catastrophe inattendue telle circonstance qui en rendrait le souvenir à jamais poignant. Se regarder comme la cause indirecte d'un surcroît de douleur pour cette jeune fille à laquelle il était si profondément attaché, faisait éprouver d'horribles tourments à l'âme généreuse de Jacques. Ce fut au milieu de ces pénibles préoccupations qu'il passa une grande partie de la nuit, et le lendemain il les retrouva plus dévorantes encore dans sa pensée à son réveil.

Convaincu que la journée qui commençait lui apporterait de nouveaux devoirs à remplir, il prit à l'avance toutes ses résolutions, et se promit bien de ne faillir à aucune.

Adrienne et Vivant, qui entrèrent les premiers chez lui, l'abordèrent avec tous les dehors de la plus évidente et de la plus délicate sympathie. Jamais leurs moindres actions, leurs paroles et jusqu'à leurs regards, n'avaient exprimé plus d'affection et de dévoûment. Sans faire aucune allusion à la tristesse de leur

maître, ils surent lui montrer qu'ils la comprenaient, comme ils avaient compris, la veille, la preuve touchante d'amitié qu'Hélène donnait à Francine en restant avec elle auprès du corps de Brulard. Cette conduite, d'une délicatesse si ingénieuse, fut pour le cœur de Jacques un immense soulagement. Il aurait peut-être supporté, dans l'accablement d'esprit où il se trouvait, le blâme de ses fidèles serviteurs, qu'il considérait à juste titre comme des amis, mais il en eût certainement souffert dans son for intérieur. Être tacitement approuvé par eux lui semblait un gage de paix et de bonne harmonie pour l'avenir, et, dans l'état de son âme, c'était une véritable consolation, qu'Adrienne et Vivant pouvaient seuls lui donner.

Et comme chez lui jamais la découverte d'un noble sentiment dans autrui ne le laissait indifférent, il voulut sans retard montrer combien il était touché.

Il tendit l'une de ses mains à Adrienne, l'autre à Vivant, et il leur dit avec un accent profondément ému :

— Merci, mes bons amis ! j'étais sûr que vous en arriveriez là tôt ou tard, car la haine ne peut être éternelle dans des cœurs aussi nobles que les vôtres. L'homme qui vient de finir bien misérablement, puisqu'il n'a pas eu une minute pour reconnaître les coupables fautes de sa vie, vous trouve miséricordieux devant son cercueil, c'est la charité chrétienne dans ce qu'elle a de plus grand et de plus saint. Il laisse après lui une orpheline que bien des douleurs attendent peut-être, parce que le monde ne sera sans doute pas

pour elle aussi indulgent que vous. Associez-vous à nos efforts pour lui adoucir le coup qui la frappe. Oublions tous le passé, et rappelons-nous que mon père, avant de mourir, avait pardonné à tous ses ennemis.

—Qui le sait mieux que moi, mon cher maître ? — dit Vivant en appuyant la main de Jacques contre son cœur.

—Je tâcherai de vous imiter en tout, monsieur le comte, — ajouta Adrienne, — et je vous demande en grâce de ne plus m'en vouloir si j'ai tant tardé à suivre vos exemples... Voulez-vous que j'aille rejoindre mademoiselle Hélène ? La pauvre petite ! C'est une bien rude épreuve pour elle.

— Fais tout ce que ton cœur t'inspirera, ma vieille amie... Mais la démarche dont tu parles sera, je crois, inutile, car je compte aller chercher ce matin même ces deux pauvres enfants pour les amener an château.

Adrienne et Vivant se retirèrent, et Jacques, après s'être assuré que madame de Viéville était visible, se rendit auprès d'elle et lui raconta dans les plus grands détails la catastrophe qu'elle ne connaissait encore que par ces mots prononcés par sa femme de chambre en ouvrant ses volets : *le père Brulard est mort subitement cette nuit.*

La marquise de Viéville, comme toutes les femmes dont la jeunesse s'est écoulée au milieu des agitations frivoles du grand monde, avait conservé une grande légèreté d'esprit et un certain égoïsme de cœur ; cependant quand elle connut la noble façon d'agir de son neveu et de sa nièce, elle ne dissimula pas son admi-

ration et montra même une sorte de sensibilité. Ces sentiments, sur la durée desquels Jacques ne se faisait pas beaucoup d'illusions, furent aussi un soulagement pour lui.

— Je présume, mon neveu, — dit la marquise, — que votre sœur ramènera ici la petite Brulard, et que vous l'y garderez le plus longtemps possible ?

— Je crois, chère tante, que c'est un devoir pour nous d'agir ainsi... mais est-ce bien aussi votre opinion ?

— Vous n'en devez pas douter, mon ami. D'abord, vous devenez les protecteurs naturels de cette pauvre enfant, dont les parents ont été vos domestiques ; puis Francine, qui a de la gentillesse et des sentiments fort au-dessus de son état, sera au besoin une très-agréable compagnie pour ma nièce. Autrefois les demoiselles de qualité avaient toujours auprès d'elles des subalternes...

— Pardon, ma tante, — interrompit Jacques, — mais je suis sûr qu'il ne conviendrait nullement à ma sœur de se faire payer une bonne action en exigeant que celle qui la lui inspirerait devînt sa complaisante. Ma sœur de lait demeurera sous notre toit tant qu'elle ne se sentira pas la force de retourner dans sa maison ; mais je crois que ce serait un bien mauvais moyen de lui faire oublier son malheur que de la blesser dans son orgueil.

— Je ne prétends point cela, mon neveu : seulement je pense qu'il serait fâcheux que cette petite, dont je me plais à reconnaître les qualités attachantes, se

crût votre égale... Il m'a semblé qu'elle était un peu romanesque, et elle pourrait se faire des illusions qui deviendraient pour vous un grand embarras tôt ou tard.

—Je n'ai aucune inquiétude à cet égard, ma tante, — répondit Jacques, — et vous m'obligerez de n'en point concevoir vous-même.

—Eh bien! à la bonne heure, mon cher enfant, —dit madame de Viéville, —et pour ce qui me regarde je vous promets, tout le temps que je passerai chez vous, de montrer la plus grande bienveillance à cette pauvre petite.

Jacques, parfaitement rassuré sur les dispositions de son entourage, pensa qu'il pouvait sans inconvénient retourner près de sa sœur et arracher Francine au triste spectacle qu'elle avait sous les yeux. Il ordonna donc à Vivant de faire préparer une voiture, et il se rendit seul à la maison mortuaire.

Hélène était parvenue à force d'instances à déterminer Francine à quitter la chambre de son père, de sorte que Jacques trouva les deux jeunes filles réunies dans la pièce la plus retirée de l'ancien presbytère.

En revoyant Francine au grand jour, il ne lui resta plus de doutes sur la probabilité des bruits qui avaient couru la veille. La pauvre enfant avait la joue droite couverte de meurtrissures ; une large et profonde cicatrice sillonnait une de ses tempes, et l'œil de ce côté était injecté de sang.

Hélène, en apercevant son frère, courut à sa rencontre, et, se jetant à son cou, elle lui dit rapidement à voix basse :

— Mon ami, n'ayez l'air étonné de rien... Ah ! quelle nuit nous avons passée !

Jacques rassura Hélène par un regard, puis il s'approcha de Francine dont il prit la main.

—Je viens vous chercher, ma sœur, —lui dit-il, — et j'espère que vous ne vous refuserez pas à nous suivre... Nous sommes votre famille maintenant.

—Mais, monsieur de Brancion, tant que le corps de mon pauvre père sera ici, je ne puis pas... je ne dois pas partir... Retournez au château avec mademoiselle Hélène : je vous promets de vous y joindre demain matin.

— Ma sœur restera donc près de vous, — reprit Jacques, — et je ne vous cache pas que pour elle j'aurais préféré...

— Ne vous occupez pas de moi, — interrompit Hélène...

En ce moment, Carmagnole vint prier à voix basse Jacques de prévenir sa jeune maîtresse que le juge de paix et le notaire étaient là pour poser les scellés partout.

Aussitôt que Carmagnole fut sorti, Jacques annonça avec tous les ménagements possibles, l'épreuve que Francine allait avoir à subir.

Je supporterai mieux celle-là que toutes les autres, monsieur de Brancion, — dit Francine avec une fermeté dans la voix et une résolution dans la physionomie qu'elle n'avait pas montrée depuis son malheur. — Veuillez dire à ces messieurs que je suis prête à les recevoir.

Jacques sortit, et peu d'instants après, il revint précédant le juge de paix du canton d'Arc, et monsieur Larue, ce notaire du village qui avait tourné le dos à Brulard, croyant que c'était une manière de faire sa cour aux habitants du château.

Francine se leva et alla à leur rencontre, la tête haute et le regard décidé.

— Vous êtes seule héritière, mademoiselle, n'est-ce pas ? — demanda le juge de paix d'nn ton bienveillant.

— Je ne suis pas héritière, monsieur — répondit Francine — et si vous avez quelques formalités à remplir ici, je vous déclare à l'avance que je ne veux pas que ce soit en mon nom, et que je ne signerai rien.

Le juge de paix se tourna vers le notaire, et lui demanda du regard la signification de ces paroles.

M. Larue fit signe qu'il n'y comprenait rien ; alors le juge de paix s'adressa de nouveau à Francine en ces termes :

— Veuillez, mademoiselle, vous expliquer plus clairement sur vos intentions. La loi que je représente ici n'admet pas d'ambiguité.

La conscience en admet encore moins, monsieur — repartit Francine, — et la mienne me défend de considérer comme à moi la fortune laissée par mon père. Cette maison est la propriété du village, et le reste doit retourner aux héritiers du comte de Brancion, ancien possesseur légitime.

— Je proteste hautement contre cette restitution ! — s'écria Jacques avec chaleur.

— Et moi aussi ! ajouta Hélène vivement.

— Permettez-moi de vous dire que vous n'en avez pas le droit — reprit Francine avec douceur. — Ce que je fais ici, orpheline, mon père devait le faire lui-même. J'outragerais donc sa mémoire en agissant autrement, et qui aurait la cruauté de m'imposer un pareil sacrifice ? Il faudrait pour cela m'aimer bien peu ou me mépriser beaucoup.

Et Francine, en prononçant ces derniers mots, promena d'Hélène à Jacques un regard brillant d'une douloureuse fierté.

Jacques tira sa sœur à l'écart pendant que le juge de paix et le notaire allèrent conférer à demi-voix dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Oh ! Hélène — dit-il — quel noble caractère !... Il n'y a pas à hésiter, faisons ce qu'elle nous demande, autant que cela dépendra de nous. C'est bien votre avis, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, mon frère !

Les deux jeunes gens se rapprochèrent du juge de paix et du notaire, et Jacques leur dit :

— Messieurs, vous comprenez le sentiment qui nous a déterminés, ma sœur et moi, à protester contre les résolutions généreuses de mademoiselle Brulard ; mais sa persistance à les faire prévaloir m'oblige à déclarer ici qu'il y a quelques mois, son père est venu librement m'offrir la restitution que sa fille veut accomplir aujourd'hui. C'est donc un devoir qu'elle remplit, et c'en doit être un pour vous, Messieurs, de la servir en cette circonstance comme elle veut être servie. Consultez-vous à cet égard.

Le juge de paix et le notaire se retirèrent et Francine se rapprochant vivement de Jacques, lui dit :

— Monsieur de Brancion, je suis prête maintenant à suivre mademoiselle votre sœur.

Elle posa son mouchoir sur son visage inondé de larmes, passa son bras sous celui d'Hélène, comme pour la prier de guider ses pas, puis elle sortit, pauvre et à jamais malheureuse, de cette maison où son père avait rêvé pour elle la fortune et le bonheur.

XXV

ENCORE L'AUBERGE DU GRAND SAINT-HUBERT.

Le soir de ce même jour il y avait réunion nombreuse à l'auberge du *Grand Saint-Hubert.*

Cette réunion se composait du maître de la maison, qui était, comme on le sait, toujours disposé à pousser à la consommation qu'on faisait dans son établissement, du père Lorry et de deux de ses fils ; de Jean Dorier, ce cousin de Vivant, que l'ex-dragon avait expulsé si cavalièrement du château le jour où il y était rentré après son retour de l'armée ; de Vivant lui-même, et enfin du juge de paix d'Arc, et du notaire Larue. Ces deux derniers ne faisaient pas partie du groupe formé par les personnages que nous avons nommés avant eux : assis à une table à l'écart, ils dégustaient lentement un bol d'eau de vie brûlée, dont la flamme mourante jetait de sinistres lueurs sur leurs visages naturellement peu réjouis.

On devine sans peine que la conversation devait rouler sur l'événement du jour.

— Ça en fait un fameux de moins, — dit le père Lorry en posant son verre, qu'il venait de vider à petits coups, suivant la méthode des paysans.

— Il n'a tout de même pas joui longtemps de ses coquineries — ajouta Jean Dorier. — C'est égal, j'aurais bien voulu le voir *rapauvri* avant sa mort.

— Il était bien trop malin pour ça — reprit le vieux Lorry en clignant sournoisement de l'œil : — il n'avait pas son pareil dans tout le pays pour mettre dedans le premier venu.

— Bah ! vous croyez ça, mon ancien — dit à son tour Vivant, à qui cette conversation semblait désagréable. — Je conviens qu'il a fait plus de vilaines choses qu'aucun de par ici ; mais pour la malice, père Lorry, vous auriez peut-être bien pu lui en remontrer.

— Tiens, tiens, voilà que vous me disputez pour lui, à présent — répliqua le vieux Lorry. — Ah ! ça, maître Vivant, vous vous êtes donc aussi enrôlé dans les girouettes ? Un gueux fini comme ça ! et vous le défendez... C'est tout de même drôle.

— Comme je ne lui ai pas léché les pieds de son vivant, j'ai bien le droit d'en dire ce que je veux après sa mort ; mais vous tous, qui avez acquis du bien par les mêmes moyens que lui, vous devriez vous tenir un peu tranquilles.

— Très certainement, tu parles là comme un livre, mon garçon, — se hâta d'ajouter Denis, qui, avec sa

prudence habituelle, ne s'était pas pressé d'entrer dans ce débat, si imprudemment soulevé par les autres buveurs; — laissons en paix les morts.

— Et vous aussi, papa Denis, — dit un des fils du vieux Lorry. — Mais c'est une honte que cet homme, qui n'a qu'une fille, laisse du bien mal acquis de quoi enrichir dix familles.

— C'est joliment vrai ce qu'il dit là, fit le vieux Lorry.

— Il a été plus hardi et plus gourmand que vous — interrompit Vivant avec brusquerie. — Et quant à sa fille, dont vous parlez, camarades, elle ne sera pas si riche que vous quand vous aurez partagé en quatre ce que votre beau-père a grapillé derrière Brulard.

— Ta, ta, ta, — marmotta le vieux Lorry — c'est des bêtises à conter aux petits enfants. Nous savons tous les mille et les cent qu'il a laissés; et...

— Mais savez-vous ce que sa brave fille a fait! — interrompit de nouveau Vivant.

— Non, non, non, — repartirent à la fois les trois Lorry.

— Eh bien! je vais vous l'apprendre — continua Vivant. — Elle a renoncé à la succession de son père.

— Pas possible! s'écrièrent tous les assistants ensemble.

Le juge de paix se leva, quitta la petite table près de laquelle il était assis avec le notaire et il se rapprocha de celle qu'entouraient les paysans.

— Mes amis, — dit-il, — le récit de ce brave homme est parfaitement exact. C'est en ma présence que la chose a été décidée.

— Eh bien! si la petite Brulard a fait cela, c'est qu'elle a encore plus de malice que son père, et, comme on dit chez nous, elle a lâché un goujon pour prendre une anguille.

Cette observation malveillante dans laquelle on a sans doute reconnu la sournoiserie habituelle du vieux Lorry, excita naturellement la curiosité générale. Chacun s'interrogea du regard, et le juge de paix, qui se disposait déjà à regagner sa place, s'établit derrière la chaise de Denis, comme s'il était très désireux de savoir ce qui allait suivre.

— Très-certainement — dit Denis — ça se voit tous les jours, qu'on lâche un goujon pour prendre une anguille ; mais je ne sais pas ce que la petite Brulard pourra gagner à renoncer à la fortune de son père.

— Vous avez autant de ruse que ça, maître Denis ? — demanda avec un rire narquois le père Lorry. — Un chasseur comme vous, qui connaît toutes les rubriques du gibier.

— Pour ce qui est de la ruse, très-certainement vous êtes notre maître à tous, Lorry ; expliquez-nous donc votre idée.

— Oh ! ça n'est pas bien difficile.... la petite *à Monsieur Champagne* a pensé qu'il y avait plus de profit à hériter d'une idée de son père que de son bien.

— Et quelle est cette idée ? — dit Vivant en relevant sa moustache d'un air de mauvaise humeur, car il avait lu dans l'esprit du vieillard.

— Pardine, elle veut entortiller M. le comte ; c'est pas plus malin que ça.

— Entortiller M. le comte, — reprit Vivant — et pourquoi faire, s'il vous plaît ?

— Tiens, pour devenir comtesse, donc ! Il n'y a pas besoin de mettre des lunettes et de se lever bien matin pour voir ça.

— Vous êtes un vieux fou — répliqua Vivant — et si vous aviez seulement trente ans de moins, je vous ferais rentrer ces paroles dans le gosier !

Et Vivant promena des regards menaçants sur les deux robustes fils du père Lorry, pour savoir s'ils étaient disposés à relever son défi.

— Ce que je dis là est le bruit de tout le village, — reprit Lorry.

— C'est que tout le village alors est aussi bête que vous ! — riposta Vivant. — N'avez-vous pas honte de nous dégoiser des calembredaines pareilles ? un homme de votre âge !

— Vous verrez, vous verrez — grommela le vieux paysan.

— En attendant, je vous commande de vous taire, vous et tous les vôtres ! — s'écria Vivant en frappant du poing sur la table.

Le juge de paix, voyant les choses tourner à la violence, crut qu'il était de sa dignité de se tenir à l'écart et il retourna près du notaire qui lui dit à voix basse :

— J'ai eu ce matin la même pensée que ce brave homme. C'est si peu naturel de renoncer à une succession aussi considérable !

— Est-ce qu'il y a de l'amour sous jeu ? — demanda le juge de paix.

— On en a parlé dans le temps... Mais depuis, M. le comte a été à l'armée et on ne s'est plus occupé de ça.

— Mais que croyez-vous, notaire?

— Je crois que cela me ferait un contrat d'un millier d'écus.

Et il remplit son verre et celui de son compagnon.

— Vous êtes donc fâché tout de bon, maître Vivant? — fit le père Lorry en avançant la main pour trinquer avec l'ex-dragon.

—Je ne suis plus fâché quand j'ai dit une fois ce que je pense, et que j'espère qu'on se conformera à mes ordres. Vous avez calomnié monsieur le comte: ne recommencez pas, et tout sera oublié.

—Très-certainement, ce qu'il y a de mieux à faire à présent, c'est de monter deux bouteilles de Noncourt de 95, — dit Denis. — Qui les paie?

—Moi naturellement ! — s'écria Vivant.

—Tu as entendu, Cascaret, — ajouta Denis en se tournant vers son domestique qui se régalait au coin du feu avec un gros morceau de pain bis et un verre de piquette.

Les deux bouteilles furent apportées et bues au milieu d'une conversation plus amicale, et quelques instants après il ne resta plus dans l'auberge que Denis et Vivant.

—Tu as joliment bien fait, mon garçon, de lui river son clou à ce vieux sournois. Mais est-ce qu'il n'aurait pas raison par hasard? tout ce qui se passe là-bas est si drôle? Mademoiselle Hélène qui veille le corps de ce

vieux coquin de Brulard, monsieur le comte qui recueille sa fille chez lui, celle-ci qui se dépouille de tout... Tout ça, vois-tu, cache quelque chose.

—Non, papa Denis; mille fois non! C'est trop grand pour nous autres, ce qui fait que nous avons de la peine à comprendre. Mais quand on vit près d'eux comme moi; quand on les regarde agir; quand on les entend parler; quand on a l'habitude de lire dans la pensée de ces chers enfants du bon Dieu, on ne s'étonne, on ne s'inquiète plus de rien. J'ai eu aussi ces idées-là, mais à présent je suis bien tranquille.

—Et que dit la vieille Adrienne? très-certainement celle-là n'est pas commode.

—Elle est comme moi. Hier, quand monsieur le comte lui a annoncé que mademoiselle était restée auprès du cadavre de Brulard, ni plus ni moins que la mère Mathelie, l'ensevelisseuse de Saint-Révérien, elle a commencé par se fâcher; puis elle a regardé monsieur, et elle a été aussi toute retournée. Ils sont les enfants de leur père, que voulez-vous?

Denis resta un moment pensif. Il cherchait aussi à pénétrer dans le sanctuaire de ces natures généreuses jusqu'à l'héroïsme, et miséricordieuses jusqu'au sublime. Il faut croire qu'il y parvint, car lorsqu'il releva vers Vivant son œil, ordinairement froid, sec et railleur, l'ex-dragon vit une grosse larme qui tremblait à l'angle de sa paupière.

—Eh bien! papa Denis, — dit-il, — vous voilà aussi comme madame Adrienne.

Et il lui tendit la main.

— Très-certainement c'est vrai, mon garçon; et je pensais qu'il en est de certains hommes comme de certains grands chênes : on croit qu'on en a jugé la hauteur à la vue, et puis quand on les mesure à la toise, on les trouve bien plus hauts. Laissez-les donc faire, ces braves enfants... quand je songe à eux, il me prend des envies d'aller à l'église, moi qui n'ai jamais été bien fort pour le bon Dieu.

Et Denis essuya du revers de sa manche la larme qui était descendue le long de sa joue.

— Encore un mot, papa Denis... il ne faut pas que ce malheureux aille au cimetière comme un chien qu'on porte à la voierie, et dans le village ils sont bien capables de ne pas vouloir assister à son enterrement... Eh bien ! nous avons décidé, nous les serviteurs du château, que nous irions tous sans en rien dire à monsieur le comte : nous lui devons ça.

— Très-certainement je serai des vôtres, — répondit Denis. — A demain donc, mon garçon.

XXVI

FRANCINE AU CHATEAU

Ce fut avec un redoublement de souffrance intérieure et une nouvelle explosion de sanglots déchirants, que Francine entra dans l'asile qui lui avait été si délicatement offert. A la voir ainsi désolée, on ne pouvait s'empêcher de supposer, ou qu'elle était malheureuse de venir habiter le château, ou qu'elle avait pris la résolution de n'y pas demeurer longtemps, si ce séjour était une consolation pour elle.

Rien ne fut négligé cependant par les nobles châtelains pour lui adoucir ces premiers instants d'amertume. La marquise de Viéville vint au devant d'elle, lorsqu'elle entendit le bruit de la voiture qui l'amenait, et la serra tendrement dans ses bras. Adrienne n'adressa pas une parole à la pauvre orpheline, mais elle l'accueillit avec un visage ému et des yeux mouillés de larmes; puis, se tournant vers Hélène, sur le bras de laquelle Francine était toujours appuyée, elle lui

dit qu'elle avait fait préparer le lit de mademoiselle Brulard dans l'appartement de mademoiselle.

Ces premières heures s'écoulèrent au milieu des soins matériels qu'exigeait l'établissement de Francine au château. La pauvre enfant laissa tout faire sans prendre part à rien, et ne songea même pas à protester, par une seule observation, contre tout ce qui paraissait définitif dans les arrangements qu'elle voyait régler à son sujet. Brisée de corps et anéantie d'esprit, elle contemplait d'un œil morne l'agitation bienveillante qui se faisait autour d'elle, et pour un cœur aussi reconnaissant que le sien cette indifférence était bien significative. Pas une parole, pas un seul de ces pâles sourires que la douleur jette comme une aumône à la consolation qui la sollicite, ne vint desserrer ses lèvres que le désespoir semblait avoir closes pour toujours. Le reste de la journée et la soirée toute entière se passèrent ainsi. A dix heures, Francine pria longuement, agenouillée au pied de son lit, puis elle serra avec une énergie fiévreuse la main d'Hélène, et elle se coucha silencieuse comme elle l'avait été depuis sa sortie de la maison de son père.

Hélène alors alla joindre son frère dans la bibliothèque, que madame de Viéville venait de quitter. Jacques se promenait de long en large comme un homme violemment agité. Quan l Hélène entra, il courut à elle et lui dit :

—Eh bien ! chère sœur, comment l'avez-vous laissée ?

—Aussi désespérée que possible, Jacques. Je n'ai pu lui arracher une parole, et il m'est à peu près dé-

montré que tous mes efforts pour lui faire du bien ont été inutiles.

—Savez-vous quelque chose sur les derniers moments de son père ?

— Je n'ai que des soupçons ; mais ils sont si horribles que je n'ose les communiquer même à vous, mon bon frère.

—Hélas ! je vous comprends .. Il a dû se passer quelque scène affreuse, et les bruits d'hier ne sont peut-être que trop fondés... Vous ne l'avez pas questionnée sur ses blessures?

—Non, et à plusieurs reprises la voix lui a manqué lorsqu'elle a voulu me donner une explication à cet égard ; mais il y a un fait bien singulier, selon moi, c'est que jamais Phœbé, malgré son attachement pour sa maîtresse, n'a voulu l'approcher tant qu'elle est restée dans la chambre de son père. Accroupie près de la porte, elle poussait à chaque instant des hurlements lamentables, et elle n'a paru calme que lorsque nous sommes sorties de la maison.

— Écoutez, Hélène : le malheur qui frappe votre amie et le noble désintéressement qu'elle a montré aujourd'hui nous imposent de grandes obligations. Je n'ai rien résolu encore, mais je ne vous dissimulerai pas que je suis violemment combattu. J'aime beaucoup Francine... je regarde presque comme un devoir que nous ne l'abandonnions jamais, et je demande à Dieu de m'éclairer sur ce que je dois faire.

— Tout cela est bien digne de vous, mon frère ; mais ce que vous déciderez pourra bien n'avoir aucun

résultat. Avant la mort de son père, Francine m'avait confié une résolution dans laquelle ce tragique événement ne pourra que la confirmer.

— Et cette résolution? — demanda Jacques.

— Est de se retirer aux sœurs de la Charité à Nancy.

Les traits de Jacques exprimèrent une vive souffrance: il se remit à marcher dans la Bibliothèque, puis, au bout de quelques instants, il s'arrêta devant Hélène, croisa ses bras, et lui dit avec un accent profondément ému :

— Savez-vous bien, ma sœur, qu'il n'y a rien de plus grand que le caractère de cette jeune fille?

— Je pense comme vous, Jacques, et quand je songe à son avenir, mon cœur se serre douloureusement... Ah! pourquoi Dieu lui a-t-il donné un tel père!

— Elle ne l'a plus, Hélène — dit Jacques avec hésitation.

Puis il s'arrêta et passa à plusieurs reprises sa main sur son front.

— Nous ne pouvons cependant, reprit-il après quelques secondes de silence, — laisser la pauvre enfant ensevelir sa jeunesse dans un cloître, sans chercher à la détourner de ce projet. Voyons les choses comme elles sont, ma sœur : Francine quitte le monde pour expier la conduite de son père envers nous... Eh bien! devons-nous le souffrir, j'avoue que pour ma part cette idée me révolte, et il n'y a rien que je ne sois prêt à faire pour la combattre. Vous m'aiderez, Hélène, n'est-ce pas?

— Oui, Jacques, et cependant je me demande si nous aurons bien raison d'agir ainsi ; ici, quoique nous fassions, sa vie sera toujours triste...

— Il faut que tout cela soit décidé demain, ma sœur, — interrompit Jacques. — Je ne saurais rester plus longtemps dans l'incertitude ; et je vous charge de demander en mon nom à Francine de me recevoir aussitôt après la cérémonie des obsèques de son père.

Peu de moments après, le frère et la sœur se séparèrent. C'était la première fois que cela leur arrivait sans s'être dit le fond de leur pensée.

Le jour du lendemain se leva triste et brumeux. Jacques, debout de bonne heure, se hâta d'appeller Vivant, et ne fut pas peu surpris de le voir entrer dans sa chambre revêtu de sa grande tenue de dragon.

— Je voulais te faire une prière — lui dit-il — et je vois que j'ai un remercîment à t'adresser... Tu vas à l'enterrement, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le comte ; comme tous vos serviteurs ; comme tous ceux qui sont fiers de suivre les exemples de votre famille... J'ai vu Denis hier soir : il viendra aussi.

— Mon pauvre père ! — murmura Jacques avec attendrissement. — S'il voit ce qui se passe sur cette terre, son âme n'a du moins de reproches à faire à personne... Oh ! qu'il veille sur moi jusqu'à la fin ! J'en ai peut-être plus besoin que jamais.

— Pardon, Monsieur le comte — dit Vivant lorsque son maître eut fini de parler. — Je voudrais vous demander quelque chose.

— Voyons, mon ami.

— Je vais à cet enterrement... Tous vos gens y vont aussi... Denis s'y rendra de son côté... C'est bien, car en bons camarades nous devons suivre jusqu'au cimetière un ancien domestique de la maison. Mais vous, monsieur le comte, excusez-moi, vous ne pouvez, vous ne devez pas agir comme nous.

— Aussi je n'y songe point, Vivant — répondit Jacques avec douceur et tristesse, car sa pensée allait au-delà des craintes de son fidèle serviteur. — Et cependant — reprit-il, — si vous aviez laissé ce malheureux s'acheminer seul vers sa dernière demeure, rien ne m'aurait empêché de marcher derrière ce cercueil, parce que pour rien au monde je n'aurais voulu qu'on pût m'accuser de cet abandon. Eh bien! pars, mon ami; puis, quand tout sera fini, tu remettras à M. le curé cette somme pour les indigents de la paroisse... Je fais ce que la pauvre orpheline ne pourra faire, puisqu'elle s'est dépouillée de tout.

Jacques indiqua de la main à Vivant un sac d'argent qui se trouvait placé à l'extrémité de son bureau, et l'ex-dragon se retira discrètement.

A l'exception des gens du château, en y comprenant Denis, et des trois domestiques du défunt, personne ne suivit le convoi funèbre. La réprobation publique s'acharnait sur le malheureux Brulard jusqu'après sa mort, avec plus de passion que de justice; car parmi ceux qui jetaient à son cercueil le mépris de leur abandon, beaucoup avaient été les flatteurs de son ingratitude et les complices de tous ses méfaits. Les natures

vulgaires ont de ces bassesses quand elles se repentent, et de toutes les formes que le remords peut prendre en elles, la lâcheté est la plus commune.

— Très-certainement — dit Denis, en sortant du cimetière de Saint-Révérien, — je n'ai jamais assisté à un hallali plus triste. Viens-tu boire une bouteille chez nous, Vivant?

— Merci, papa Denis, j'ai bien des affaires au château, ce sera pour une autre fois. Mais, vous, montez donc aujourd'hui auprès de M. le comte et engagez-le à chasser... Il en a besoin.

— Très-certainement, j'irai, mon garçon; ainsi, au revoir.

Vivant rendit brièvement compte à son maître de ce qui s'était passé à la cérémonie, et Jacques le remercia encore d'y avoir assisté.

Le jeune comte dîna seul avec madame de Viéville. Sa sœur n'avait pas quitté Francine depuis le matin.

Vers la fin de l'après-midi, elle vint trouver Jacques, et elle lui dit que sa sœur de lait l'attendait.

— Comment est-elle, en ce moment?

— Beaucoup plus calme qu'hier, mais presqu'aussi silencieuse. J'espère qu'elle le sera moins avec vous... Dois-je vous suivre, mon frère?

— Comme vous voudrez, Hélène.

— Alors, je vais tenir compagnie à ma tante pendant votre absence.

Hélène embrassa Jacques avec émotion, et le jeune comte se dirigea vers l'appartement où Francine l'attendait. Avant d'ouvrir la porte, il se recueillit un moment, puis il entra.

XXVII

LES CŒURS FORTS.

Ce fut un moment d'une bien douloureuse solennité que celui qui réunit Jacques et Francine dans une circonstance en quelque sorte suprême pour tous deux. D'abord ils ne s'étaient pas vus seuls depuis le soir de leur dernière rencontre à la fontaine des Rossignols, ensuite les événements qui venaient de se passer et les émotions diverses qui s'agitaient en eux, leur démontraient la nécessité d'une explication définitive d'où devait jaillir forcément la lumière destinée à éclairer leur avenir. Il n'a pu échapper à nos lecteurs que ces deux êtres si fermes et si réservés étaient cependant dans le secret de leur sympathie, jusqu'à ce jour si soigneusement et si courageusement dissimulée de part et d'autre, malgré les fréquentes et périlleuses occasions où leurs cœurs auraient pu se trahir. Chacun d'eux savait qu'ils étaient séparés par un abîme; mais Francine seule avait mesuré toute la profondeur du gouffre, et seule aussi elle le considérait comme infranchissable.

es résolutions de Jacques étaient plus flottantes : en remier lieu parce qu'il n'avait pas connaissance de tous s mystères douloureux qui élevaient d'insurmontables bstacles entre lui et Francine, puis parce qu'il n'avait u'à pardonner un peu plus qu'il n'avait déjà fait, chose oujours facile pour une âme aussi généreuse et aussi élicate que la sienne. Il résulta de là que, bien qu'il ût profondément ému en abordant Francine, il gardait ependant l'espérance de concilier dans cette conjoncure difficile ses devoirs avec ses sentiments.

Francine, qui était prévenue de sa visite, et dont âme, depuis longtemps, se fortifiait pour cette deruière lutte, le reçut avec une contenance ferme et un egard triste mais assuré, elle lui tendit la main sans ucun embarras, l'engagea du geste à prendre place uprès d'elle, et sans attendre qu'il surmontât, pour ui parler le premier, l'espèce de trouble auquel il semlait en proie, elle lui dit d'un ton pénétré :

— Les paroles sont bien impuissantes, monsieur de rancion, quand il s'agit d'exprimer aussi vivement u'on la sent une reconnaissance comme celle que l'inspire votre généreuse conduite à mon égard. Il ne e reste donc — reprit-elle avec un doux et mélancoque sourire — qu'à vous prier d'interroger votre propre œur... lui seul pourra vous dire ce que le mien ressent our vous et mademoiselle Hélène.

— J'avais peur de vous trouver ingrate, répondit Jacues, et je vous remercie de commencer par me rassurer.

— Ingrate! ce n'est pas sérieusement que vous m'aressez une parole aussi cruelle. Qui a pu vous l'inspirer?

— L'intention où je vous sais de vous éloigner de nous pour toujours. Y auriez-vous renoncé, ou serais-je mal informé ?

— On vous a dit vrai, et je n'ai renoncé à rien.

— Vous voyez donc bien que j'avais raison.

— Quoi ! monsieur Jacques — s'écria douloureusement Francine -- vous considérez mon départ comme une preuve de mon ingratitude !

— Franchement, à quelle cause voulez-vous que je l'attribue ? Je m'en rapporte à vous.

Francine resta quelques instants sans répondre : si décidée qu'elle fût à briser sans retour son unique bonheur en ce monde, elle hésitait cependant au moment de lui porter le premier des coups qui devaient l'anéantir pour jamais.

Il y eut donc en elle un de ces retours de faiblesse dont les âmes les plus robustes ne sont pas exemptes, mais qu'elles parviennent à surmonter, parce qu'il leur reste assez de force pour ne pas les laisser paraître au dehors.

Aussi, son indécision fût-elle de courte durée. Sa tête, qui s'était inclinée momentanément sur son sein, se releva avec énergie : son regard, qui avait reflété pendant quelques secondes l'incertitude de son esprit, redevint fixe comme sa volonté ; et quand elle se fut ainsi roidie contre elle-même, elle reprit avec un mélange de douceur et de résolution :

— Oui, je m'éloigne de vous tous qui m'êtes chers ; oui, je quitte ce pays où j'aurais tant aimé à vivre, même malheureuse... Mais en agissant ainsi, monsieur de Brancion, bien loin d'être ingrate, comme vous le

supposez, je vous donne, et c'est ma conscience qui me le dit, la plus grande preuve d'affection qu'il soit en mon pouvoir de vous donner... Comprenez-le, au nom de ce que vous avez de plus cher au monde : la vie de votre charmante sœur et la mémoire de votre noble père.

— Ah ! je vous comprends, Francine... ah ! ce qui se passe dans votre cœur n'est pas un mystère pour le mien... Seulement je me demande si vous ne devez pas reconnaître que j'ai le droit de combattre celles de vos résolutions qui sont de nature à nous affliger.

Francine fit un geste imperceptible d'approbation.

— Allons courageusement au fond des choses — continua Jacques. — Vous voulez surtout nous quitter parce que vous êtes la fille d'un homme qui nous a fait beaucoup de mal. Vous avez hérité de son tardif repentir, et vous vous dites peut-être que, puisqu'il est mort avant d'avoir suffisamment expié, c'est à vous d'expier à sa place.

Francine manifesta de nouveau son approbation, mais, cette fois, d'une manière plus marquée.

—On est toujours mauvais juge dans sa propre cause, si équitable qu'on soit pour les autres — reprit Jacques. — Laissez-moi donc vous ramener à des idées plus dignes de vous et de nous, autrement je croirais que vous doutez de la sincérité avec laquelle nous avons tout oublié... tout, entendez-vous bien, Francine?

— Je ne doute de rien... je pousse la confiance jusqu'à croire même ce qui ne m'a pas été dit... Je connais votre cœur comme le mien... et c'est justement pour tout cela que je m'éloigne... Vous dites qu'il faut aller cou-

rageusement au fond des choses... J'y vais comme vous voyez, monsieur Jacques.

— Mais c'est pour me désespérer...

— Je le sais, se hâta d'ajouter Francine — je le sais et je le sens.

— Eh bien !...

— Eh bien ! monsieur Jacques, reconnaissons, vous et moi, qu'il n'y a de possible, d'honorable et de sensé, dans ma situation et dans la vôtre, que ce que je veux faire... La fille du malheureux Brulard, fût-il mort couvert du pardon de Dieu et des hommes, ne peut demeurer à aucun titre sous le toit des enfants du comte de Brancion. Cet asile n'est pas fait pour elle... Il est digne de vous de me l'offrir ; mais il serait misérable, honteux, infâme à moi de l'accepter.

— Êtes-vous bien sûre, Francine, que ce n'est pas un sentiment d'orgueil qui vous guide en ce moment ?

— De l'orgueil ! une pauvre créature comme moi être orgueilleuse ! ah ! monsieur Jacques, vous ne pouvez avoir une semblable pensée ! Songez-donc à ce qu'a été ma vie jusqu'au jour où vos bontés et celles de votre sœur en ont relevé la douloureuse humilité... dites-vous donc que j'ai grandi au milieu du mépris et de la haine de tout ce qui m'entourait... Moi orgueilleuse ! quand mon père, que j'ai aimé autant que vous avez aimé le vôtre peut-être, a été pour moi la cause de souffrances qui ne peuvent avoir de nom dans la langue des hommes... Croyez-moi, il n'y a de repos possible pour une existence aussi torturée que la mienne, que dans le sein de Dieu, où l'on

oublie à la fois et que l'on a souffert et que l'on aurait pu être consolé. Ne me détournez pas de ce refuge! tendez-moi au contraire une main courageuse pour m'aider à l'atteindre! Ne me dites pas un seul mot, je vous le demande à mains jointes, qui puisse amollir ma pauvre âme. J'ai compté sur vous pour persévérer dans mon sacrifice... n'ayez pas la cruauté de me le rendre plus amer!

— Ah! Francine! Francine... — murmura Jacques d'une voix étouffée.

Et il laissa tomber sa tête dans ses deux mains comme un homme profondément accablé.

Il demeura un quart-d'heure ainsi, sans que la jeune fille, dont l'énergie commençait à s'épuiser, se sentit la force et le calme nécessaires pour renouveler ce douloureux débat. Peut-être espérait-elle que Jacques s'était rendu à ses raisons, et qu'il ne cherchait plus que le moyen de le lui faire entendre, avec la délicatesse exquise qui présidait à toutes ses actions.

Jacques effectivement reprit la parole le premier; mais ce ne fut pas pour rendre la tâche de Francine plus facile, comme on va le voir.

— Vous m'accuserez d'égoïsme — lui dit-il d'une voix dans les accents de laquelle vibrait une tendresse exaltée jusqu'à la passion.

— Il faudrait bien des choses pour cela — répartit doucement Francine.

— C'est que je veux lutter encore contre le parti cruel que vous avez pris, Francine; et pour cela je vous apprendrai que vous ne vous sacrifierez pas seule en vous séparant de nous.

— Je me le suis déjà dit.

— Et cela ne vous a point ébranlée ?

— Non, monsieur Jacques, parce que ma pensée a été bien plus loin que le moment de cette douloureuse séparation. Si je n'étais préoccupée que de moi, le cœur m'eût défailli peut-être... mais j'ai songé à vous et je suis inébranlable.

— Vous ne voyez donc pas, vous ne savez donc pas que je vous aime ! — s'écria Jacques avec une sorte d'égarement.

— Arrêtez, monsieur de Brancion ! — répondit Francine en se mettant debout, comme pour donner quelque chose de plus imposant à ses paroles — moi aussi je vous aime... seulement je sais mieux que vous que nous sommes condamnés tous deux, sous peine de honte et de crime, à étouffer l'affection que nous avons l'un pour l'autre... Et...

— Je ne vous comprends pas ! — interrompit Jacques avec force.

— Croyez-moi sans chercher à me comprendre... ce sera plus sage et plus généreux.

— C'est sans arrière pensée que j'ai pardonné et oublié !

— Ah ! Je ne l'ignore pas...

— Quoi ! — interrompit Jacques de nouveau — j'aurais adopté l'enfant de l'homme qui a égorgé mon père blessé et mourant... et il ne me serait pas permis...

A ces mots prononcés par le jeune comte, les traits de Francine subirent une altération si effrayante, que Jacques n'osa pas continuer.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ? — lui demanda-t-il

ıprès l'avoir examinée pendant quelques secondes ıvec la plus pénible anxiété.

— J'ai... j'ai — murmura-t-elle d'une voix à peine ntelligible — que vous me condamnez à vous révéler ın secret qui aurait dû mourir dans mon sein.

Elle s'arrêta un moment, étendit la main, et reprit en levant les yeux au ciel :

— Vous avez pu adopter l'enfant de l'homme dont le bras a frappé votre père... Mais... si elle ne s'éloignait pas de vous, vous devriez repousser la fille du malheureux qui a commandé ce crime abominable dans une de ses heures de folie... Mon Dieu ! pardonnez-moi ! — ajouta Francine en retombant accablée sur son siége.

— Que dites-vous ?

— La vérité...

— Quoi ! quoi ! ce serait votre père...

— J'aurais voulu vous cacher ce terrible secret, et j'avais résolu, s'il était malheureusement indispensable de vous le dire, de ne le faire qu'à la dernière extrémité... Cette extrémité est venue, monsieur de Brancion... Ne me questionnez pas davantage, je vous en conjure... Sachez seulement que le hasard a fait tomber entre mes mains la preuve du fait horrible que je viens de vous laisser entrevoir. Vous devez le reconnaître maintenant, tout nous sépare, et nous sépare pour jamais !

— Ah ! pourquoi m'avez-vous dit...

— Parce que j'ai voulu être digne jusqu'à la fin de votre tendresse, et que je l'aurais lâchement usurpée si j'avais agi autrement.

— Mais il n'y a plus de bonheur possible pour moi en ce monde ! — s'écria Jacques.

— Ne dites pas cela, mon frère — reprit Francine en arrêtant sur le jeune comte un regard qui brillait de l'éclat demi-voilé de la résignation. — Le temps calmera cette blessure ; vous trouverez dans votre carrière, dont les débuts ont été si beaux, les mâles consolations de la gloire, et un jour viendra où il ne vous restera plus que la douce pensée d'avoir aimé un pauvre être qui aura préféré souffrir toujours que de vous faire manquer au plus sacré de vos devoirs... Ayez maintenant le courage de me dire que vous m'approuvez.

Jacques n'eut pas la force de répondre immédiatement ; mais il prit avec un mouvement chaleureux la main de Francine et l'appuya contre son cœur : c'était lui dire qu'il se résignait aussi.

— Un long silence suivit cette navrante explication. Jacques avait compris que tout devait être fini entre la fille de Brulard et lui, et c'était au moment où cette noble créature lui dévoilait tout ce que Dieu avait mis de vertus dans son cœur, qu'il reconnaissait avec elle que c'était un devoir sacré pour eux de vivre désormais séparés.

— Vous êtes un ange, Francine ! — lui dit-il d'une voix entrecoupée lorsqu'il lui fut possible d'articuler quelques paroles.— Ah ! vous avez raison, vous ne pouvez appartenir qu'à Dieu et aux pauvres, c'est-à-dire à ce qu'il y a de plus grand dans le ciel et de plus saint sur la terre !

Jacques prononça ces derniers mots avec une si

douloureuse expression de tendresse, que Francine le remercia par un regard qui n'avait rien de trop douloureux et Jacques reprit :

— Maintenant, dites-moi, quand comptez-vous nous quitter ?

— Demain ! — répondit-elle avec force.

— Demain ! — répéta Jacques avec consternation.

— Oui ! — reprit-elle. — Ainsi le moment de la séparation est arrivé, car pour vous comme pour moi, je crois qu'il vaut mieux que nous ne cherchions pas à nous revoir pendant les quelques heures que j'ai encore à passer ici.

— Comment ! Francine, c'est un adieu suprême que nous allons prononcer en ce moment.

— Il le faut...

— Quand cette porte se sera refermée sur moi, tout sera fini entre nous !

— Nous faisons tous deux une chose au-dessus de nos forces, Jacques ; ne la remettons pas...

— Mais vous êtes donc déjà dans le ciel ! s'écria Jacques avec un mélange de douleur et d'admiration.

— Plût à Dieu, mon frère !... Allons, du courage... ne me plaignez pas trop...

— Tant de jeunesse et de beauté dans le triste asile que...

— J'y prierai Dieu pour vous tant que je vivrai... Ma conscience me dit que j'en ai acquis le droit.

Elle se leva résolument, présenta à Jacques ses deux mains légèrement frémissantes, pencha son front vers lui, et après avoir prononcé le mot *Adieu* d'une voix

ferme, elle regarda la porte d'un œil suppliant et résigné, comme pour dire au jeune comte de la laisser seule.

Éperdu de douleur, Jacques obéit sans résistance, et le sacrifice fut consommé.

Hélène attendait son frère dans le corridor qui conduisait à la bibliothèque ; son cœur lui avait dit que sa présence serait nécessaire.

— Eh bien ! mon ami, qu'avez-vous obtenu ? — lui demanda-t-elle.

— Rien, ma sœur.

— Elle persiste à partir?

— Oui.,. et dès demain.

— Et vous n'avez pas cherché à combattre sa résolution ?

— Non, ma sœur... Je l'approuve, au contraire.

En ce moment le frère et la sœur, qui marchaient en causant, arrivèrent devant une des fenêtres servant à éclairer le corridor.

— Grand Dieu ! qu'avez-vous, Jacques ! s'écria Hélène. — Vos traits sont bouleversés ; vous êtes pâle comme si vous alliez mourir ! Mon frère ! mon frère ! que s'est-il donc passé ?

— Vous le saurez un jour, Hélène...

— Un jour... quand je voudrais vous consoler tout de suite, mon frère ..

— Si tu veux me consoler dès à présent, viens sur mon cœur, chère enfant, et aimons-nous plus que jamais, si toutefois cela est encore possible.

Hélène se suspendit au cou de son frère et tous deux, pendant quelques instants, pleurèrent avec autant d'a-

mertume que dans les plus mauvais jours de leur triste jeunesse.

Le bruit du départ de Francine ne tarda pas à se répandre dans tout le château. D'abord personne ne voulut y ajouter foi ; puis, quand il ne fut plus possible de le révoquer en doute, chacun chercha à s'expliquer cette résolution si subite et si peu attendue.

Elle dépassait tellement les proportions ordinaires des plus belles actions des hommes, que le mystère qui l'entourait ne fut jamais éclairci.

Seul, Vivant soupçonna quelque chose, du moins il est permis de le supposer, car ce même soir, au moment où Jacques rentrait dans son appartement, le fidèle serviteur prit la main du jeune officier, et la porta à ses lèvres en lui disant avec un accent profondément ému :

— Monsieur le comte, je crois que vous avez été plus brave encore aujourd'hui qu'à Iéna ; mais cette fois, au lieu de l'Empereur, ce sera le grand général en chef de là-haut qui vous donnera la croix.

Et Vivant montra le ciel par un geste d'une saisissante simplicité.

Cet homme, par la sainteté de son repentir, s'élevait à la hauteur de la vertu de son maître qui n'avait jamais failli.

A force de dévoûment il avait compris tous les devoirs, si près du sublime qu'ils fussent.

Le lendemain Francine partit pour Nancy.

Quelques semaines après, Jacques reçut l'ordre de rejoindre le quartier-général de l'empereur : ainsi, le prince archi-chancelier n'avait pas écrit, ou Napoléon avait pardonné ; nos lecteurs choisiront.

ÉPILOGUE.

I

Sept ans et quelques mois se sont écoulés depuis les événements que nous avons racontés dans les chapitres qui précèdent. Nous sommes aux derniers jours de mars 1814, époque douloureuse dont tous les cœurs français gardent encore un poignant souvenir, bien qu'elle ait vu s'accomplir des changements qui ont été en définitive heureux pour la patrie, puisqu'ils la dotèrent de cette sage liberté dont elle poursuivait la chimère depuis plus d'un quart de siècle.

Jetons un coup-d'œil rapide sur la situation du pays au moment que nous venons d'indiquer par une simple date.

Comme un corps jeune et robuste qui, subitement envahi par une maladie mortelle, se débat avec une énergie désespérée contre les efforts incessants d'une

puissante agonie, le formidable Empire, créé des débris de tant de royaumes par le génie du plus grand homme des temps modernes, lutte avec une constance et une intrépidité surhumaines contre l'arrêt de mort de la Providence, qui l'a condamné à mourir dans sa force pour avoir enfreint les règles de la justice, et méconnu les devoirs de la modération.

Au Midi, à l'Est et au Nord, la France qui était naguère l'effroi et l'admiration de la moitié du monde civilisé, est envahie par les innombrables armées de la coalition des peuples et des rois. Les nations épuisées se sont levées fortes et rajeunies, à la voix des souverains qui leur promettaient la liberté en échange d'un suprême effort, et elles ont trouvé inerte et morne notre vaillant pays qui ne voyait à défendre que le despotisme d'un homme. Seules, les côtes de la Bretagne ont été respectées. L'Angleterre, qui aurait pu tenter de leur faire souffrir l'outrage d'une descente, sait quelle héroïque population se serait précipitée du haut de ses âpres falaises pour tirer vengeance de l'injure.

Dieu a voulu récompenser les provinces de l'Ouest de leur fidélité au culte monarchique, en ne permettant pas que le sol qui avait été foulé par les compagnons de Cathelineau, de La Rochejacquelin, de Charrette et de Stofflet, fût souillé par la présence de l'étranger.

Depuis les désastres irréparables de la campagne de Russie, il n'y a presque plus de conscrits réfractaires dans les départements qui composent l'ancienne Vendée.

L'étendard tricolore est devenu l'oriflamme pour

ces soldats patriotes qui ne connaissaient que le drapeau blanc.

Les paysans ont quitté leurs chaumières à demi-consumées, les gentilshommes sont sortis des ruines de leurs châteaux, pour aller combattre, dans les plaines de la Champagne, sous les ordres des anciens sergents de l'armée de Mayence, devenus maréchaux d'empire.

Ainsi que nous l'avons déjà dit au début de ce chapitre, nous sommes aux derniers jours de mars 1814.

Le canon gronde sur les hauteurs qui couvrent Paris depuis Belleville jusqu'à Montmartre.

Toutes les barrières de l'Est et du Nord sont assiégées par de longues files de charriots rustiques, autour desquels se presse une foule désolée qui remplit l'air de bruyantes clameurs.

La rougeâtre fumée de quelques incendies s'élève çà et là à l'horizon lointain, dans la direction des plaines de la Brie.

Le rappel bat dans toutes les rues, ce qui ne s'était pas fait à Paris depuis le 18 brumaire.

Les curieux montent sur les toits des plus hautes maisons, ou sur la plate-forme des tours des églises.

Les politiques se rassemblent autour de l'arbre de Cracovie, et cette fois ils ne pourront pas mentir, car la vérité est bien près.

Bientôt les éclats bruyants de la fusillade se mêlent aux sourdes détonnations du canon, et tous ces bruits sinistres semblent se rapprocher de minute en minute.

En effet, on apprend que de larges et profondes colonnes ennemies, sur les flancs desquelles tourbillonnent des myriades de cavaliers à l'aspect bizarre et farouche, débouchent de tous les villages, de toutes les forêts, de toutes les vallées, pour achever l'investissement de cette fière cité, qui naguère pouvait presque se regarder comme la capitale du monde civilisé.

Triste symptôme, des passants parlent de résistance et on les fuit, d'autres prononcent hautement le mot de capitulation, et on semble les écouter avec faveur.

Symptôme plus triste encore, les premiers sont des hommes de police et les autres sont des citoyens.

Voilons-nous la face, et avouons qu'une seule crainte remplit toutes les imaginations des Parisiens, c'est de voir accourir l'Empereur à la défense de leur ville.

Mille intrigues s'agitent déjà dans ses murs. Au lieu de chercher les moyens de sauver l'Empire, on songe à la meilleure manière de se débarrasser du grand capitaine qui l'a fondé et dont l'étoile a pâli.

On est si fatigué de gloire, que les revers apparaissent comme un soulagement, parce qu'ils font espérer le repos.

Des hommes que Napoléon a comblés d'honneurs et de richesses, maréchaux pris dans les casernes, sénateurs ramassés dans les balayures de la révolution, chambellans déserteurs de l'ancienne monarchie, ont posé la main sur le cœur du colosse agonisant, et ils se disent à voix basse que l'heure de l'ingratitude et de la trahison a sonné. Leur fidélité a fait son temps comme la gloire du maître, dont ils ont pendant douze ans léché les bottes et encensé les fautes.

Les hypocrites osent parler des maux de la patrie, eux qui en ont été la plaie la plus saignante et la plus honteuse.

Des diplomates parvenus par la ruse et la déloyauté aux rangs les plus élevés de leur carrière; des magistrats avilis par le plus bas servilisme; des fournisseurs engraissés dans les eaux bourbeuses de la fraude, et qui savent que l'Empereur n'attend qu'un peu de loisir pour les faire déclarer voleurs par les tribunaux, et des généraux impatients de jouir en paix de leurs richesses parce qu'ils n'ont plus besoin de la gloire pour aller à la fortune, tels sont les hommes qui se préparent à porter le dernier coup au lion agonisant et blessé. Que ne trahiront-ils pas, puisqu'ils abandonnent à l'heure du danger celui à qui ils doivent tout?

Loin d'eux, et les contemplant avec le mépris que la loyauté et le désintéressement ressentent toujours pour l'égoïsme et la félonie, les débris abattus et dispersés du vieux royalisme, de ce royalisme qu'on retrouve debout et vivant au moment des dangers suprêmes de la patrie, se relèvent, se réunissent, non dans l'ombre, comme des conspirateurs ambitieux, mais au grand jour comme des citoyens dévoués, et se tiennent prêts à se jeter, avec le principe sauveur qu'ils représentent, entre la France envahie et l'étranger envahisseur.

Les cris déchirants des mères, auxquelles on a successivement enlevé tous leurs enfants, ont brisé l'énergie des populations, et l'ennemi qui a si souvent éprouvé notre courage sur les champs de bataille de l'Europe, s'étonne de ne trouver aucune résistance dans ces belliqueuses provinces de l'Est et du Nord qui

s'étaient levées comme un seul homme en 1792, à la voix de la patrie en danger.

Les successsurs de *Pitt et Cobourg*, causent moins d'effroi que l'ambition insatiable de Napoléon.

Vainement l'Empereur a voulu revenir sur les deux grandes iniquités de son règne, en mettant en liberté le pape et le roi d'Espagne ; ces tardives réparations n'ont constaté que l'impuissance du remords quand il n'a pour mobile que l'intérêt.

Les alliés que Napoléon s'était faits par l'astuce ou la violence, se sont vengés de leur crédulité ou de leur faiblesse, par la défection au moment suprême du péril.

Bernadotte, le soldat de la République est devenu l'âme du conseil des rois absolus coalisés.

Murat... Murat lui-même, a déclaré la guerre à son beau-frère... à son bienfaiteur... à l'homme qui l'avait pris dans l'antichambre d'une écurie pour le placer sur le trône le plus poétique du monde ! Soldat inintelligent, Murat n'avait pas même compris que son ingratitude serait aussi une faute, et il montrait ainsi qu'il n'était qu'un parvenu de la fortune, quand on le croyait un enfant gâté de la gloire.

L'Empire agonise !

Quelques heures encore, et il n'existera plus, car nous ne saurions regarder comme une résurrection la folle et criminelle expérience à l'aide de laquelle on a essayé de galvaniser son glorieux cadavre pendant ces cent jours d'exécrable mémoire.

L'énergie d'une mère pourrait peut-être conserver à son premier-né le sceptre amoindri du soldat heureux ; mais cette mère n'est qu'une femme, et cette femme

ne sera pas même une épouse. Compagne d'un grand capitaine, elle n'attendra pas qu'elle soit veuve pour devenir la concubine d'un obscur général, choisi pour ce rôle par une politique corrompue.

Cependant l'armée, qui, de même que pendant les plus mauvais jours de la révolution, a conservé intact le précieux dépôt du vieil honneur français, lutte toujours, et répond par les miracles de son héroïsme aux miracles du génie de son chef.

Un sombre fanatisme a remplacé son joyeux enthousiasme, et, réduite à une quarantaine de mille hommes, elle multiplie les prodiges de sa valeur et les fabuleuses merveilles de ses marches homériques, pour faire croire à l'ennemi qu'elle est encore nombreuse.

Chose inouïe et presque sans exemple dans l'histoire du monde, c'est de victoire en victoire que ses intrépides et infatigables phalanges arrivent au dernier jour de leur grandeur. Leur empereur a été vaincu, mais non pas elles.

En 1813, engagée dans une coupable folie par un entraînement aveugle, la grande armée subit une défaite.

En 1814, au milieu de ses désastres, elle reste plus grande que ses adversaires, et elle ajoute, malgré la stérilité de ses triomphes, un fleuron de plus à son immortelle couronne.

II

Le 31 mars 1814, au moment où l'*Angelus* du soir sonnait dans la petite ville de Montereau, un magnifique régiment de dragons défilait devant la maison du hameau de Fossard, qui se trouve à l'embranchement des deux grandes routes conduisant à Paris, l'une par Melun et l'autre par Moret et Fontainebleau.

En tête marchaient d'abord douze sapeurs à longue barbe : A cette époque les dragons avaient des sapeurs comme les régiments d'infanterie, dont ils faisaient quelquefois le service.

Puis venaient les vingt-quatre trompettes, avec leurs casques à crinière blanche : ils étaient précédés par un timbalier monté sur un cheval pie.

Derrière les trompettes s'avançait le colonel entouré de son état-major, qui se composait de cinq ou six personnes.

Immédiatement après lui, on voyait une superbe compagnie d'élite, dont les hommes coiffés de hauts bonnets à poil, semblables à ceux des grenadiers, por-

taient presque tous le chevron de l'ancienneté sur le bras, et l'étoile de la Légion-d'Honneur sur la poitrine.

Cinq nombreux escadrons suivaient cette compagnie, et ne lui cédaient ni en beauté ni en apparence martiale.

Tous les visages étaient énergiques et fiers, et sous l'abri de la visière du casque on voyait qu'ils étaient couverts de ce hâle ardent que l'on contracte dans les labeurs de la vie militaire.

Bien que ce régiment arrivât à une allure plus vive que celle qui est habituelle aux troupes en marche, il était cependant facile de voir que cavaliers et chevaux ne tarderaient pas à toucher au terme de leur vigueur.

Beaucoup des premiers se tenaient un peu courbés sur les fontes de leurs selles ; presque tous les autres ne levaient qu'avec peine leurs membres endoloris par la fatigue, et en quelque sorte soudés dans les jointures par la boue compacte et desséchée qui les enduisait depuis le sabot jusqu'au genou et au jarret.

L'officier qui marchait à la tête de la colonne prononça le commandement de *halte*, au moment où les douze sapeurs, formant le peloton d'avant-garde, arrivèrent à la bifurcation des deux routes.

Tout le monde s'arrêta aussitôt.

— Major Müller — dit cet officier à un militaire d'un certain âge qui se trouvait à côté de lui, en avant de la compagnie d'élite du régiment, — veuillez, je vous prie, aller demander au maître de poste, que je suppose être ce monsieur qui se tient debout à la porte du

relais, s'il y a longtemps que l'empereur est passé, et quelle route il a prise.

— Oui, colonel — répondit le major en portant respectueusement la main à son casque.

— Si, comme je le crains, on ajoute à ces renseignements quelques fâcheuses nouvelles — reprit le colonel en baissant la voix — vous me ferez signe d'aller à votre rencontre, afin que j'entende seul d'abord ce que vous aurez à m'apprendre.

Le major répondit à cette recommandation par un coup-d'œil d'intelligence, puis, mettant pied à terre, il se dirigea vers un grand bâtiment, à la toiture à demi-dévorée par un incendie, et dont la façade était percée par plusieurs boulets : quelques-uns de ces projectiles se voyaient même encore au fond du trou qu'ils avaient fait en pénétrant dans la muraille (1) : c'était comme la carte de visite de l'invasion, déposée au centre de la monarchie napoléonienne.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un morne silence.

On eût dit que les cinq ou six cents hommes réunis là n'avaient plus la force de parler, ou n'osaient pas épancher au dehors les douloureuses pensées qui les accablaient.

Ils ne cessaient depuis trois mois, de vaincre dans toutes leurs rencontres avec l'ennemi, et cependant ils accouraient à marches forcées pour couvrir Paris menacé par une des armées de la coalition : ils se flattaient du moins qu'il n'y en avait qu'une.

(1) Ils y sont encore, avec une inscription qui rappelle la date de la bataille de Montereau : 14 février 1814.

Le major, qui était entré un instant dans la maison du relais, revint bientôt après avoir échangé quelques paroles avec le monsieur debout sur le pas de la porte.

Comme son attitude avait quelque chose de morne et d'irrité, le colonel n'attendit pas qu'il lui fît un signe pour s'avancer à sa rencontre.

Il se dirigea vers lui, et, quand il l'eut rejoint, il se pencha sur l'encolure de son cheval afin d'entendre seul les communications du major.

— Colonel, l'empereur ne fait que de passer — dit le vieil officier d'une voix sombre.

— Et a-t-il laissé des ordres ?

— Il y a là au coin du feu un pauvre diable d'officier d'état-major, exténué et grelottant la fièvre, qui est chargé de transmettre à tous les régiments, au fur et à mesure de leur arrivée ici, l'injonction de continuer, coûte que coûte, leur marche sur Fontainebleau, en ne prenant que le repos strictement nécessaire.

— Et quelles nouvelles de Paris? demanda le colonel avec une ardente et anxieuse curiosité.

— Mauvaises, répondit le major, après une hésitation marquée et presque douloureuse.

— Quoi ! l'ennemi aurait osé l'attaquer ?...

— Et cette témérité lui a réussi — interrompit le major — car il paraît qu'il y est entré ce matin.

Le colonel porta involontairement la main sur la poignée de son sabre, et deux grosses larmes descendirent le long de ses joues creusées et pâlies par la fatigue et les privations.

— Alors, tout est fini, major — murmura-t-il d'une
oix qui trahissait une émotion profonde.

— Ça me fait cet effet là, colonel.

— Mais Paris ne s'est donc pas défendu, comme l'em-
ereur nous le faisait espérer hier dans son ordre du
our de Troyes.

— On assure que l'armée a accompli des prodiges
e valeur; que l'ennemi a essuyé des pertes considé-
les; mais les assaillants étaient trop nombreux; puis
 bourgeoisie désire la paix, le commerce a peur pour
es comptoirs et ses boutiques, et...

— Ah! major, je reconnais bien là cette classe
oyenne sans entrailles et sans patriotisme, qui a livré
ar peur son dernier souverain légitime à la hache du
ourreau, et qui, aujourd'hui, sacrifie l'honneur de
 nation à ses misérables intérêts matériels... mon
mi — continua le colonel qui avait interrompu son
ompagnon par ces énergiques paroles — je peux dire
ela devant vous, parce que vous avez l'honneur d'être
n enfant du peuple, de ce vrai peuple, dont le bras
oujours fort et dévoué guide une charrue pendant la
aix et porte un mousquet pendant la guerre! Pauvre
rance, après avoir dicté la loi à l'Europe, la recevoir
e l'étranger dans sa propre capitale!

— Oh! je pense comme vous, mon colonel.

— Je le sais! je le sais, mon vieil ami!

— Eh bien! qu'allons-nous faire maintenant? — de-
anda le major en marchant à côté du colonel qui
egagnait au pas la tête de son régiment.

— Il n'y a pas à hésiter: continuer notre marche vers
ontainebleau. Il ne faut pas qu'un détachement de

Cosaques puisse venir y enlever l'empereur.... Que dit-on de l'impératrice?

— Partie depuis avant-hier pour Blois.

— Ce n'est pas l'ombre de Marie-Thérèse qui lui en aura montré la route — murmura le colonel avec une sourde indignation. Mais enfin, reprit-il, qui est chargé de débattre avec l'ennemi les intérêts de la France?

— Le prince de Talleyrand.

— Le prince de Talleyrand, major! c'est-à-dire la trahison incarnée. Ah! il n'y a plus d'espoir! l'homme qui a renié son Dieu vendra sa patrie, n'en doutons pas! Allons, major, à cheval!

— Mais pensez-vous, colonel, que le régiment soit encore en état de faire les six lieues qui nous séparent de Fontainebleau?

— Dans le doute, car je n'en sais pas plus que vous, major, il faut toujours essayer.

— Ce ne sont pas les hommes qui m'inquiètent.

— Eh bien! si les chevaux refusent le service, nous les abandonnerons dans la forêt, et nous continuerons à pied... Nous arriverons deux cents, cent cinquante, vingt-cinq... que sais-je, moi? si ce n'est que notre devoir est de marcher jusqu'à la complète exténuation de nos forces. Faites former le cercle au régiment.

Cet ordre fut exécuté avec autant de promptitude et d'ensemble que le permettait la prodigieuse fatigue sous laquelle succombait cette troupe, qui cheminait depuis trente-six heures.

Alors le colonel, placé au centre du cercle élevant la voix, s'écria avec un mélange de fermeté et de tristesse d'un effet saisissant:

— Camarades, l'ennemi est, dit-on, entré ce matin Paris, qui n'a pas voulu se défendre assez longmps pour nous permettre d'arriver à son secours.

Un cri de douleur et de rage s'échappa de toutes s poitrines, et le colonel, après s'être interrompu ndant quelques secondes, reprit avec une nouvelle iergie :

— Mais l'empereur est à Fontainebleau, où il atnd le reste de sa vaillante armée pour recommencer lutte. Ayons encore foi, mes enfants, en son génie en sa fortune...

— Oui, oui ! toujours ! jusqu'à la mort !

— Il ne s'agit plus que de faire six lieues pour arrir les premiers près de lui... Vous en sentez-vous la rce, comme vous en avez sans doute la bonne volonté ?

— Oui ! oui ! — cria-t-on de toutes parts.

— Vive l'empereur ! A Fontainebleau d'abord, puis Paris !

— S'il en est quelques uns parmi vous, — continua colonel, — qui ne puissent suivre immédiatement, i'ils attendent ici les têtes de colonnes de l'infanterie la vieille garde, ils rejoindront avec elles.

— Non ! non ! en route ! tous ! tous !

Le cercle fut rompu ; le régiment, à la voix de ses iefs, se remit en colonne par quatre ; les trompettes nnèrent la marche, et les dragons s'ébranlèrent au ot aux cris de vive l'empereur ! mille fois répétés par s échos d'alentour.

III

Ces hommes de fer au cœur d'or, qui se remettaient en route après être venus du fond de la Champagne, en ne faisant de temps à autre que des haltes d'une heure ou deux au milieu des champs, appartenaient à cette vieille cavalerie, éprouvée par six ans de travaux presque fabuleux, que l'empereur avait tirée de l'armée d'Espagne au moment de ses grands désastres de l'autre côté du Rhin.

Les corps qui la composaient, n'ayant pas combattu sous les yeux de Napoléon depuis la campagne d'Eylau, avaient peu participé aux faveurs du maître ; il en était tout naturellement résulté que chez eux l'amour pour le pays l'emportait sur le fanatisme pour le souverain.

On citait en particulier parmi eux une division de dragons qui avait rejoint l'armée la veille de la bataille de Brienne, et qui, depuis, s'était couverte de gloire dans tous les combats auxquels elle avait pris part ; l'empereur lui avait dû la victoire plus d'une fois.

« *Qu'on fasse charger les dragons d'Espagne,* » disait-il dans les cas désespérés ou du moins périlleux.

Le régiment dont il s'agit ici était le 14e régiment de dragons : il formait avec le 17e, le 18e et le 24e, la division renommée dont nous venons de parler.

Il avait pour colonel, depuis quelques mois, le comte de l'empire, Jacques de Brancion.

Jacques, ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre qui précède cet épilogue, était parti, vers la fin de l'automne 1806, pour le quartier-général de l'empereur, qu'il avait rejoint peu de temps avant la terrible journée d'Eylau.

Il s'était distingué à cette bataille comme à celle d'Iéna, et il avait fallu encore le mettre à l'ordre du jour de l'armée.

La croix d'officier de la Légion-d'Honneur lui fut donnée en cette circonstance.

A Friedland, il fut nommé chef d'escadron et reçut la décoration, rare encore dans l'armée, de la Couronne de Fer.

Cependant l'empereur, tout en le récompensant avec une sorte de prodigalité, ne lui montrait plus la même bienveillance.

Son coup-d'œil d'aigle avait pénétré au fond de l'âme du jeune et brillant officier, pour y découvrir son inébranlable attachement au vieux culte politique de sa famille, sous l'héroïsme de sa bravoure de soldat, et au milieu des scrupuleuses inspirations de sa fidélité de chevalier.

Aussi, peu de temps après la paix de Tilsitt, Jacques, tout officier d'ordonnance de l'empereur qu'il était, avait-il été envoyé à l'armée qui se réunissait le long des Pyrénées pour envahir la trop confiante Espagne, le printemps suivant.

De 1808 à 1813, Jacques n'avait pas quitté la Péninsule, et quoiqu'il eût continué à faire des prodiges de valeur comme en Allemagne, pendant ces cinq années il ne s'était avancé que d'un seul grade.

Ce ne fut qu'au moment où le 14e régiment de dragons rentra en France qu'il en fut nommé colonel.

Vivant ne s'était jamais séparé de lui pendant ce différentes campagnes, et de plus le hasard avait tou récemment favorisé Jacques d'une manière signalé en lui donnant pour major ce vieux capitaine Müller sous les ordres duquel il avait débuté avec tant d'écla dans la carrière des armes.

Après ce coup-d'œil rapide jeté sur le passé de notr héros, depuis le moment où nous avons cessé de l voir en scène, nous allons reprendre notre récit.

§

Quelques efforts qu'eussent faits les hommes et le chevaux du 14e régiment de dragons, pour franchir rapidement la distance qui sépare Fossard de Fontainebleau, il était près de minuit quand son avant-gard atteignit les premières maisons de la ville.

Au moment où sa tête de colonne débouchait devan la cour du *Cheval Blanc*, la grille du château s'ouvrit et quelques hommes à pied en sortirent enveloppé dans leurs manteaux.

L'un d'eux marchait un peu en avant des autres A peine eut-il entendu le retentissement du pas de chevaux sur le pavé sonore de la rue, qu'il se retourn vers ses compagnons, à qui il dit d'une voix brève sourde et anxieuse :

— Vous le voyez, Messieurs... Oh ! je connais ce hommes-là, et j'étais sûr qu'ils ne pouvaient tarde beaucoup à arriver..... Demain j'aurai cinquante mill hommes autour de moi.

— Sire, qui nous assure que ce régiment arrive en droite ligne de la Champagne ?

Cette réponse indique que le premier interlocuteur était Napoléon lui-même.

— Et d'où voulez-vous qu'il arrive, général, venant dans cette direction ? — reprit-il brusquement. — Au surplus, la chose est facile à éclaircir.

Et l'empereur fit quelques pas à la rencontre de la colonne, dont les premières files allaient bientôt atteindre à la hauteur de la grille du *Cheval Blanc*.

— D'où vient ce régiment ? — demanda-t-il.

— De Troyes, répondit l'un des deux cavaliers qui marchaient en avant, la crosse du fusil appuyée sur la cuisse.

— C'est donc l'avant-garde de la grande armée ?

— Il n'y a pas d'avant-garde : tout le monde a marché sans s'arrêter.

— Dieu soit loué ! — se dit l'empereur à lui-même. — Quel régiment de dragons ? — ajouta-t-il à haute voix.

— Le 14e, colonel Brancion.

— Le colonel Brancion ! — répéta l'empereur, du ton d'un homme dans l'esprit duquel vient de s'élever une pensée soudaine. — Messieurs, — continua-t-il, en se tournant de nouveau vers son entourage, — puisque ma brave armée de Champagne arrive, je n'ai pas besoin d'aller au devant des troupes qui viennent de Paris..... C'est ici que je concentrerai mes forces.

Un morne silence accueillit ces paroles, qui exprimaient évidemment l'intention de recommencer une lutte considérée comme impossible.

— Berthier, — poursuivit l'empereur, comme s'il

n'eût pas remarqné la muette improbation qui se manifestait autour de lui, —vous allez expédier à Marmont l'ordre de suspendre son mouvement de retraite, et de prendre position sur les hauteurs de Juvisy et de la Cour-de-France. Son corps d'armée fera mon avant-garde...... Quant à vous, Montesquiou, allez dire au colonel de ce régiment qui défile, de venir me parler sur-le-champ dans mon cabinet. Je rentre au château... Un régiment déjà arrivé ! cela tient du prodige.

Un jeune officier supérieur, à la tournure svelte et gracieuse et au visage spirituel et doux, se détacha lestement du groupe, et se dirigea en courant vers la tête du régiment, dont les premiers pelotons s'engouffraient déjà dans les rues sombres de la ville, encore complètement dégarnie de troupes en ce moment.

L'empereur rentra au château.

Environ un quart-d'heure après, Jacques était introduit dans le cabinet de Napoléon, qu'il trouva environné de plusieurs hauts fonctionnaires militaires, avec lesquels il semblait soutenir une discussion d'une grande vivacité.

L'empereur, en apercevant le jeune colonel, interrompit sa conversation, vint droit à lui, le regarda avec un œil perçant et s'écria :

-- Colonel, c'est superbe !

-- De quoi s'agit-il, Sire ?

-- Il s'agit que je n'espérais mon avant-garde que demain matin, et que vous me l'amenez ce soir.

-- Les ordres de l'Empereur étaient de marcher sans nous arrêter, nous les avons suivis ponctuellement.

-- Mais c'est justement là ce que je trouve beau.

colonel Brancion. Maintenant la masse de l'armée vous suit-elle?

— Oui, Sire, et de près même, car je n'ai dépassé qu'à Villevallier les têtes de colonnes de l'infanterie de la vieille garde. Je suis convaincu que demain avant midi l'empereur aura réuni ici trente mille hommes sur trente-cinq mille que nous étions avant hier en quittant Doullevent.

Le visage assombri de l'Empereur s'illumina d'un des sourires de ses jours de bonheur et de gloire, et il reprit :

— Ce n'est pas pour me flatter que vous me dites cela, colonel? — demanda Napoléon d'un ton interrogateur.

— Non, Sire.

— On doit la vérité aux hommes dans ma position.

— Sire, je la dis toujours.

— Et dans quelles dispositions sont le régiment que vous m'amenez et ceux que vous avez croisés en route,

— Prêts à suivre l'Empereur partout où il voudra les conduire. Il n'y a qu'un sentiment dans toute l'armée. celui du devoir.

— Vous l'entendez, Messieurs? serez-vous convaincus maintenant, et me conseillerez-vous encore d'accepter toutes les conditions qu'il plaira au vainqueur de nous imposer?

— Sire — balbutia un général — l'armée qui rejoint à marches forcées Votre Majesté ignorait sans doute encore l'occupation de Paris par les troupes de la coalition, et il est à croire que....

— Pardon, général, interrompit Jacques d'un ton ferme et modeste, l'armée fera comme mon régiment.

-- Et qu'a fait votre régiment, Colonel? -- demanda l'empereur avec une grande vivacité.

-- Sire, quand je lui ai appris à Fossard la douloureuse nouvelle à laquelle le général G*** vient de faire allusion, il n'y a eu qu'un cri dans tous les rangs...

-- Et ce cri?... fit l'empereur.

-- Fontainebleau et Paris, Sire! -- repartit Jacques avec une chaleur toute chevaleresque.

-- Monsieur de Brancion -- reprit l'empereur -- saviez-vous qu'il y a eu à paris un mouvement en faveur des Bourbons, et que les souverains alliés paraissent disposés à le seconder.

Le visage de Jacques s'empourpra, et ce fut d'une voix tremblante d'émotion qu'il répondit que c'était la première fois qu'il entendait parler de cet événement.

-- Et quels sont les sentiments qu'il vous inspire, vous royaliste? car je sais que vous l'êtes -- dit l'empereur en donnant à sa voix l'inflexion d'une bonhomie caressante.

-- Sire, je l'étais aussi à Iéna, à Eylau et à Friedland, où j'ai eu l'honneur de combattre sous les yeux de Votre Majesté, et comme dans ces trois mémorables journées, j'oublie mes sentiments pour ne songer qu'à mes devoirs.

-- Mais que pensez-vous?

--Sire, je pense que je suis soldat, que j'ai un drapeau, et que tant que ce drapeau sera debout, ma vie lui appartient comme au jour de sa plus grande prospérité.

Jacques prononça ces paroles avec un accent dans lequel respirait une si évidente loyauté, que Napoléon

comme s'il eût obéi à un mouvement involontaire, fit trois pas vers le jeune colonel.

— Monsieur de Brancion -- lui dit-il -- je ne sais s'il me sera permis de faire encore quelque chose pour vous : mais ce dont je suis sûr, c'est que vous avez payé noblement votre dette à la France. Venez embrasser votre empereur... votre général, si vous préférez ce titre.

Jacques appuya respectueusement sa joue contre le visage ému du grand capitaine.

— Messieurs, — ajouta l'empereur en élevant la voix — il y a quelque chose de plus beau que l'enthousiasme et de plus durable que le fanatisme, c'est la fidélité qui repose sur l'honneur. Celle-là ne varie jamais, car elle n'est pas l'esclave de la fortune. Colonel Brancion, je vous nomme au commandement des dragons de ma garde. Ils se sont couverts de gloire sous les murs de Paris ; vous êtes digne de devenir leur chef.

§

Deux mois après, le conseil des ministres était réuni à Saint-Cloud, dans le cabinet du roi Louis XVIII.

Il s'agissait d'arrêter définitivement la constitution et la composition de la nouvelle chambre des pairs, instituée par la Charte constitutionnelle.

Une liste nombreuse était soumise à l'appréciation du conseil, et chaque nom devait être discuté.

Le chancelier Dambray nomma le comte de Brancion, maréchal-de-camp et officier supérieur des mousquetaires noirs.

— Sa famille — se hâta d'ajouter le chancelier — s'est toujours illustrée par son dévoûment à la monarchie légitime ; son père a succombé glorieusement dans l'émigration, après s'être battu pour le roi martyr, au 10 août, et lui-même fait un noble usage d'une grande fortune.

— Chancelier — dit le roi — vous oubliez ses services à l'armée.

Le chancelier fit un geste d'approbation respectueuse.

— Sire — reprit un autre ministre — ancien courtisan de Napoléon, mon devoir m'ordonne de faire connaître une circonstance grave à Votre Majesté.

— Parlez, Monsieur.

— Au mois d'avril dernier, pendant que MONSIEUR, frère du roi, entrait à Paris, aux acclamations de tous les bons Français, le général Brancion, alors colonel, était à Fontainebleau auprès de l'usurpateur, et...

— Vous pourriez même ajouter — interrompit le roi — qu'il l'a escorté jusqu'à Montargis, lors de son départ pour l'île d'Elbe.

— Sire, j'ignorais ce nouveau fait...

— Mais, nous, nous ne l'ignorions pas — reprit sèchement Louis XVIII — et c'est pour cela que mon neveu, le duc de Berry, a pris ce brave colonel pour son premier aide-de-camp ; et moi-même, Messieurs, en signant hier le contrat de mariage du comte de Brancion avec mademoiselle de Navaille, je lui ai rappelé cette circonstance comme une des plus honorables que je connaisse pour la noblesse française. — Chancelier, mettez le nom du comte de Brancion en tête de votre liste.

§

Le lendemain de ce jour, toute la vallée de Saint-Révérien avait un air de fête.

La population sortait du village et montait au château, bannières flottantes et musique en tête.

En ce moment, deux voitures de poste débouchèrent par la route d'Arc et s'arrêtèrent à la vue de la foule qui poussa une triple salve d'acclamations, bientôt suivie de nombreuses décharges de mousqueterie.

Deux couples descendirent des voitures et se mêlèrent aux bons habitants de Saint-Révérien, à la tête desquels marchaient la vieille Adrienne, Vivant et Denis.

Ces deux couples étaient Jacques de Brancion, marié l'avant-veille, à Paris, à mademoiselle Blanche de Navaille, et sa sœur Hélène, qui, le même jour, s'était unie au jeune comte de Navaille, frère de la femme de Jacques.

Il y eut festin dans la cour d'honneur du château et bal sur la pelouse, où dansèrent les jeunes mariés avec tous leurs bons amis du village indistinctement.

Au dîner, la marquise de Viéville se pencha à l'oreille de Jacques et lui dit :

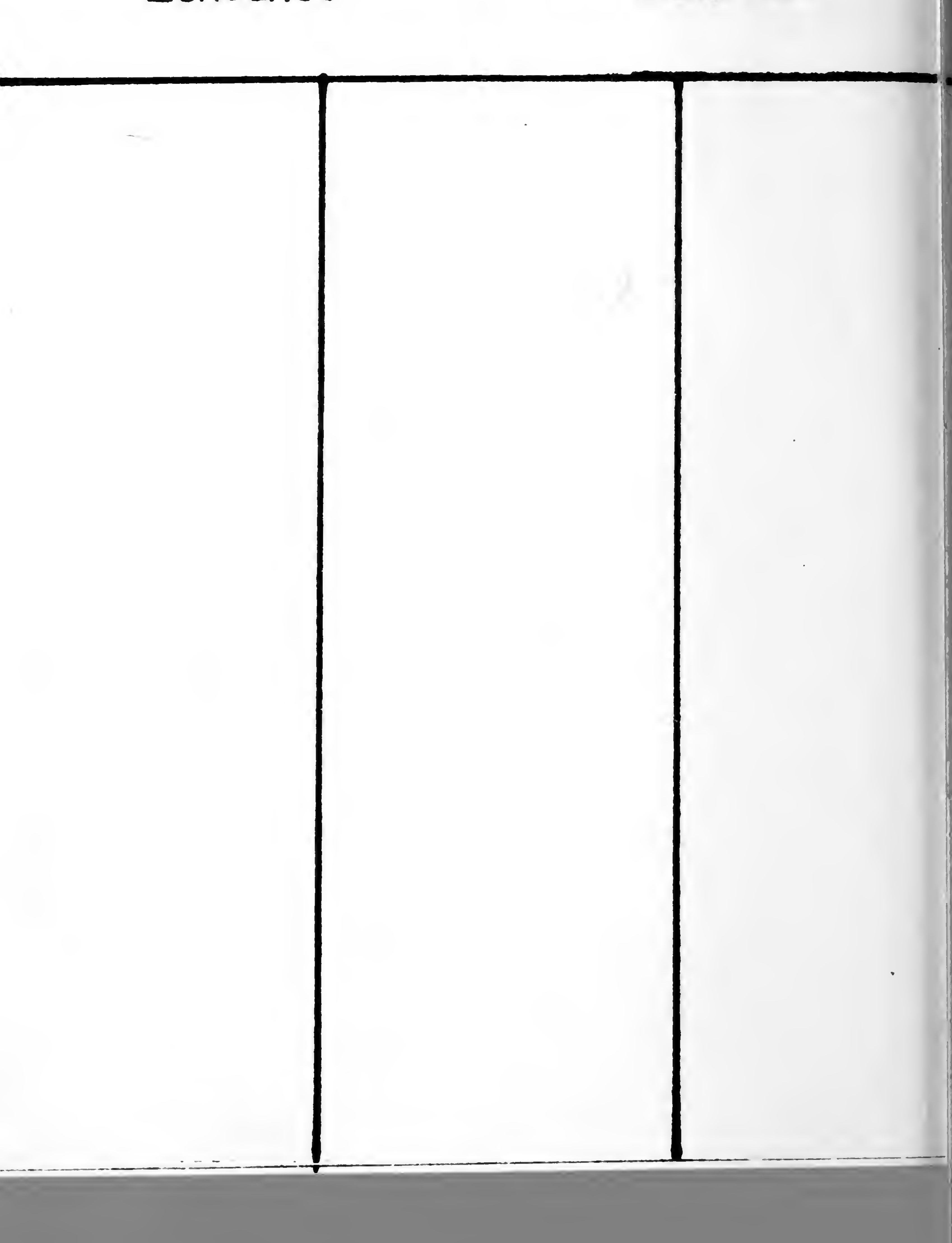
— A propos, mon neveu, en traversant Nancy, ces jours derniers, j'ai vu sœur Brulard. Elle est très-heureuse et sera incessamment supérieure de l'hôpital général. Elle m'a dit qu'elle priait tous les jours pour vous et pour Hélène.

— Cela m'explique le constant bonheur dont nous jouissons — répondit le jeune comte avec un sourire mélancolique : — un ange nous protège.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




a39003 002246709b

